



LES
NUITS
DE PARIS,
OU
LE SPECTATEUR-
NOCTURNE.

Nox & Amor Virumque nihil moderabile suadent;
Illa pudore vacat, Liber, Amorque metu. Ov

*Tome Quatrième:
Septième Partie.*

à LONDRES.


1788.



Sujet de la FIGURE de la VII.^{me} Partie.

Le Spectateur-nocturne , assistant à l'administration du saint Viatique : Le Moribond dit :

»—Moi , malheureux ! hâ ! monsieur ! j'ai été
» heureux en ce monde » !

 On prie le LECTEUR de voir l'AVIS contre les Contrefacteurs, qui est placé à la fin des Tables.

On prévient ici , qu'outre les C O N T E M P O R A I N E S , il existe deux Ouvrages d'une excellente morale ! Le I.^{er} est intitulé , Les FRANÇAISES , et consiste en EXEMPLES choisis , pour diriger les Filles , les Femmes , les Épouses et les Mères : Le II.^d , plus important encore , présente le Plan de l'institution d'un Lycée-des-mœurs, dans les Seances duquel des Mères-de-famille exemplaires instruiraient par des Discours , des Recits et leur exemple , les Filles , les Jeunes-femmes , les Nouvelles-épouses , les Jeunes-mères , et même les Mères de Grands-enfans : Les Parisiennes sont divisées en histoires intéressantes , sous le titre de Caractères ; parcequ'on y expose toujours un caractère différent. Les deux Ouvrages jouissent de l'estime generale ; le Dernier est le Livre de morale-pratique des Filles et des Femmes.

† L'AVIS placé à la fin de la VI PARTIE , a prevenu , qu'on reduisait à 12 liv. cette I Livraison , annoncée à 15 liv. dans un Avis précédent : La raison de ce changement , est l'embarras de donner gratis le surplus des XII PARTIES , pour lequel on paiera les 3 liv. retranchées de la presente Livraison.

Partie.

ministra-

dit :

j'ai été

s contre

a fin des

T E M-

es d'une

lé , Les

ES choi-

nes , les

s impor-

stitution

s duquel

ruiraient

xemple,

ouvelles-

es Mères

divisées

le Cara-

n carac-

jouissent

le Livre

emmes.

prevenu ,

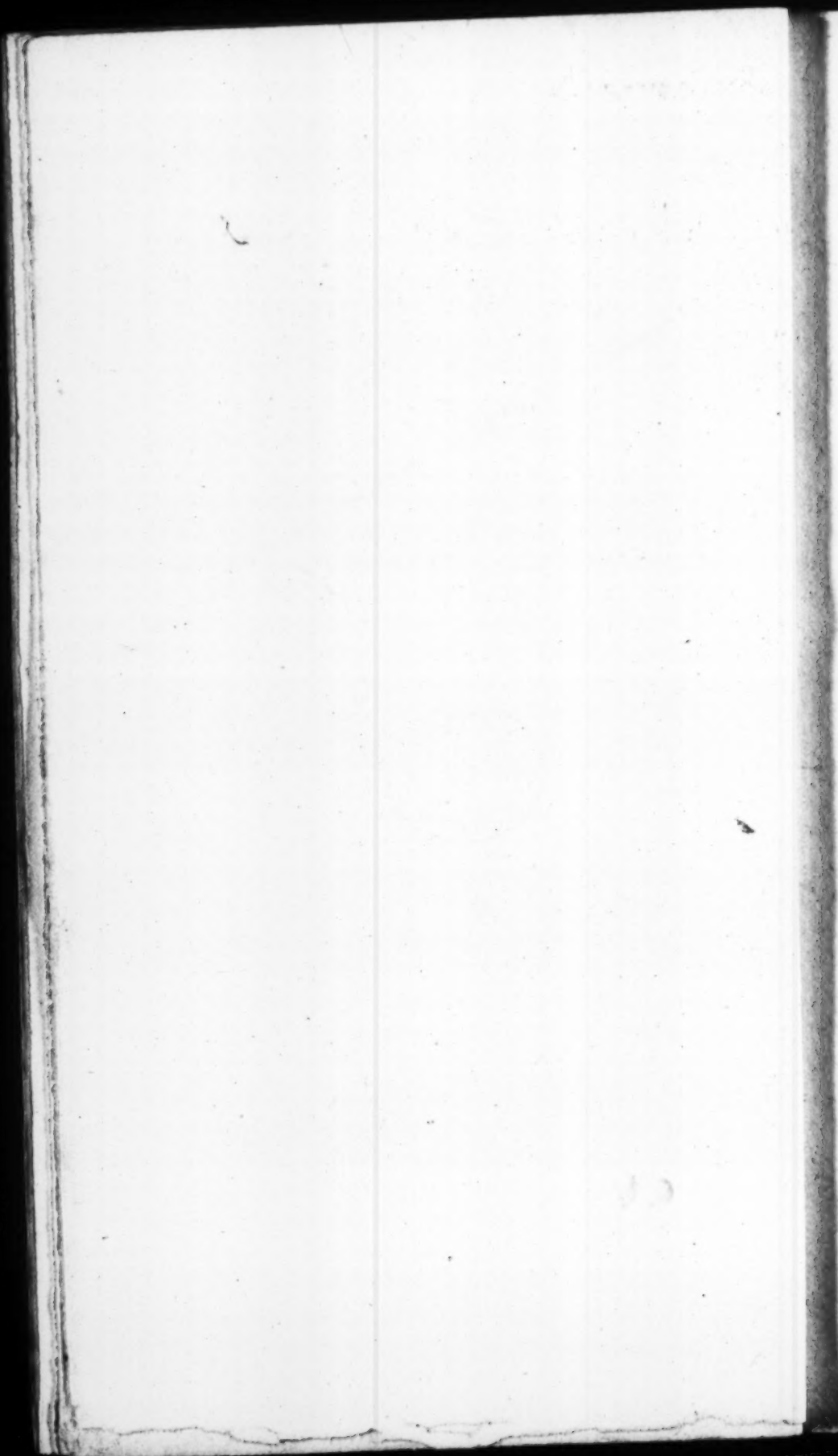
annoncée

on de ce

is le sur-

les 3 liv.





LES
NUITS DE PARIS,
OU LE
SPECTATEUR - NOCTURNE.

CXXXVIII NUIT.

LE DEVANT-DES-PORTES.

Il est un usage à Paris, qui rapproche la Capitale des Villes de province : cet usage n'a lieu que lorsque les soirées commencent à s'allonger, à la fin de juillet, en août, et jusqu'à la mi-septembre : les Femmes s'assiéent devant leurs portes, pour respirer le frais et jaser entr'elles ; souvent une Femme seule, dans les grandes rues, comme celles Sainthonoré, Dauphine, Saintdenis, et l'ereste, se contente de se mettre sur le seuil de sa porte, pour voir les Passans, et jouir de différentes scènes, dont elle ne peut être témoin l'hiver. C'est qu'en-effet les rues de Paris ressemblent à son Opera ; la scène y change à chaque instant. Ce stage, dans une Ville immense, produit différentes aventures. On a vu des Amans et des Filous en profiter, les Uns pour enlever adroitement

la chaussure d'une Femme, afin d'en faire un objet de culte ; les Autres, pour voler un mirza, une jeannette, ou même un foulard, afin d'en avoir la boucle : On a vu de ces Derniers feindre de se battre, se renverser sur un cercle de Femmes assises, et les piller. On a vu l'Amour jouer à la main-chaude, et les yeux bandés, la tête pressée entre les deux genoux d'une Belle, donner ou recevoir un rendezvous, à la barbe des Argus.

En allant dans le quartier de la Nouvelle-Halle, pour tâcher d'y revoir Louise et Terèse, je passai par la rue de l'Arbre-sec. Vis-à-vis la rue Bailleul, était une Jolie personne, petite fille de la Marchande, assise sur le seuil, le corps en dedans, les jambes en-dehors. Un Jeune homme était dans l'allée d'à-côté. Lorsque Personne ne passait, il s'inclinait jusque vers la Jeune personne, pour tâcher de la voir. Elle avait les yeux fermés, non comme une Personne qui dort, mais qui réfléchit. Enfin dans un moment où sa jolie mule quitta son pied, le Jeune homme s'en saisit adroitement. Je l'examinais : Il en tira de sa poche une autre faite de la même façon, et de la même couleur, qu'il posa doucement à terre. La Jeune personne fit un petit mouvement, et chercha sa mule : Elle y mit le pied : mais

à-peine l'y eut-elle placé, qu'elle l'en retira, en donnant une marque de frayeur. Elle la secoua, et il en tomba un biller, qu'elle ramassa. Elle se leva, pour aller le lire: mais en marchant, elle sentit apparemment la différence de la mule, et elle l'examina. Elle paraissait très-étonnée! Enfin, elle lut la lettre. Elle rougit: Elle la tenait comme pour la laisser tomber, la rendre, ou l'aler montrer à son Ayeule: Elle ne fit rien de tout-cela, et elle tira un petit-portefeuille, dans lequel la lettre fut serrée. Elle retourna sur la porte, regarda; se remit dans sa première position, et referma les ieux. Le Jeunehomme vint se mettre vis-à-vis, dans l'allee où j'étais. Je lui cedai la place, et il chanta,

Dormez, dormez, Beaux ieux que j'adore; éteint.

La Jeunefille écouta. Le Jeunehomme retourna dans l'allee à-côté d'elle: Il se tint tout près de la porte, et il lui parla: Elle lui repondit. La Grand'mère vint, avec d'autres Personnes; on s'affit; et le Jeunehomme continua de causer en-dehors, sans que les Personnes du-dedans s'en aperçussent. Je m'approchai du Jeunehomme, et dans un moment où il s'avavançait pour parler, je le poussai légèrement; il fut remarqué. On le fit entrer. Pour moi je m'en-alai.

SUITE DE LA NOUVELLE-HALLE.

J'étais à-peine arrivé en-face du n.^o 14, qu'je me vis arrêté par une Femme, qui me dit: — Monsieur, n'est-ce pas vous qui avez hiér rendu un grand service à Madem. Alan? — J'ignore le nom (respondis je); mais elle demeure-là (montrant le n.^o 14). — Monsieur, c'est que c'est ma Maîtresse: Elle ét ses Voisins savent tout, de cette nuit, par M. Anselme; ét ils vous prient de leur faire la grâce de monter, si vous avez le temps? Je me levai aussitôt, ét je suivis la Femme. En entrant chés Louise, ou Madem. Alan, j'y vis cette Jeune personne entourée de son gros Voisin, de sa Voisine, de Terèse, ét de deux Amies de Celle-ci. On me fit un accueil flateur. Louise, qui joignait à une naïveté touchante, l'esprit ét l'éducation, vint me prendre la main, ét me fit asseoir sur un sofa, entr'elle ét Terèse. Elle me remercia d'une manière charmante, ét me demanda le recit de ce qui s'était passé durant la nuit. Je lui fis tous les details qui pouvaient l'intéresser. Je dis ensuite en riant à Terèse: — Mademoiselle est rentrée chés elle hier à onze-heures; Madem. demeure rue de-Bourbon aux Petits-carreaux, ét elle venait d'une maison de la rue

Montmartre-. Le gros Voisin fut prêt à se signer, comme si j'eusse été un devin. — Monsieur sait tout (dit-il gravement), et cela pour le bien.... Hô ! c'est un Homme d'un grand mérite-! Les deux Jeunespersonnes, amies de Terèse, qui ne me connaissaient pas, ouvraient, pour me regarder, leurs beaux yeux de toute leur grandeur. Louise me proposa de souper avec sa Compagnie. Tout le monde se joignit à elle par acclamation, et je fus obligé de céder aux instances. Le souper fut gai, decent. Louise montra le plus charmant caractère; Terèse une gaieté communicative, de l'esprit, de l'aménité, une beauté-d'âme qui me frappa: Cette excellente Creature aimait Louise surtout avec une tendresse inexprimable; on lui rendit le temoignage, qu'elle était plutôt aux Autres qu'à elle-même. J'écoutais. Le gros Voisin fit beaucoup de grosses pointes; sa Femme se pinçait les lèvres, et voulait pindariser. Quant aux quatre Jeunespersonnes, et même aux quatre Bonnes - femmes - domestiques, leur joie était franche. Nous étions tous à la même table: les quatre Femmes, servaient, à-la-verité, mais elles mangeaient avec nous, parcequ'elles avaient coutume de manger avec leurs Jeunes-

Maîtresses. Après le souper, les trois Jeunes-étrangères se hâtèrent de s'en-aler. Je les reconduisis Toutes; on laissait à sa porte la Moins-éloignée. Terèse était la dernière : dès que nous ne fumes que nous-deux, avec sa Domestique, elle me prit le bras, et me dit mille biens de Louise, pour laquelle cette Bonne-fille pensait que je pouvais être un Parti. Je ne l'interrompis point. C'était un plaisir que de l'entendre! Elle voulut que je montasse chés elle. Son appartement était mieux que celui de Louise. Mais le charme de la Maîtresse, était au-dessus de tout. Elle gagnait le cœur; elle captivait l'esprit : on était près d'elle sans desirs; on était heureux; c'était un Etre charmant, qui semblait s'emparer de toutes les facultés, sans le secours du sexe. Je remarquai cet effet : Et c'était la troisième des Femmes, dans laquelle je le remarquais ; la Marquise était la seconde. — Angelique-Creature (lui dis-je, en lui pressant la main), vous, et vos Pareilles, honorez l'Humanité. — Hâ! quand vous connaîtrez Louise! (me répondit-elle). — Elle a son merite, sans-doute, et vous avez le vôtre : mais vous êtes un Ange, et elle est une jolie-fille-! Elle me donna deux petits coups sur les joues, et me

renvoya, en me disant, — Il est tard : mais, allez-lui dire bonsoir, et lui rendre-compte de nous, avant de vous retirer; je vous en prie-! Son ton ne permettait pas de la refuser. Je partis.

Arrivé dans la Nouvelle-Halle, je vis qu'on m'attendait. On vint m'ouvrir, la Cuisinière du gros Voisin. Je montai. — Vos Amies sont toutes-trois chés elles (dis-je à Louise). — Hâ! vous êtes bien bon, d'être venu m'en donner des nouvelles! Cela me tranquillise-. Le gros Voisin me proposa de passer chés lui, pour y boire le vin des puces, comme on fait en Bourgogne, et il m'apprit qu'il était de Dijon. J'acceptai : Louise vint avec nous : On causa. Le gros Voisin, dans la conversation, parla d'une Jeunedame de cette Ville, qui m'intéressait beaucoup! mais il ne s'endoutait pas. Nous bumes quelques verres de vin de Beaune, et je fus invité à souper pour le lendemain. Louise me dit : — Si vous étiez bien bon, bien bon, vous viendriez demain déjeuner avec moi, tête-à-tête? — Je le ferai pour vous (lui repondis-je); et, contre mon usage, je vais me retirer sur-le-champ; je ne sors jamais le matin. Je vous expliquerai mon genre-de-

vie. — Et-moi le mien (me repondit-elle). — Vous avez une Amie adorable! — Terèse? — Oui, Terèse-. — Ha! je le savais bien-! (dit-elle en regardant le gros Voisin et sa Femme). Je sortis.

En m'en-alant , je me demandai , Quelle difference, il y avait entre Louise et Terèse? C'est que je venais de la sentir. Terèse inspirait de l'attachement , de l'amitié ; mais Louise donnait de l'amour. Tout en celle-ci était provoquant ; tout dans l'Autre était gracieux, parfait ; tout dans Louise était séduisant , et faisait penser à la difference de sexe !... Hâ ! Terèse , que vos Pareilles sont rares en France !... Elles le sont moins en Angleterre.

Je me retirai , pour me coucher , afin de me lever matin.

CXXXIX NUIT.

SUITE: LE PHILOSOPHE DECROTEUR.

Edme-Rapenot , libraire , connu de tous les Notaires de Paris , ne passait pas une seule-fois sur le Pont-neuf , qu'il ne s'arrêtât en-contemplation devant les Decroteurs. Après quelques minutes de ravissement, il s'éloignait, en-disant, — Qu'ils sont heureux-! Le trait serait plus saillant , si c'était un fameux Libraire, comme Panckouke , un

CXXXIX NUIT. 1451

Richard comme Lebreton ; un Imprimeur comme Didot , ou Pierres ; mais je ne fais dire que la verité.

J'avais été le matin chés Louise ; Terèse s'y était trouvée , et l'on ne s'attend guère ni à l'espèce de confiance que les deux Jeunespersonnes m'ont faite , ni à leurs motifs. Une des deux Amies qui avaient soupé la veille , connaissait les Demoiselles De-Merup , et avait appris par elles la conduite de la Marquise , à-l'égard d'une Famille , aujourd'hui heureuse. Voila ce qui m'attira la confiance de Louise et de Terèse. J'avais vu , dès mon arrivée , un air d'embarras aux deux Jeunespersonnes : On avait servi le chocolat. Après qu'on avait eu dejeûné , les deux Amies s'étaient approchées de-moi , d'un air caressant , en s'appuyant sur la fenêtre , où j'étais. Terèse , un-peu plus hardie , m'avait dit : — Nous avons un conseil à vous demander : C'est une marque de la confiance que nous avons en vous. Mon Amie et moi , nous voudrions vivre vertueuses , et sans reproche : Malheureusement cela n'est pas trop en notre pouvoir ! Nos deux Tuteurs nous ont fait entendre , à chacune en particulier , que nous n'étions pas fort-riches ; qu'ils a-

vaient payé les dettes de la succession : Ils ont ajouté , qu'il y avait un moyen de conserver entier tout notre revenu , et qu'ils nous le rendraient clair et net , si nous voulions être leurs maîtresses. Nous avons été bien embarrassées ! Nous ne voulions pas les desobliger ; nous ne le pouvions pas même : Il a fallu , pendant quelque-temps , user d'adresse. Mais enfin , nous sommes aubout de nos ressources : Louise a 18 ans d'hier ; j'en ai 19 , et nous sommes pressées , pressées ! Jusqu'à ce moment , nous n'avons osé prendre conseil de Personne , de peur de découvrir une pareille chose , et de nous faire tort à nous-mêmes : Mais notre bonheur nous ayant donné votre connaissance , nous nous ouvrons à vous , pour vous prier de nous diriger ? — Je ferai pour vous tout-ce que je pourrai , comme si vous étiez mes filles. — Ce n'est pas tout (reprit Terèse) , nous vous prions d'épouser Louise , ou moi , suivant votre goût , afin de nous protéger plus efficacement : Nous alons vous donner un état de tout ce que nous avons ; non-pas pour vous déterminer , mais , afin que vous sachiez ce qu'il faut faire , pour-nous tirer des mains de ces deux Hommes , dont les idées et la conduite sont très-singulières !

Car celui de Louise veut qu'elle aime son Fils, et qu'elle fasse le mal avec le Vieillard, par tendresse pour le Jeunehomme. Le mien me fait faire mille amitiés par sa Fille; pour que je sois complaisante envers lui, par attachement pour elle. C'est un genre de seduction tout-neuf. Le Jeunehomme aime bien Louise, et ne demanderait pas mieux que de l'épouser: mais il est si jeune! le Père est si mechant et si haïssable, que mon Amie ne peut se résoudre à lui donner des esperances.... Le mien a un Neveu, qu'il me propose, aussi,..... avec ses conditions..... Voilà quelle est notre situation. Jamais connaissance d'Honnête-homme ne pouvait nous venir plus à-propos. Car nous savons ce que vous avez fait pour les Demoiselles De-Merup. — Vous devez savoir aussi, que je ne puis épouser Personne. Mais j'examinerai l'état de votre fortune; on verra: Et soyez sûres, Mesdemoiselles, qu'on vous tirera du pas dangereux où vous êtes-. Louise était venue se jeter sur ma main. — Hé-bien, mon Amie (avait-elle dit à Terèse), il n'est plus necessaire? — Non. — Parlons franchement? — Oui... Pour vous dire vrai (avait continué Terèse), nous aimons; nous sommes aimées: Ma Bonne-amie, par le Fils de son Tuteur; moi, par le

Neveu du mien , que sa Cousine favorise : mais nous étions convenues , mon Amie et moi , de vous offrir l'Une ou l'Autre : Car telle est notre estime pour vous , que nous aurions été heureuses avec le titre de votre épouse. Nous n'avons aucun panchant à la galanterie : Tout ce qu'on a fait pour nous l'inspirer , nous en a éloignées... Tenez , il n'y a plus rien à vous cacher... (Elle rougit) : Nous sommes depuis deux ans les Complaisantes de nos haïssables Tuteurs... Ils nous ont prises dans l'âge , où l'on est sans défense , sans connaissance du mal ou du bien... Notre situation est terrible !... Vous voyez , par notre manière de vous parler , que nous sommes sans adresse , en-voulant en avoir un peu : C'est pourtant plutôt par honte , que par tout autre motif , que nous ne vous avons pas dit la vérité toute-entière d'abord... — Je ne vous fais pas un crime de la déguiser , en pareil cas. Que voulez-vous que je fasse pour vous ? — Que vous fassiez cesser notre situation cruelle , à tel prix que ce soit , sans compromettre notre honneur. Nous ne demandons pas à voir nos Amans. Nous renonçons à tout , même à eux , pourvu que nous soyions sous une protection honorable. Faut-il vivre durement ?

travailler ? nous nous y soumettons ; la règle générale sera la nôtre. Nous vous demandons seulement la consolation de vous voir souvent, et de recevoir vos avis... Nos Tuteurs sont en campagne, pour huit ou dix jours encore ; vous avez le temps de vous retourner. J'étais sorti, après cette confidence, et j'avais chargé le Mari de la Muette (M. Du-Hameauneuf) des informations ; mais sans lui rien détailler.

A 7-heures, j'étais sur le Pont-neuf, retournant chés Louise, avec laquelle Terèse devait se trouver. Aux environs de la Samaritaine, était un Decroteur, qui se retirait plutôt que les Autres, Il parlait à un de ses Confrères, et lui parlait latin ! Etonné, je fus curieux de l'entendre :

*Uxorem quare locupletem ducere nolim,
Queritis ? Uxori nubere no'o me.*

—Tu me parles toujours latin ? je ne l'entens pas ! —C'est une épigramme de Martial : Tu me dis qu'on t'offre une Vieille, qui a des écus : moi, je te réponds en beaux vers latins, « Vous me demandez pourquoi je refuse d'épouser une Femme riche ? Je ne veux pas être épousé par ma Femme. —Mais une Femme épouse ? —Non, triple Sot ; son

Mari l'épouse, et elle est épousée. Si tu savais le latin! les usages de Rome! *Nubere*, qui est le mot que je traduis par épouser, signifie voiler: On voilait une Nouvelle-mariée, et on la livrait ainsi à son Mari, parceque ce n'est pas elle qui doit choisir: On la remet à son Maître voilée, pour montrer à Celui-ci, que la figure ne doit pas le déterminer, ni la passion le guider: :: Voila une Femme (semblait-on lui dire) belle ou laide; fais-lui des Enfans, protège-la, défens-la, nourris-la... Ainsi donc Martial veut dire, qu'en épousant une Femme riche, il aurait fallu que lui se fût voilé, pour être livré à sa Femme, afin d'être protégé, défendu, nourri par elle. Entens-tu? — Pas trop. — O Buse! ô Ignorant!

Non possim Vetulam quæris, Matrinia? Possem

Et Vetulam, sed tu mortua, non vetula es: Possem Hecubam, possem Niobem, Matrinia;

Nondum erit illa Canis, nondum erit illa lapis.

Ce qui veut dire: » Vous me demandez, Matrinia, pourquoi je ne puis épouser une Vieille, telle que vous? C'est que vous êtes morte, Matrinia: Je pourrais épouser Hecube, Niobé; pourvu que l'Une ne fût pas encore chienne, pourvu que l'Autre ne fût pas encore pierre ».

Je m'approchai pour-lors du Decro-

CXXXIX NUIT. 1457

teur - latin. — Monsieur (lui dis-je), vous avez reçu de l'éducation, et vous n'étiez pas fait pour l'état que vous exercez? — Je ne suis pas fait! je ne suis pas fait!... Ne voila-t-il pas encore un Imbecille, qui va me plaindre!... Quoi! je n'ai pas été affés malheureux, pendant 45-ans, depuis 15 jusqu'à 60, que j'ai passés dans les affaires, donnés aux usages, à l'étiquette, aux bienseances, et l'on m'en vie l'avantage precieux de me tirer de la Société; de la voir en Spectateur!... Je suis au Parterre: jouez, jouez vils Acteurs, que je vous applaudisse, ou que je vous siffle... — Mais vous decrotez? — Mais sans intrigue: Je suis là; on me presente son piéd; je le netoie, et l'on me paie-comptant. Point de credit, point de billers. Je reçois par jour, sans avoir obligation à Personne, la depense de chaque jour, et audelà. Je ne crains ni disgrâces, ni l'envie, ni la jalousie: Ces passions, dans mes Egaux, n'ont d'autres effets que quelques paroles peu fines, et par-là peu piquantes... (Nous fesions route, tandis qu'il me parlait). Tout ce que j'ai crains! (me dit-il tout-bas), c'est que mon état ne paraisse agreable à trop de Personnes: alors, il y aurait trop de monde, et l'on

ne pourrait plus vivre-. Il se trouva devant sa porte , dans un sale impasse de la rue de l'Arbresec. — Adieu (me dit-il), et gardez pour vous ce que je vous ai dit-.

Je l'avoue, cet Homme m'étonna. Je l'ai peu revu, sortant trop-tard. Mais quelque-temps après, ayant entendu parler de la disparition d'un Homme qui avait fait un certain rôle, je me le fis depeindre, et je reconnus le Decroteur-philosophe. Je ne dis mot, mais je sortis exprès pour aler le voir. Je ne trouvais que son Voisin, qui m'apprit que le Latiniste était mort depuis 3 semaines, d'avoir été froissé à sa place par un cabriolet, où était son Petitfils.....

Je devais souper chés Louise, avec Terèse : Elle avait reüni les deux Amies de la veille, et deux Nouvelles, avec six Jeunesgens. C'étaient les Amans des Jeunespersonnes. Je fus surpris de me trouver dans un cercle aussi nombreux, et je fus tenté de me retirer. Terèse s'en aperçut. Et c'est alors que je vis combien cette Fille, sans presque jamais rien dire aux sens, était seduisante pour l'esprit et pour le cœur. Elle sut me retenir par de petits mots charmans, dits d'un air de verité, de simplessse, de naïveté qui m'attachaient à elle. Le souper

ne fut pas gai; il fut triste : Aucune de ces Jeunesfilles n'avait envie de rire, non plus que leurs Amans. Tous avaient des peines, et un sort effrayant à redouter. L'Amant de Louise me parut un Jeune homme estimable, sensé : mais il était le plus mélancolique. Celui de Terèse avait de l'esprit, de la vivacité, du courage, de la philosophie. Les quatre Autres paraissaient des Jeunes gens bien-élevés, et loin des principes égoïstes, impudens des petits Catons de nos jours. Les deux nouvelles Convives étaient charmantes ! mais Louise pour la volupté, Terèse, pour le svelte de la taille et la grâce des mouvemens l'emportaient sur elles. Je ne dirai rien de l'esprit et du cœur : Je n'ai jamais rien vu de si touchant, de si decemment-naïf que Louise : rien de si mignard, de si attrayant, de si caressant, de si fin, de si spirituel que Terèse : Cette Fille est unique dans son genre ; et ces Femmes d'un merite suprême que j'ai connues, mad. Parangon, la Marquise de - M****, la Comtesse de - B***, l'égalent sans-doute, mais par un autre genre de-merite : Celui-ci de ces Femmes celestes, ne ressemblait qu'en un point au merite de Terèse ; elles le tenaient de la nature ; l'art n'y avait rien

1460 LES NUITS DE PARIS:

fait. Depuis 1772, je n'ai jamais passé un jour, sans penser à Louise et à Terèse, que je n'ai vues que huit ou neuf jours: pas une année depuis, où je n'aye été à la Nouvelle-Halle, en-face du n.^o 14, et où je n'aye versé des larmes, en disant, ou chantant,

Une année, deux années, se sont écoulées depuis que j'ai vu là, Louise et Terèse, Terèse et Louise!

Cette année 1787, j'y suis allé; je me suis assis sur les plates-bandes de fer, et me rappelant tout ce que j'ai éprouvé de cruel, depuis 1772, je me suis mis à chanter en sanglotant.

Quinze années, se sont écoulées, depuis que j'ai vu là, Louise et Terèse, Terèse et Louise !...

Ces mots ne font rien; mais ils ont navré mon âme! Tout ce que j'ai perdu depuis 1757 a pesé sur mon pauvre cœur: Je suffoquais.... Revenons.

Nous causions en mangeant. J'étais un dieu pour cette petite Société. Terèse et Louise me prodiguaient les attentions: les autres Jeunespersonnes ne me parlaient qu'avec respect. Sans en connaître l'Auteur, on parla d'un Roman nouveau: *LES LETTRES D'UNE FILLE A SON PÈRE*, venaient de paraître. Quel ouvrage, si je l'avais bien fait! mais j'ai toujours été

trop agité, pour bien travailler. Quel sujet heureux, quels détails ! mais le sujet n'est qu'indiqué ; les détails sont noyés... Un des Jeunesgens l'avait lu ; il en sentait toutes les beautés : Il l'avait fait lire à son Amie, et leur jeunesse indulgente et naïve n'en voyait pas les défauts. Terèse l'avait lu par leur moyen ; Louise aussi. Chacun dit son avis, sans se douter à quel point la conversation devait m'intéresser : Terèse fut sévère : Louise admiratrice : Elles disputèrent avec grâce : Au-moment le plus échauffé, Terèse me nomma. Un des Jeunesgens, Celui qui avait prêté le livre, dit, — Monsieur porte le nom de l'Auteur : Etes-vous de ses Parens ? J'esquivais, en répondant à Terèse, qui m'avait dit un mot. Mais Louise releva la demande, et me pria de répondre. Le Jeunehomme se mordit les lèvres et se tut. Louise ne dit plus rien : mais elle me pressa la main. Terèse s'en aperçut, ainsi que deux autres des Jeunespersonnes ; et ce furent Celles-ci, qui me forcèrent de répondre. Ce moment fut agreable ; non à-cause du mérite très-mince d'un Ouvrage manqué, mais par la haute idée qu'en avaient Louise et une autre Lectrice. Il est impossible d'exprimer l'effet que cette découverte produisit sur Louise ! Jamais

elle n'avait vud'Auteur : ses idées là-dessus étaient romanesques ; et la manière dont je l'avais connue , loin de les affaiblir les fortifiait : Je fus pour elle un Être au-dessus de l'Humanité : Toutes les dignités n'étaient rien , auprès de mon titre , dans son esprit. Tout ce que je dis , parut oracle : J'aurais tout demandé , tout exigé , que j'aurais été obéï. Je sentis , à cette occasion , la vérité de ce que m'avait dit un-jour madame Parangon , en 1753 , le 12 mars , le lendemain de la mort de Madelon - Baron : — Si votre esprit , avec sa tournure romanesque , et la sensibilité de votre cœur , était jamais assés cultivé , pour que vous écrivissiez , vous auriez des Lecteurs enthousiastes ! Vous adorez les Auteurs des Ouvrages que vous admirez : Vous seriez adoré comme eux : C'est que vous avez de ce qui va chercher l'âme , la touche et la remue ! Jamais vous ne seriez goûté des Ames froides , presque-toujours méchantes , de ces Hermaphrodites qui croient apprécier un Ouvrage , dont ils ont anatomisé le corps , sans en avoir senti l'âme , le motif , le feu : Mais avec les Êtres brûlans , comme ... ceux qui sont ici (nous étions seuls) hâ ! monsieur Nicolas ! comme vous réussiriez- !

Après un moment d'effervescence , on

se calma, et nous parlames des affaires des Jeunesgens: Je proposai de n'employer que nos propres forces, pour faire les six mariages; pourvu néanmoins, que les six Amans y fussent bien déterminés. Ils se levèrent tous, et jurèrent le plus tendre attachement. Terèse et Louise furent plus timides; elles rougirent, sans répondre; mais on n'y fit pas attention.

Le souper finit, et les quatre Étrangers reconduisirent leurs Maîtresses. Louise et Terèse renvoyèrent leurs Amans, l'Une parcequ'elle était chés elle; l'Autre, parcequ'elle desirait que je la ramenasse. Lorsque nous ne fumes plus que nous-trois, Terèse me dit: — Nous nous abandonnons à votre conduite: Vous savez tous nos secrets: Évitez-nous la peine cruelle de congédier nous-mêmes nos Amans!... — Pourquoi les congédier? — Vous le savez. — Ils l'ignorent. — Ils pourront le savoir. — Jamais. — Si vous aviez été libre, (dit Terèse) auriez-vous épousé l'Une ou l'Autre de Nous? — Si j'avais été libre, ... vraiment libre, ... oui... J'aurais cependant été fort-embarrassé! En prenant l'Une, j'aurais regretté l'Autre!... — Mais Laquelle? — J'aurais pris Louise; elle est la première, et ... — Et? — Le cœur de Terèse est plus fait pour l'amitié: Il me serait demeuré;

car toute ma vie ... j'aurais mérité qu'il me restât-!... O ce mot! quel effet il produisit! Louise et Terèse se jetèrent dans les bras l'Une de l'Autre: —Tu es la seule Fille au monde digne d'être tout-à-fait mon amie (se disaient-elles mutuellement). —Mes chères Filles! (leur dis-je); il faut vous marier; et vous marier à vos Amans: Les obstacles ne sont pas reels, avec des cœurs et des mœurs tels que les vôtres. Je vous estime au-delà de toute expression; vos Amans vous adorent, et vous seriez injustes de les priver des seules Epouses qui puissent les rendre heureux! —Voilà votre décision? (me dit Louise). —Oui; et vous m'avez juré obéissance: j'en profiterai, pour vous forcer d'être heureuses-... Elle embrassa Terèse; ce fut toute sa réponse. —Adieu, ma Chère (lui dit Celle-ci): Voilà onze-heures-... Elles se quittèrent; et je reconduisis le troisième Chef-d'œuvre de la Divinité, que j'eusse connu jusqu'alors.

La première parole que me dit Terèse dans la rue, ce fut: —Vous venez de me causer, par un mot, le plus grand plaisir, que j'eusse encore ressenti. —Quel est-il? —J'aurais pris Louise. —Hâ! oui!.. mais j'ai dit la vérité; c'est

ce que j'aurais fait : et mes motifs ne sont pas desobligeans pour vous. — Ce n'est pas ce que j'ai considéré, quoique je l'aie bien senti : mais ce qui m'a ravie, enchantée, c'est que vous avez combattu par-là le seul défaut qu'ait Louise ; elle ne s'estime pas assez elle-même : elle ne se croit pas digne de son Amant : elle pense, que moi, je lui fais grâce, en m'attachant à elle, comme je le fais... Vous l'avez réellement flatée ; et moi, je l'ai senti plus vivement qu'elle-même. Vous avez, par un mot, produit plus d'effet, que tous mes discours, depuis trois ans... J'étais pressée de vous dire cela. Mais à présent, permettez que je vous témoigne toute mon estime. Malgré la critique que j'ai faite des LETTRES D'UNE FILLE A SON PÈRE, comme ouvrage de littérature, ce n'est pas moins, comme Livre de morale, celui qui m'a plu davantage, et qui m'a le plus étonnée ! C'est un trésor. Mais quelles disparates vous y avez mises ? Tout ce qui est de l'intrigue me déplaît. Dans la cinquième Partie, vous avez placé un trait, pour faire connaître le faux Comte D'Ol***, et cette aventure ne serait supportable, que dans l'Histoire vraie d'un Personage public... Voilà ma critique :

Tome IV, VII Part.

■

1466 LES NUITS DE PARIS :

Mais c'est vous , c'est l'Homme estimable et plus encore, que j'admire dans tout le reste de l'Ouvrage ; c'est-à-dire , dans les sentimens delicats, les vues fines , et l'excellente , très-excellente morale , présentée comme elle ne l'est nulle-part , non nulle-part ... Je ne suis pas surprise , d'après la lecture de vos Ouvrages, de votre façon de-penser : Déterminez Louise : déterminez-la par le sentiment de la conviction la plus intime : Car vous voyez que je le suis : Mais il faut que vous paraissiez nous déterminer Toutes-deux , et que je me rende petit-à-petit comme elle-. Je repondis à Terèse, que le bonheur de son Amie était sûr , parce-qu'elle était son amie. — Le mien l'est donc aussi ? — Oui, charmante Fille-. Je lui parlai ensuite de la Marquise , de mes relations avec cette Femme adorable ; en-un-mot , je lui rendis confidence pour confidence. Terèse m'écoutait avec une attention profonde. Lorsque j'eus fini , elle me dit : — Vous êtes le premier Homme comme vous , que j'aie connu : vous êtes simple, droit avec nous , comme si vous étiez de notre sexe. Hô ! je vous aime bien !... Il est tard. Ne montez pas : car nous avons un-peu alongé le chemin. A-de-

main-soir. C'est chés moi que toute la petite Societé d'aujourd'hui soupera. Vous a-t-elle plu? — Infiniment : mais vous ét votre Amie , vous en êtes le charme. — Oui : Louise inspirerait de l'amour à un cœur libre ; et moi de l'amitié-. Je lui pressai la main, en ajoutant , — Et toutes-deux l'estime parfaite-.

Je m'en revins sans rencontre.

CXL NUIT.

SUITE : LE S.-VIATIQUE.

Dans la journée , j'écrivis tout ce qui se passait entre Louise, Terèse, et moi, pour remettre ce recit sous lesieux de la Marquise lors de son retour. Je sortis avec empressement à huit-heures, et j'alai d'abord chés Louise. L'Epouse du gros Voisin me dit , que Terèse l'était venue chercher. Je continuai ma route. Dans la rue de-l'Egyptienne, dite de-la-Jussienne , j'entendis le son de la sonnette : Un Prêtre et un Clerc, avec les Portes-dieu marchaient sans aucune suite. Je me decouvris, et j'accompagnai le Ministre-consolateur des Malades, rependant avec le Clerc aux pseumes qu'il recitait. Nous montames au cinquième, dans la petite rue Verdet. C'était chés un Scieur-de-bois-à-brûler. Le Ministre fit au

Malade une courte exhortation, mais édifiante : — Mon Frère : Votre vie a été innocente et pénible : Espérez dans la bonté de Dieu : vous n'avez eu que des peines en cette vie ; les biens vous attendent dans l'autre : Quand on a été, avec résignation, aussi malheureux.... — Moi ! malheureux ! (interrompt le Moribond, en se soulevant) : Vous vous trompez ! j'ai été le plus heureux des Hommes : J'ai eu la meilleure Femme, de bons Enfans ; du travail, de la santé, l'estime de mes Pratiques et de mes Voisins, qui mettaient trop de prix aux petits services que j'aimais à leur rendre : Hâ ! monsieur ! j'ai été heureux en ce monde ! — Hé bien ! (dit le Prêtre en l'embrassant, les larmes aux yeux) ! c'est pour l'être encore davantage dans l'autre-. Il ne parla plus à ce Bonhomme ; mais prenant le sacré Viatique, il dit avec enthousiasme : — Mon-Dieu, voici un Temple digne de vous- ! Il communia le Malade, s'agenouilla, et commença le *Te Deum*, qu'il acheva en s'en retournant. Je l'accompagnai jusqu'à l'église, puis je revins chés le Malade, m'informer de sa situation : Il était mieux : Je ne pus arriver qu'à 9-heures-et-demie chés Terèse.

On était inquiet : mais lorsque j'eus raconté ce qui m'avait retenu, toute cette

bonne Jeunesse poussa un cri-de-joie , et promit de voir le Scieur-de-bois-à-brûler.

Il y avait deux Jeunespersonnes de plus que la veille ; mais elles étaient sans hommes. Elles me parurent très-aimables , et leur parure , ainsi que leurs manières et leur conversation , annonçaient un état plus relevé que celui des Autres, Terèse et Louise exceptées. Le souper fut moins long que le soir précédent : les deux Jeunes - gens , amans de Louise et de Terèse , me prièrent de les seconder , dans un projet , qu'ils m'exposèrent , pour obliger leur Père et leur Oncle à consentir. Je leur repondis , que j'avais un moyen plus efficace encore : Et je me tus. En-effet , j'avais écrit dans le jour-même à la Marquise , pour la prier d'effrayer ces deux Hommes injustes et corrompus ; je ne doutais pas qu'elle ne le fit , et je devais rendre compte au petit Comité de cette demarche , dès que je serais sûr du succès. On partit à l'heure fixée , et Louise resta seule chés Terèse. Je ne cachai rien aux deux Jeunespersonnes , auxquelles je fis entendre , que l'effet des menaces serait non-seulement l'aveu du Père et de l'Oncle , mais l'assurance d'un secret éternel.

Je remenai Louise chés elle : Terèse

ne pouvait nous quitter, et je vis le moment où elle allait reconduire son Amie-. Lorsque nous fumes seuls, Louise me dit, — J'aime bien mon Amant; je l'aime plus que moi-même, et c'est par cette raison, que je l'aurais volontiers refusé: mais il est venu aujourd'hui me dire, qu'il ne pouvait vivre sans moi. Il m'a touchée. J'ai donné mon aveu à tout ce qu'il veut faire: Vous assurez que vous avez un moyen de faire consentir nos mechans Tuteurs? j'en suis charmée, et c'est une obligation de plus que je vous aurai: Mais je ne saurais les haïr: car enfin, sans eux, nous n'aurions pas les deux Jeunesgens les plus aimables qui soient au-monde. —Voilà qui est bien! (lui repondis-je), et vous augmentez encore mon estime. Qui l'aurait pensé, qu'il existât dans cette Ville, et dans votre position, deux Filles comme vous, et votre Amie!... Hâ! vous me rendez chère à-jamais, le quartier où je vous ai rencontrée!... Hier, en sortant avec Terèse, je remarquai que nous avions au zenith, cette belle Etoile, et ces trois autres; c'est la Lyre et le Cygne; tous les ans, lorsque je reviendrai célébrer l'anniversaire de notre connaissance, je fixerai le Cygne et la Lyre au zenith, et

s le mo-
Amie-
ise me
jel'ai-
est par
ontiers
hui me
moi. Il
u à tout
ue vous
tir nos
née, ét
e vous
r : car
pas les
bles qui
st bien!
mentez
pensé,
ét dans
ne vous,
ne ren-
où je
fortant
nous a-
; et ces
Cygne;
elebrer
nce, je
ih, et

je m'écrierai : — Astres, éternels, vous
serez toujours, et mon bonheur n'a duré
qu'un-instant! Je vous attache l'idée de
mon bonheur, afin que vous la rendiez
éternelle comme vous-! Alan me dit :
— Vous m'élevez l'âme : vous dites de
ces choses qui se gravent dans le cœur...
Voyons ces beaux Astres. — Ils seront
toujours-là, en cette saison. — En cette
saison seulement? — Oui. — Hâ! tant-
mieux! je ne les reverrai jamais sans at-
tendrissement. — Aimable Fille! — Vou-
lez-vous savoir le sentiment que j'ai pour
vous? — Sans-doute? — Il est tel, que
si vous étiez à marier, et que vous m'é-
pousassiez, je serais aussi heureuse avec
vous, qu'avec mon Amant. — Un senti-
ment aussi flateur (lui repondis-je), ne
peut être que senti! Louise, je ne vous
oublierai jamais! jamais, belle Louise,
je ne me rappellerai notre connaissance,
nos entretiens, nos deux ou trois sou-
pers délicieux, sans un doux tressaille-
ment-de-cœur-! Nous ne dîmes plus
rien. Je tenais la main de Louise dans
une des miennes, et nous marchions en
silence. Je ne montai pas chés elle: ce
fut l'Épouse du Voisin qui ouvrit elle-
même : — Je vous remets la Candeur et
l'Innocence! (lui dis-je): Elle sera heu-
n iv

reuse, j'espère: Conservez-lui votre amitié; elle la mérite-.... Je me retirerai, sans aucune rencontre: Je ne voyais ni n'entendais.

CXLI NUIT.

LES DEUX AVARES : SUITE.

Il y avait, dans un des Colléges de Paris, deux Frères, professeurs tous-deux, et tous-deux également avares. J'en avais entendu parler souvent; mais je n'avais rien vu qui me rendît palpable leur sordide avarice. Je regardais comme une plaisanterie, le bruit des feuilles volantes, ramassées au Luxembourg, dans les recès-malodorans: — On outre tout (pensais-je). A ma sortie, pour aler dans le quartier de Louise, je vis devant-moi, aux environs de Saintbenoit, Un des deux Lâdres. On jeta par la fenêtre une paire de mauvais souliers. Il les ramassa. Plus-loin, à-côté d'une borne, il empocha quelques chiffons: A vingt pas de là, des souliers d'Enfant: Vis-à-vis un Café, une vieille mule de Femme, que venait de jeter la Limonadière. Je trouvai l'autre, et j'eus la malice de la garder. L'Avare la cherchait vivement, et avec la plus grande impatience. Je l'abordai. Il fut honteux

d'être surpris la mule à la main : Elle était d'une forme élégante, quoiqu'usée ; c'est que la Limonadière était une très-jolie-femme. Je le priai de me la ceder. — Pourquoi cela ? — C'est que j'ai la paire. — Qu'en ferez-vous ? — Je suis amoureux de la Dame dont vient cette chaussure , et je la conserverai précieusement. — Moi , si j'avais les deux , je les ferais retenir par un Savetier affidé , à qui je donnerais cinq sols , et je les revendrais douze : Donnez-moi douze sols. — Cela n'est pas juste (dis-je assez haut , m'apercevant que la Limonadière et cinq à six Hommes nous écoutaient derrière un petit rideau) : Cela n'est pas juste , vous n'avez qu'une mule ; ce ne sera que six sous ; il faut encore défalquer la moitié des 5 sous de racomodage ; reste 3-ét-demi : voici 3-sous-ét-demi. — Bast ! il faut payer le plaisir que vous aurez à les contempler. Douze-sous pour la mienne ? pas moins ? — Entrons au Café ? jouons-les aux dames ? — Oui-da ! je pourrais perdre ! Et-puis mon temps est cher ! Adieu. — Dix-sous ! (lui criai-je). Il revint. — Alons ! alons ! je ne veux pas vous écorcher : Donnez-? Je lui remis 12-s. — Rendez-moi donc 2-sous ? — Je ne les ai pas , enverité ! (dit-il en me présentant

la mule) : Vous n'en mourrez pas, pour 2-sous-. Il s'en-ala, quoi que je pusse dire. Tout-le-monde sortit du Café, en criant : —Au Ladre ! Au Ladre ! A l'Avare ! Fi ! fi ! le Vilain ! C'est ** ! (ils le nommèrent) ; c'est ** ! Hô ! fit fi, le Ladre ! l'Avare, le Fesse-matthieu ! Nous le dirons à tout le monde- ! On m'apprit que les vieux souliers qu'il ramassait dans les rues, il les faisait rapter l'un portant l'autre à 5 sous la paire, et qu'il les revendait 12 à de pauvres Écoliers, se bornant à gagner 7 sous. Ce n'est pas-là le mal ; c'est l'avarice. La belle Limonadière riait aux larmes. On m'indiqua le Savetier du Professeur. C'était à 2-pas. Je lui portai les mules à racomoder, en lui recomandant de n'en rien ôter, parceque tout en était précieux ; mais de faire disparaître la vétusté. Pour finir tout-d'un-coup ce trait bizarre, j'ajouterai que le *Pontife* fit un chef-d'œuvre, qui m'étonna moi-même ! il renouvela. Je rendis les mules à la Limonadière, devant le Venerable, qui m'avait pris dix sous, et je les fis 44. On disputa ; mais je n'en rabatis rien. On me les donna, et je les empochai. — Apprenez à votre Bonne-pratique (dis-je au m.^{re} Savetier, que j'ai gagné cent-pour-cent sur notre marche d'hier-. Il fit ma

commission le soir, et le Professeur répondit en rougissant: —Je n'en suis pas jaloux; il faut que tout le monde vive. Ce qui me fâche, cependant, c'est que cet Homme me précèdera; je ne ferai plus que glaner, et je serai forcé de rencherir aux pauvres Écoliers: S'il voulait, nous nous arrangerions, comme nous avons fait nous-deux mon Frère; chacun notre quartier-. Je revins au moment où l'Avare quittait le Renouveleur, qui me fit la proposition. Je souris, et je m'éloignai, en prenant la rue des-Cordeliers, pour me rendre chés madem. Alan (Louise).

En arrivant auprès de cette aimable Personne, je fus effrayé de la voir au lit, environnée de ses Amies les plus intimes. C'était un violent mal-de-gorge, occasionné par la veille prolongée des jours précédens, ainsi que par une agitation violente, au-moment où elle voyait son sort prêt à changer. Terèse était auprès d'elle, et faisait tout avec une grâce et une activité qui rendait la Garde inutile. Je conseillai des figues grasses, qui adoucirent le mal. Je comptai 25 Jeunespersonnes, toutes aimables, qui vinrent la voir: C'étaient ses Amies, ou les Amies de ses Amies: Aucune ne la fit

1476 LES NUITS DE PARIS:

parler. Toutes paraissaient touchées. Celles avec qui j'avais soupé ne la quittaient pas, et devaient passer la nuit, quoique Terèse s'y opposât. Les Jeunesgens arrivèrent, et l'on se mit à table auprès du lit de Louise. Jamais il ne fut de Malade si douce et si jolie. J'étais placé à-côté du lit: Terèse vis-à-vis moi, aux pieds de son Amie. Louise, reçut de ma main son syrop-de-mûre, et souriait agreablement. Elle prit une glace, qu'elle desirait ardemment, et ensuite, pour l'amuser, on lui donna des tranches d'oranges de Portugal, que son Amant avait apportées, et qu'il arrangea lui-même. Louise fouriait à nos discours; c'était une Enfant adorée, dont tout le monde cherchait à prevoir les desirs. Je vis combien elle était aimée: car toutes ses Connaissances étaient-là sans exception, et il n'y en avait aucune qui ne s'interessât à elle, comme à la Sœur le plus tendrement aimée. Pour l'Amant, je vis que cette soirée redoublait son attachement: Je le compris à quelques expressions, et à ses regards. Après le souper, les Jeunesgens reconduisirent les Jeunespersonnes qui devaient s'en-aler, et il n'en-resta que trois avec Nous. Mais lorsque les Jeunesgens furent revenus, Terèse obligea Celles-ci

IS:

uchées.
la quit-
la nuit,
es Jeu-
e mit à
e. Ja-
nce et si
Terèse
a Amie.
yrop-de-
t. Elle
emment,
ni donna
gal, que
qu'il ar-
urait à
adorée,
prevoit
était ai-
s étaient-
avait au-
mme à la
e. Pour
e redou-
ompris à
gards. A-
econdui-
devaient
rois avec
sgens fu-
Celles-ci

CXLI NUIT. 1477

de se laisser reconduire. Nous ne fumes donc plus que nous-trois.

J'aspirais à ce moment! (me dit Terèse). Elle embrassa Louise, l'arrangea, ferma les rideaux, s'assit à-côté d'elle, et l'endormit par un conte de ma Mère-l'Oie. Je n'ai jamais vu tant d'amitié, tant de zèle et tant d'esprit d'une part, et tant de douceur et de docilité de l'autre. Louise dormit. Dès que Terèse s'en aperçut, elle se retira sans bruit, et nous entrâmes dans une autre chambre, avec la Garde, à laquelle la permission de dormir aussi fut donnée: cette Femme en profita si promptement, qu'on aurait dit qu'elle avait le Sommeil à ses ordres.

—J'ai une grande nouvelle à vous apprendre! (me dit Terèse); nos Tuteurs arrivent aprèsdemain: Quand esperez-vous recevoir une réponse de mad. la Marquise? —Demain. —A-merveille! Louise a été effrayée. Tout-cela contribue à sa maladie. —Je parlerai aux deux Tuteurs, dès que je le pourrai: La fermeté sera nécessaire: de votre côté, vous agirez de-concert avec vos Amans: c'est un moment de crise, dont il faudra profiter, que celui du premier effroi! Je lui détaillai tout mon plan-de-conduite avec les deux coupables Vieillards, et je l'assurai que le succès

était immanquable. La joie brilla dans ses beaux yeux : Elle me dit , — Vous serez à-jamais, pour nous, l'Ange-du-bonheur-. En ce moment , nous entendîmes un petit bruit. Nous nous levâmes ensemble , et nous allâmes doucement dans la chambre de Louise , d'où il parlait. Nous entendîmes qu'on tournait une clef. Terèse pensa qu'on l'avait laissée à la porte. Elle poussa doucement un verrouil , et l'on ne put entrer. On fit différentes tentatives. Nous ne soufflions pas. On retira la clef , et l'on s'en alla. Lorsque nous eûmes entendu sortir dans la rue , nous cherchâmes la clef à sa place , et nous l'y trouvâmes. — Je gage (me dit Terèse) , que c'est le Tuteur qui est arrivé ! Lui-seul peut avoir une clef de la chambre... Le mien doit l'être aussi. Nous aurons demain une scène terrible ! car s'il en a fait autant , il aura été bien surpris de ne pas me trouver ! Comment faire ?... — Si mad. De-M**** était ici... (répondis-je) : mais elle est absente... Je vais chés elle. — Oui : mais sortez avec précaution.

Nous avions le bonheur que Louise ne s'était pas éveillée. Je sortis , après que la Garde m'eut précédé pour visiter tous les coins de l'escalier , et fait une petite excursion en-dehors. Elle se mit devant

IS :

la dans
— Vous
du bon-
ntendi-
evames
cement
il par-
ournait
ait laif-
ment un
On fit
e souf-
on s'en-
du sor-
la clef
— Je
le Tu-
t avoir
en doit
in une
utant ,
e trou-
d. De-
: mais
— Oui:
uise ne
s que la
er tous
e petite
devant

CXLI NUIT. 1479

moi, lorsque je fus à la porte de la rue:
Je me glissai ensuite le long des maisons,
et j'alai rue Payenne. Il était minuit-
ét-demi.

Je fis le signal, et l'on m'ouvrit. Je
trouvai une réponse pour moi, qu'on alait
me porter, et j'y lus que mad. De-M****
ayant achevé promptement ses affaires,
revenait le surlendemain. J'en fus au-
comble de la joie, et je retournai hâti-
vement chés Louise, pour apprendre
cette nouvelle à Terèse.

L'AUTRE AVARE.

Je marchais rapidement, et j'étais
dans la rue Aubri-le-boucher, lorsque
j'aperçus un Homme qui cherchait au-
coin des bornes. Je le troublai: Pour
le rassurer, je feignis d'avoir peur de lui,
et je pris l'autre côté de la rue. Dans ce
moment, on ouvrit une fenêtre, et les
Imprudens ne se doutant pas qu'il y eût
du monde à pareille heure dans la rue,
lancèrent une volée de vieilles chaussu-
res, de vieux papiers, et de chiffons. Je
me jetai sur cette épave. L'Avare (que
je connus bientôt pour le Frère de Celui
dont j'ai parlé) accourut, et me dit:
— Hé! c'est mon Frère!... Puis me regar-
dant! — Mais, non!.. — Camarade, il y a
conscience! (poursuivit-il): Partageons?

—Non , non!... Mais , tenez , on va faire une seconde prodigalité de biens ; elle sera pour vous toute-entière , ét je n'y pretens rien : Aulieu que , si vous touchez à celle-ci , nous nous rosserons ! —Soit (me dit-il) , s'il y a une seconde jetée-. En-effet , les Jeteurs étaient à la fenêtre : Mais entendant parler , ils crièrent : —Gare-! Je me cachai sous l'auvent , avec mes richesses. Pour l'Avare , depeur de manquer son coup , il resta en-face. Ce fut...ce fut un janotisme (le mot n'existait pas encore) tout-entier ! avec le contenant ét le contenu , qui fut jeté : l'Avare était tué , s'il se fût trouvé sous la perpendiculaire : Il n'eut heureusement que les éclaboussures ; mais il fut bien aspergé. —Que chacun garde ce qu'il a ! (lui dis-je en riant) : Je connais votre Frère ; c'est-moi qui vient de lui escamoter un profit de cent pour cent. Adieu-. Je lui laissai toute la pacotille , ét je m'aperçus que l'Avare se jetait dessus , consolé par-là!... Je n'aurais pas interrompu un sujet affés agréable , par cette aventure ridicule , si le trait n'était absolument vrai. Ces deux Avarés ont été connus ; ils étaient indignes d'élever la Jeunesse. Non que je condamne l'esprit-d'ordre , qui

ne veut pas que rien soit perdu : mais des Hommes publics, assujétis à une fonction honorable, pendant le jour, doivent dormir la nuit, afin de ne pas sommeiller pesamment aux heures consacrées à leur devoir. Dailleurs, ces traits de lezinerie se decouvrent, les Ecoliers le savent, et leur mepris pour les Maîtres, tourne contre les bonnes-mœurs.

A 1-heure-ét-demie, j'étais de retour chés Louise. Mais je me gardai bien d'entrer sans precaution ! Je tournai, j'examinai, je furetai partout, et enfin, j'aperçus deux Hommes d'un certain âge, qui étaient en embuscade, à l'entrée d'une alée, qu'ils avaient ouverte, et dont ils poussaient la porte, dès qu'on approchait. Je pris mon parti, ne doutant pas qu'ils ne passassent la nuit en cet endroit. J'alai au Corps-de-garde, et je dis, que je venais d'apercevoir deux Hommes suspects, à tel n.º du pourtour, qui alongeaient le néz, pour reconnaître, et qui se retiraient dès qu'on approchait. Les Cinq-hommes y alèrent : On poussa brusquement la porte, qui ceda, et les deux Tuteurs furent conduits au Corps-de-garde. Je profitai de ce moment, pour me glisser chés Louise, dire precipitamment tout ce qu'il fallait qu'on fit, et me

retirer. Je vis encore les deux Vieillards, au Corps-de-garde.

CXLII NUIT.

SUITE : Dernier souper avec Louise.

Pourquoi le bonheur n'est-il pas un fleuve qui roule également des eaux, ét coule majestueusement, sans jamais tarir ! Pourquoi, torrent impetueux, inonde-t-il, après la fonte des neiges, pour laisser l'âme aride ét sèche, dans les brûlantes ardeurs de la vie !

La Marquise n'était pas encore arrivée ; je ne devais avoir le bonheur de la voir que le lendemain-soir. Je volai dans le quartier de Louise. Mais il fallait entrer avec precaution. Il n'était que huit-heures. La Cuisinière du gros Voisin m'attendait ; ét je ne le savais pas. Dès qu'elle m'aperçut, elle remonta, ét son Maître vint me prendre. — Faites-nous l'honneur de monter (repondit-il) : Je suis charmé de vous voir-. Dans l'escalier, il me dit fort-bas, qu'on était épié par les Tuteurs : mais qu'au moyen de la precaution qu'il prenait, de-concert avec sa Femme, Louise ét Terèse, nous alions nous parler tant que nous voudrions. En-effet, je trouvai Terèse ét Louise chés ces bons Voisins. La

veillards,

Louise.

pas un
es eaux,
s jamais
etueux,
neiges,
ne, dans

ore arri-
eur de la
olai dans
salait en-
que huit-
s Voisin
as. Dès
a, et son
ites-nous
-il): Je
ans l'es-
on était
u moyen
de-con-
Terèse,
que nous
i Terèse
ins. La

Dernière alait beaucoup-mieux de son mal-de-gorge, par les remèdes que j'avais prescrits, car je fus son medecin en cette occasion; elle pouvait se lever. Cependant nous lui interdimes la parole, et la douce Creature ne dit mot. Terèse voulut qu'elle s'assît sur un de mes genoux; elle lui mit une de mes mains dans la sienne, et lui dit de repondre, en presant de telle manière pour le oui, et de telle autre pour le non. Il était charmant de voir comment Louise obeïssait à la tendre Amitié! Je lus la lettre de la Marquise, qui contenait une assurance entière de protection et du plus ardent empressement à seconder de tout son pouvoir les vues de mariage. La joie brilla dans les yeux des deux Jeunespersonnes. Terèse me dit: —Être heureuses avec nos Amans, et vous le devoir! l'amour et l'amitié nous comblent de faveurs, et les unes donnent aux autres un charme plus doux-! Louise approuva de la main. Le couvert se mettait chés le gros Voisin, qui me dit: —Puisque j'ai l'honneur de vous tenir chés moi, ne refusez pas ma Femme, qui vous prie de souper avec nous, et nos Bonnes-amies, qui sont les vôtres. Car, bien que nous dussions être jaloux d'un Nou-

1482 LES NUITS DE PARIS :

retirer. Je vis encore les deux Vieillards, au Corps-de-garde.

CXLII NUIT.

SUITE : Dernier souper avec Louise.

Pourquoi le bonheur n'est-il pas un fleuve qui roule également des eaux, et coule majestueusement, sans jamais tarir ! Pourquoi, torrent impétueux, inonde-t-il, après la fonte des neiges, pour laisser l'âme aride et sèche, dans les brûlantes ardeurs de la vie !

La Marquise n'était pas encore arrivée ; je ne devais avoir le bonheur de la voir que le lendemain-soir. Je volai dans le quartier de Louise. Mais il fallait entrer avec précaution. Il n'était que huit-heures. La Cuisinière du gros Voisin m'attendait ; et je ne le savais pas. Dès qu'elle m'aperçut, elle remonta, et son Maître vint me prendre. — Faites-nous l'honneur de monter (repondit-il) : Je suis charmé de vous voir-. Dans l'escalier, il me dit fort-bas, qu'on était épié par les Tuteurs : mais qu'au moyen de la précaution qu'il prenait, de-concert avec sa Femme, Louise et Terèse, nous allions nous parler tant que nous voudrions. En-effet, je trouvai Terèse et Louise chés ces bons Voisins. La

Dernière alait beaucoup-mieux de son mal-de-gorge , par les remèdes que j'avais prescrits , car je fus son medecin en cette occasion ; elle pouvait se lever. Cependant nous lui interdimes la parole , et la douce Creature ne dit mot. Terèse voulut qu'elle s'assît sur un de mes genoux ; elle lui mit une de mes mains dans la sienne , et lui dit de repondre , en pressant de telle manière pour le oui , et de telle autre pour le non. Il était charmant de voir comment Louise obéissait à la tendre Amitié ! Je lus la lettre de la Marquise , qui contenait une assurance entière de protection et du plus ardent empressement à seconder de tout son pouvoir les vues de mariage. La joie brilla dans les yeux des deux Jeunespersonnes. Terèse me dit : — Être heureuses avec nos Amans , et vous le devoir ! l'amour et l'amitié nous comblent de faveurs , et les unes donnent aux autres un charme plus doux-! Louise approuva de la main. Le couvert se mettait chés le gros Voisin , qui me dit : — Puisque j'ai l'honneur de vous tenir chés moi , ne refusez pas ma Femme , qui vous prie de souper avec nous , et nos Bonnes-amies , qui sont les vôtres. Car , bien que nous dussions être jaloux d'un Nou-

veau-venu, qui est plûs aimé que nous, si est-ce que nous ne le sommes aucunement ; carce que vous nous prenez d'amitié, vous nous le rendez par l'honorable vôtre, dont ma Femme et moi, nous ferons à-jamais tout le cas possible et merité-. Après ce discours du gros Voisin, qui fit sourire Terèse, son Epouse vint s'emparer de mon bâton et de mon manteau. Je cedaï avec plaisir, et je le temoignai. C'était la dernière-fois que je soupais avec Louise et Terèse !... La Première eut un mêts delicat et rafraîchissant, fait exprès pour elle ; et quant à nous, nous fumes très bien traités. Terèse petillait d'esprit et d'amitié : j'en'ai jamais vu d'Être aussi charmant ! elle m'enchantait ! Mais l'interessante Louise, coiffée en malade, avec un regard, et un demi-sourire, penetrait jusqu'au fond du cœur !... Dans un moment, elle m'attendrit au-point, que mes larmes coulèrent : Terèse, qui s'en-aperçut, fut interdite, et ses yeux devinrent humides ; la Voisine pleura ; le gros Voisin sanglota, et nous nous regardames en-silence. Puis tout-à-coup, comme si nous nous fussions donné le mot, nous nous levames tous, et nous environnemes Louise ; nous nous mimes à ses genoux (ce fut

Terèse qui commença), nous lui baisames les mains, que nous nous cedions tour-à-tour. L'aimable Fille suffoquait, et ses larmes se fesant enfin passage, elles tombaient de ses yeux comme de grosses perles. Terèse les recueillait. Oui, la tendre, la sincère, la brûlante amitié entre deux Belles, est un spectacle digne des Dieux !... Nous remimes Louise chés elle, après être convenus que le lendemain, j'agirais efficacement auprès de la Marquise, d'après les circonstances. Il fut encore convenu, que s'il arrivait quelque-chose d'extraordinaire, le bon Voisin m'en viendrait instruire lui-même, ou m'écrirait. Je sortis, reconduit par le Voisin et la Voisine, jusques dans la rue. Pour Terèse, elle restait à coucher chés Louise, ainsi que sa Domestique.

Ces precautions empêchèrent les Tuteurs de me soupçonner. Cependant ils savaient que leurs Pupiles avaient soupé chés la Voisine : mais comme ils n'étaient pas censés arrivés, ils n'osèrent se montrer.

LES DEUX OUVRIERS.

En m'en-retournant, je trouvai deux Hommes ivres asses plaisans : C'étaient deux Ouvriers : L'Un demandait à l'Au-

tre une prise de tabac : — Non ! je ne communique pas avec un Ivrogne comme toi ; un sac-à-vin , un debauché , qui se passe par le gosier , avec des Misérables comme lui , le pain , les habits , les coïfes , les souliers de sa Femme et de ses Enfans ; les cuillers , les fourchettes , les garnitures-de-lit , et jusqu'aux chenets et aux pincettes de son foyer. — Mais c'est toi qui l'as fait. — Si c'est moi , je ne veux plus boire avec moi. Je suis un gueux , et je me meprise... comme un verre-d'eau... As-tu bu avec moi , toi ? — Oui ; tu le fais bien ; nous venons de la Courtille. — Tu as bu ...avec moi !... C'est bien sûr ?... — Oui , oui. — Hé bien ! tiens , prends ce bon soufflet , et ce coup-de-piéd... Tu es un misérable , de boire avec un Coquin comme moi , sans âme , sans conduite. — Hâ ! tu me frappes !.. Tiens , voila pour toi. Ils se battirent , et je les separai. Je ramenai le Plus ivre , auquel je tâchai de faire-entendre la raison. Il m'écoutait : Nous arrivâmes à sa porte. Il ouvrit , et nous montâmes. Je trouvai une Femme au-desespoir , et des Enfans demis. — Monsieur , me dit cette Infortunée , pendant notre absence , il y a trois jours , il a tout vendu , pour aler

boire. Il est d'une profession, où la main d'œuvre est augmentée, depuis quelque-temps, presque du double; mais maudite soit l'augmentation! sous prétexte qu'il peut gagner en trois jours autant qu'en six, il libertine trois jours, et mange, outre son gain, le peu que nous avons-. Je sentis combien cette Femme avait raison! Je tâchai de la consoler, et je lui promis d'intéresser en sa faveur une Dame respectable, qui ferait intimider son Mari. Je la quittai fort pensif! et voici mes réflexions:

—De tous nos Gens-de-lettres, je suis peut-être le seul qui connaisse le Peuple, en me mêlant avec lui. Je veux le peindre; je veux être la sentinelle du bon ordre. Je suis descendu dans les plus basses Classes, afin d'y voir tous les abus: Prenez-garde! Philosophes! l'amour de l'Humanité peut vous égarer! Ce que vous appelez le mieux, pourrait être le pire! Il ne faut pas que le Peuple gagne trop; il ressemble aux estomacs que trop de nourriture engorge et rend paresseux: en croyant bien faire, croyez-en mon expérience, vous pouvez tout perdre!... Et vous, Magistrats, prenez plus garde encore! une révolution funeste se prépare! l'esprit d'insubordination s'étend,

Te propage ! C'est dans la Classe la plus basse qu'il fermente sourdement ! je vous le denonce publiquement, et si vous daignez vous instruire, cent preuves pour une vous seront administrées ! Les Femmes des Ouvriers même sentent l'abus de l'augmentation folle des salaires, qui tourne la tête à des Hommes grossiers ! J'ai vu, ô Magistrats ! que telle somme de bien-être, d'aisance, ne peut se digérer par le Peuple des Villes, quoique celui des campagnes s'en accommode. D'ailleurs le gain actuel de certains Ouvriers, a l'inconvenient terrible d'ôter à nos arts et à nos métiers la possibilité de la concurrence avec l'Étranger... Jem'arrête, de peur que des Zelateurs aveugles ne m'accusent d'une sorte de machiavélisme, ou de seconder cet Écrivain hardi, partisan de l'esclavage : Mais je suis dans des principes opposés à ceux de Machiavel et de l'Apologiste de Neron, et si le Dernier fait des choses que j'ignore, j'en ai vu, j'en ai senti, qu'il ne connaîtra jamais.

CXLIII NUIT.

SUITE : NOIRCEURS.

Dans la journée, j'avais appris la nouvelle de l'arrivée de la Marquise : et c'était bien à-propos ! les Tuteurs avaient

S:

la plus
e vous
us dai-
s pour
s Fem-
l'abus
s, qui
ffiers!
omme
e dige-
uoique
mode.
ns Ou-
ôter à
lité de
em'ar-
eugles
avélif-
hardi,
s dans
achia-
ét si le
e, j'en
naîtra
a nou-
quise :
urs a-
vaient

va
tin
les
Fr
de
le
co
en
co
qu
qu
m
re
le
re
y
qu
ét
fa
qu
tic
de
Te
qu
le
ou
fe
d'e
pt
de

vaient enfin déclaré leur retour. Le matin, ils s'étaient rendus chés Louise, où les deux Vieillards avaient surpris le Frère et les deux Amans. Ceux-ci, loin de s'épouvanter, avaient parlé net, et les deux Jeunespersonnes osèrent les seconder. Les Tuteurs prirent Celles-ci en particulier, et leur proposèrent leurs conditions; qu'elles n'acceptèrent pas, quoique leur acceptation n'eût été d'aucune valeur. Leur refus irrita vivement! Aussi les Vieillards furieux prirent-ils la résolution d'employer toute leur autorité, pour les rendre malheureuses, ou soumises à leurs volontés. Il y avait longtemps qu'ils prévoyaient ce qui venait d'arriver, et leurs précautions étaient prises. Cependant il y avait à faire quelques démarches indispensables, qui retardèrent jusqu'à la nuit l'exécution de leurs mauvais-desseins. Ils avaient depuis longtemps représenté Louise et Terèse, comme deux Filles-entretenues, qui séduisaient le Fils de l'Un-d'eux, et le Neveu de l'Autre: Ils accusaient en outre, Louise d'avoir un Amant, qu'elle faisait-passer pour son Frère; et Terèse d'être une rusée, qui secondait la corruption de son Amie, par des services et des conseils: Ils avaient, à cette occa-

sion, inventé une fable risible, de la découverte qu'avait faite de toute l'intrigue, un Homme, que Louise (selon eux) voulait tromper *. Cette trame ourdie de la sorte, allait causer la perte des deux Jeunespersonnes.

J'arrivai à 9 heures, en usant des mêmes précautions que la veille. On ne vint pas audevant de moi. J'en fus surpris! Je m'assis néanmoins sur les bandes-de-fer, et j'attendis environ un quart d'heure. Alors je vis arriver le Grosvoisin, sa Femme et leur Domestique. Celle-ci m'aperçut, et fit un cri-de-joie. Ses Maîtres accoururent à moi: — Nous revenons exprès pour vous! Louise est chés Terèse, parcequ'elle se defie de son Tuteur; elle a eu vent de quelque-chose: Remontons dans le fiacre qui vient de nous amener, et courons-y... Pouvez-vous lui trouver un asile surlechamp? — Oui! oui! heureusement! (m'écriai-je); et un asile digne de toutes-deux-! Nous partîmes. En-route, le Voisin et

* C'est de cette fable qu'on a fait usage dans LA MALEDICTION-PATERNELLE: On en fait l'observation, parceque les Personnes qui auront lu cet Ouvrage, pourraient croire que ces Filles étaient Louise et Terèse, tandis que c'était une aventure étrangère et vraie, que les deux mechans Tuteurs prêtaient à leurs Pupiles.

la Voisine, qui n'avaient pas voulu s'expliquer devant la Fille-domestique, m'apprirent une partie des choses qu'ils avaient eu l'adresse d'entendre. Nous descendîmes, et je retins le Cocher.

A ma vue, Louise et Terèse vinrent à moi d'un air pénétrant. — Point de discours! (leur dis-je, mes belles Amies); l'expérience m'a dit trop souvent, qu'une minute est précieuse, pour que je la perde. La main, la main? et descendons... Vous, chère Voisin et chère Voisine, les paquets, et amenez-les vous-même à cette adresse, si vous en avez le temps; mais venez, paquets ou non. Je marchais en parlant. Louise et Terèse m'obéissaient, cependant avec quelque surprise; elles ne se doutaient pas que le danger fût pressant, et moi-même je l'ignorais; mais quand le cœur est vraiment intéressé, on ne néglige pas les plus petites craintes. Elles montèrent en voiture, et par un excès de précaution, je fis avancer le carrosse à deux-cents pas, devant une porte-cochère, pendant qu'on s'arrangeait, et qu'on plaçait certaines choses qu'on avait emportées. On me renvoya prendre les bijoux qu'on avait oubliés. Comme je redescendais, je vis arriver les deux Tuteurs,

que je reconnus à leurs discours dans l'escalier. J'écoutai un-moment, et j'entendis, que le Voisin et la Voisine leur disaient, que Louise et Terèse venaient d'aler chés la Première. Ce qui les tranquillisa. Ils descendirent presqu'aussitôt, et coururent à la Nouvelle-Halle. Pendant ce temps-là, on fit les paquets; nous en emportames une partie dans notre carrosse, et le reste dans un second: nous en retinmes un troisième, et je donnai aux Voisins le conseil, d'aler chés Louise, afin de jouer les deux Vieillards, en les faisant revenir chés Terèse: Ce qui fut executé. Je fis partir les deux voitures chargées pour la rue Payenne, avec ordre de descendre dans la cour de l'hôtel, et de m'attendre, au-moyen d'un Billet que je donnai pour la Femme-de-chambre. Nous executames notre second projet, qui était d'avoir les effets de Louise. Les deux Vieillards retournèrent chés Terèse sans defiance, et ce ne fut que là, qu'ils virent qu'ils étaient dupes.

Lorsque j'eus mis les deux Jeunes personnes en sûreté, à leur prière, je vins m'informer des Jeunes gens. Je les trouvai réunis chés le Tuteur de Louise. Je leur appris ce qui se passait, et je leur conseillai une respectueuse dissimulation;

puisque la mauvaise-volonté allait être sans effet. J'ai ensuite trouver les Vieillards : Ils avaient leur Escorte , pour faire enlever Louise et Terèse : Je m'adressai au Commissaire , et m'autorisant du nom d'un President-à-mortier, proche Parent de mad. De-M**** , je lui déclarai , que j'avais une accusation à intenter contre ces deux Hommes (lui montrant les Vieillards), et que je ne remettrais qu'au-lendemain à en rendre plainte devant lui; parceque j'aurais alors tous les renseignemens nécessaires. J'ajoutai, que les deux Jeunespersonnes venaient de reclamer la puissante protection d'une Dame-de-qualité , qui voulait bien s'intéresser à leur sort ; qu'ainsi, toute perquisition était inutile. Après ce petit discours , je me retirai.

Je m'étais aperçu, en parlant, que les deux Vieillards avaient pâli, et j'en augurai, qu'il ne serait pas difficile de les rendre raisonnables. En-effet, je n'étais pas encore fort éloigné , parceque je me retirais lentement , lorsque je fus rappelé par le Domestique du Tuteur de Terèse , de-la-part de son Maître. Je revins: le Commissaire se retirait. Les deux Tuteurs me demandèrent , Ce que je prétendais faire? —Je ne veux pas

vous le cacher-... Et les tirant à-part, en présence du Voisin et de la Voisine de Louise, je leur dis, tout-bas, le sujet de la plainte. Ils s'efforcèrent de sourire. Cependant, ils me répondirent, que c'était un scandale, et qu'ils seraient bien-aisés de l'éviter. — Volontiers ! le mariage, sans différer, conclu dans huit-jours ? — Jamais. — Perdus : je vous pers. — Mais... — Rien-. Et je voulais partir... Ils me retinrent plus d'une-heure ; parceque je ne voulus rien promettre, qu'après un consentement par écrit au mariage. Ils le donnèrent, en présence du Voisin et de la Voisine. Alors, je les assurai, que j'étais à-même de tout apaiser. Je me fis rendre aussi les ordres pour-arrêter, qu'ils avaient surpris, et muni de toutes ces pièces, j'alai chés la Marquise.

Je vis d'abord mad. De-M****, à laquelle j'expliquai tout, en me félicitant du bonheur de son retour. Ensuite je lui presentai Louise et Terèse : Elle parut surprise de leur beauté ! mais elle aimaleur charmant caractère. Il fut convenu que nous souperions tous avec mad. De-M****; qu'ensuite, je reconduirais les Orfelines chés elles dans le carrosse.. Mais ni l'Une ni l'Autre ne purent manger. Elles ne prirent que quelque pistaches. Je les ramenai ; la Femme-de-

chambre les accompagna : Louise fut reçue comme une Divinité par ses bons Voisins. Je conduisis ensuite Terèse, que sa Domestique revit avec transport. — Adieu (lui dis-je), Fille charmante ! vous allez être heureuse ; vous n'avez plus besoin de moi. Que la Femme-celeste que vous venez de voir, et dont je ne suis que le commissionnaire, dispose à-present elle-seule tout ce qu'il faut : Je ne vous verrai plus ni l'Une ni l'Autre : Il le faut. Mais éternellement je me souviendrai de Terèse et de Louise, de Louise et de Terèse, sans preference, mais également, comme il convient à deux si parfaites Amies.... Demain, vous verrez mad. la Marquise ; elle viendra : Faites-lui part de cet éternel adieu que je vous dis-! — Hâ ! (repondit-Terèse avec attendrissement), vous avez bien pensé de me choisir, pour cette adieu cruel ! Il aurait fait trop de mal à Louise!... Adieu donc, puisqu'il le faut... Tenez ceci, c'est à Louise ; et ceci, c'est à moi... ferrez ces deux gages... — Oui, oui, et plus d'une fois, ils seront arrosés de mes larmes... Adieu, adieu ma belle Amie... Vous n'avez plus rien à craindre ; une Deesse veille sur vous... Je vais la revoir, en vous quittant ; j'ai besoin qu'elle me console....

Ce fut ainsi que je quittai Terèse et Louise... pour jamais... C'était en 1772. J'ai entrevu Louise deux-fois, 15 jours après, et en 1786, au mois de juillet, passant avec son Mari : Elle est encore belle ; elle est encore adorée... Pour Terèse, elle ne pouvait qu'être heureuse ; et j'ai eu le bonheur, le 29 septembre 1787, à 9-heures du soir, rue Vivienne, de voir sa Fille-aînée, âgée de 14 ans, avec sa Gouvernante, cette même Domestique qui servait sa Mère, et qu'elle a élevée plus-haut. La bonne Claudine me reconnut, et j'ai vu, à son attendrissement, à ses transports, comme je suis encore dans le cœur et l'esprit de sa Maîtresse... Mes larmes coulent... Mais j'en ai fait le serment (et je suis religieux, moi !) jamais je ne le violerai... Claudine me montrant à son Elève, lui dit, — Mademoiselle, voilà le Monsieur-. A ces mots, l'aimable Enfant me baisa la main.... J'aurais voulu me jeter à ses pieds ; car elle joint à la beauté de sa Mère, le charme de Louise...

Je retournai chés mad. De-M****, lui rendre-compte de tout ce que j'avais fait. Elle en fut contente ; et je me retirai sans rencontre extraordinaire, à 3-h. du matin.

CX LIV NUIT.

LE PONT-NEUF.

Ils sont passés ces huit-jours heureux de la Nouvelle - Halle ! Ils ne reviendront plus !... C'est la dernière-fois que j'aye été aimé par les Femmes. J'avais 38 ans, et je n'en paraissais pas 35. Cette époque marque dans ma vie : C'est la dernière-fois que j'aye été aimé !... Je suis mort en 1772 ! et si j'existe encore, c'est que je me survis à moi-même : Tel l'arbre verdoyant, coupé par le pied, paraît vegeter encore dans l'eau, où il est plongé, pour qu'il ombrage un berceau, dans une fête champêtre, ou qu'il serve de Mai, devant la porte d'une Belle !

A ma sortie, j'ai, malgré moi, du côté de la demeure de Louise. Mais j'allais lentement, comme un Homme qui n'a pas de but où il tende. Je m'arrêtai sur le Pont-neuf. Deux Femmes passèrent auprès de moi, tandis que je regardais les Etoiles, et que je fixais en soupirant le brillant Vega de la Lyre : Une d'elles me sourit, et je la reconnus pour l'Epouse du Mamonet. — Que faite-vous, à-present (lui dis-je) ? Vous me paraîsez mieux qu'autrefois ? — Oui, beaucoup mieux ! (me repondit-elle) : Un ancien

Ami de ma Mère , qui , lorsque j'étais fille , m'aimait en secret , a eu mes malheurs : Il en a été touché aux larmes , et il est venu m'offrir de faire pour moi ce qu'il pourrait. Il m'a tirée d'esclavage , du consentement de mon Mari , qui n'a pas mieux demandé ; il m'a donné un Maître de géographie , et j'enseigne aujourd'hui : J'ai des Ecolières ; j'étudie le matin ; je donne mes leçons l'après-midi , jusqu'à l'heure qu'il est : Cette Jeune personne est une Elève que j'ai chés moi , et qui vient me chercher à ma dernière maison.... Mais vous regardez le Ciel ? — Oui : je veux aussi vous donner quelque-chose , ce sera l'astronomie. — Hâ ! vous me ferez le plus grand plaisir ! Les belles-âmes... Je l'interrompis , parcequ'elle était emphatique , dans ses discours , et je lui montrai les constellations. Je me bornai , ce soir-là , aux deux principales , la Grande et la Petite-Ourse , en lui annonçant pour le lendemain , un petit livre de nomenclature , fort-imparfait , mais que je lui promis de rectifier. Sa Jeune-élève était charmante et modeste. Elle paraissait ravie ; mais elle n'osait rien me demander ; elle faisait tout-bas ses questions à sa Maîtresse , et Celle-ci me les rendait. Nous restâmes sur le Pont-neuf , ou le

Pont-Henri , jusqu'à onze - heures. Je n'en fus pas fâché. Cette rencontre me distrayait , et m'empêcha de sentir aussi vivement la privation que je m'imposais. Je courus chés la Marquise, de qui seule je devais avoir des nouvelles de mes deux Jeunes-amies.

Je trouvai mad. De-M**** qui m'attendait. Elle me demanda, Si j'avais vu Louise et Terèse? Je lui repondis par le recit que je viens de faire. Elle m'apprit, qu'on travaillait aux preparatifs de leurs mariages , et que par la même occasion , elle fesait marier quatre Autres de leurs Amies. Ensuite , elle me demanda la continuation de notre lecture du RÊVE. Je tirai mon cahier , et je lus où j'en étais resté

VII Titre: Des Postes et Grands-chemins. I Art. *Les Postes établies pour les Voyageurs et pour les Lettres étant de la plus haute importance, nous avons confirmé leur retablissement , pour la protection duquel nous avons arrêté ce qui suit :* II Art. *Aucune Personne n'aura le port-franc , pas même Nous : En consequence , dans toutes les affaires , les ports-de-lettres entreront en compte comme frais necessaires : Aussi Personne ne pourra refuser une lettre apportée*

par le Fauteur. III Art. Tout ce qui sera sous cachet et mis à la poste, sera sacré; violer le cachet sera un crime punissable, à la volonté de l'Offensé, soit par une grosse amende, soit par une peine infamante: Le crime d'employer le nom de Quelqu'un, pour avoir les secrets d'une autre Personne, sera puni comme celui de la violation du cachet.

IV Art. Toute lettre mise à la poste sera timbrée du nom de la Ville et du chiffre du prix du port, qui sera de 3 sous hors des barrières de Dublin; pour 6 à 20 lieues 4 sous; 21 li. à 50, de 6 s. 51 à 200 lieues, de 10 sous: pour la seconde centaine, on suivra la même gradation, desorte-que le port sera de 20 s. pour 200 li.

V Art. Les chemins seront entretenus, partie au-moyen d'une somme prise sur le produit de la poste aux-lettres, partie d'une contribution sur les Maîtres-de-poste-aux-chevaux; enfin pour le dernier tièrs, au-moyen d'une contribution d'un sou par 20 li. sur les Rouliers, laquelle, en-virtu de la lettre-de-voiture, sera payée au terme du voyage par le Recevant.

VI Art. Les Chevaux-de-poste que prendront les Voyageurs, ne pourront être forcés ni excédés: Chaque Maître-de-

CXLIV NUIT. 1501

poste donnera au Coureur, soit à selle, soit à chaise, un morceau d'ivoire, sur lequel sera l'heure du départ, et celle de la future arrivée, laquelle ne pourra jamais être accélérée, qu'en des occasions extraordinaires, pour lesquelles on demandera une permission, qui sera promptement accordée par le Juge-Notaire, lequel ne la refusera pas sans des motifs suffisans, dont ce Juge repondra.

A mon retour, je passai sous les fenêtres de Louise. Tout était tranquile. Je m'en revins par le Pont-Henri.

CXLV NUIT.

SUITE DU PONT-NEUF.

J'avais rendezvous avec l'Epouse du Mamonet, et sa Jeune-elève. Je sortis de bonne-heure. Elles n'étaient pas encore arrivées. Je me promenai sur les quatre trottoirs, en les attendant. J'aperçus Rosette sur celui du Quai-de-la-Ferraille, et je lui parlai. Elle me dit, qu'un Homme de quarante-ans, lui proposait le mariage, et qu'elle était fort-tentée d'accepter. C'était un Horloger établi. Je lui conseillai de saisir cette occasion. Elle me quitta. Un-instant après, sur le trottoir de la Samaritaine, je remarquai une Jeunefille, parfaitement bienfaite, mais de la plus petite taille : Je l'aurais

prise pour une Enfant , sans le nourri des contours. En-effet , c'était une Fille de 20 ans. Elle eut peur , lorsque je m'approchai d'elle. Je respectai sa frayeur et je me tins éloigné. Elle descendit les marches : moi , je revins sur mes pas. Je fus très-surpris de la retrouver face-à-face , et j'en eus mauvaise - opinion. Dans ce même instant , un Jeune homme l'aborda , et je crus voir que c'était un rendezvous. Ils s'éloignaient par la rue Dauphine , quand mes deux Dames parurent.

Je leur fis repeter la leçon de la veille : puis j'étendis un-peu le cercle , et j'allai jusqu'à Céphée et Cassiopée , après avoir montré les Nœuds-du-Dragon. J'accompagnai tout-cela de notions sur les Corps dits celestes , la difference des Étoiles et des Planètes. Jupiter qui brillait à l'horison , me servit à faire reconnaître ces dernières par leur éclat et leur position changeante. Cette seconde leçon , dans laquelle les deux Femmes s'aiderent du Livret que j'avais apporté , dura , comme la première , jusqu'à 11 h.

Je passai sous les fenêtres de Louise : Je crois qu'elle était avec Terèse : J'entendis qu'elle disait : — Il ne reviendra plus-! Mais je ne levai les yeux que lorsque je fus éloigné ; je ne distinguai rien.

Je lus à mad. De-M**** la continuation de la Pièce composée pour son Parent.

VIII Titre: Des Fêtes, Divertissemens, Spectacles, Promenades, &c. &c.

I Art. *Les Divertissemens publics n'auront, à-l'avenir, rien d'opposé aux maximes de la saine morale, ni de la Religion: Parceque c'est une honte, à un Gouvernement, que les Loix, la Morale et la Religion soient en discord.*

II Art. *Il y a 2 sortes de fêtes, les sacrées et les profanes: desormais, on réunira les 2 genres en un; la matinée sera donnée au sacré, jusqu'à midi, et la fête profane remplira le reste de la journée.* III Art. *Auqu'une fête, quelle qu'elle soit, même celle du jour de la Naissance, ne sera célébrée dans la semaine: Les jours-de-travail seront sacrés, et ne pourront jamais être consumés par des fêtes, des ceremonies, ni même des mariages: Tout ce qui sera fête se fera le dimanche-matin, pour ce qui regarde la partie religieuse, et du midi au soir, pour ce qui sera de la pompe, des divertissemens, des spectacles: Tout sera fini à minuit, sans qu'il soit jamais permis en-auqu'un temps, même celui du carnaval, de passer cette heure, et d'anticiper sur la journée du lendemain,*

fût-ce dans les maisons particulières : Les Surveillans nocturnes, chargés de veiller à la sûreté publique, noteront le bruit et le desordre, pour en donner avis le lendemain, au Juge-Notaire du Quartier, du Bourg, ou du Village. Et si le bruit fait n'a pas une cause légitime, comme maladie, accident, ou travail indispensable, le Citoyen bruyant sera condamné à une amende de 6 liv. pour la première-fois ; double à la seconde ; quadruple à la troisième, octuple à la quatrième, etc. IV ART. *Les fêtes solennelles, légitimement remises au dimanche, seront, 1, celles des mystères de la Religion ; 2, Celle du Patron de la Paroisse ; 3, Celles de jouissances publiques, pour la naissance des Princes, une victoire signalée, une prise de Ville, un traité-de-paix, ou d'alliance et de commerce ; 4, Celle de l'action-de-grâce de la recolte ; 5, La celebration d'une decouverte utile, et autres semblables : 6, Celles de l'Ouverture de chaque saison, Printemps, Eté, Automne, Hiver, seront célébrées très-solennellement, le jour même, et seront nommées, Les Quatre-Grandes-Fêtes-de-l' Année ; desorte-que la 1.^{re}, au 2 Primobre, autrefois 22 Decembre,*

CXLV NUIT. 1505

sera en-même-temps Noël: La 2, au 1 Quartile, autrefois 21 Mars, sera en-même-temps Pâques: La 3, au 2 Septembre, autrefois 21 Juin, sera en-même-temps la Pentecôte: Enfin, la 4, au 1 Decembre, autrefois le 21 Septembre, sera en-même-temps la Tous-saints: La matinée de ces beaux jours sera entièrement consacrée à la Religion, et l'après-midi, à la celebration des Jeux-publics: A-l'instant du bas-solstice, des équinoxes et du haut-solstice, un Crieur-public les annoncera, et toutes les cloches sonneront pendant 5 minutes. V Art. Les spectacles des fêtes et dimanches seront toujours des drames moraux, joués sur le Theatre de la Nation, par des Jeunesgens choisis, d'après le Projet intitulé, LE MI-MOGRAFE, lequel nous voulons qui soit executé dans nos États: Auqu'un Acteur de profession ne pourra jouer ces jours-là, si ce n'est par une permission speciale, et pour faire les Personages odieux: Tous les Citoyens d'une Ville entreront, par tour, au spectacle gratis, les fêtes et dimanches; desorte-que Tous puissent voir la Pièce morale, et les Jeunesgens en état, la jouer: Mais il y aura en-outré d'autres divertisse-

1506 LES NUITS DE PARIS :

mens , non-moins agreables , pour Ceux qui ne pourront entrer au spectacle , tels que des danses , des courses en été ; la danse , le chant et les exercices à-couvert , dans l'hiver et le mauvais-temps ; des expériences physiques publiquem.^{te} faites , étrst. VI Art. Toutes les promenades publiques réuniront l'utile à l'agréable : Auqu'une ne sera plantée d'arbres steriles , si ce n'est dans les endroits qui ne peuvent convenir aux arbres-fruitiers , lesquels y seront remplacés par des ormes ou des tilleuls : On prendra toutes précautions , pour que les fruits ne soient pas une occasion de ravage ni de dégât ; la tige sera toujours entourée de-manière , qu'on ne puisse ni les secouer , ni monter dessus : Ce qui sera cueilli , à des termes indiqués , sera vendu à notre profit , et procurera ainsi une abondance , qui maintiendra les fruits à bon-marché. VII Art. Notre Jardin-des-plantes , outre les vegetaus rares et curieus , et une serie generale bien-clâssée de toutes les Plantes , contiendra encore les étalons des plus excellens fruits : Annuellement on y fera des expériences de culture de Plantes utiles , non-suffisamment connues , de greffe sur greffe , pour la per-

CXLV NUIT. 1507

fécondité des fruits ; de manducabilité d'herbes, de racines, &c. **VIII Art.** Tous les plaisirs permis seront d'accord avec la Religion & les Loix ; & dès qu'un divertissement sera reconnu par Nous, sur le rapport des Persones à ce preposées, bon & utile, les Ministres de la Religion ne pourront l'attaquer, ni même en faire un nouvel examen ; car il n'existe qu'une autorité civile, qui est la nôtre. **XI Art.** Par ces Presentes, & dès-à-present, Nous mettons au rang des plaisirs permis, la Danse publique, les Représentations-dramatiques, les Courses-à-piéd, & le Disque : Observant, que les Pièces seront approuvées par le Juge-Notaire, ou l'Un des Assesseurs, & qu'Il ratifiera les conventions des autres Exercices : Quant aux Courses-à-cheval, & au-char, elles n'auront-lieu que quatre-fois l'année, pour récompenser les Jeunes gens qui excelleront à monter-à-cheval, & les excellens Cochers, qui ne pourront être pris que parmi les Domestiques : Car il sera expressément défendu au Maître de mener lui-même ; attendu que par les Presentes, Nous permettons à tout Particulier qui sera blessé, éclaboussé, ou seulement comprimé par une Voitu-

1508 LES NUITS DE PARIS:

re, de rosser ou faire-rosser le Cocher: Or il ne serait pas decent que ce fût un Maître qui reçût la correction: Il sera defendu aus Maîtres d'y prendre aucune part; ils se tiendront renfermés dans leur voiture, et ne se permettront pas le moindre mot, sous peine de confiscation de la voiture, et d'une tache à leur noblesse, ou à leur honneur, qui nuirait aus preuves des Gentilhommes, et à l'avancement des Autres pour toute espèce de charges: Si le Maître frappait l'Homme insulté par sa voiture, il serait puni corporellement, et flétri suivant la gravité de son forfait. Laquelle loi aura pour but de diminuer le nombre des Gens-à-voiture.

LE CHIEN ENRAGÉ.

Je revins encore par la Nouvelle-Halle et le Pont-neuf. Vis-à-vis la Place-Dauphine, un gros Chien, avec un colier, qui avait l'air malade, vint pour se jeter sur moi. Je grimpai à la grille d'Henri-IV avec tant de légèreté, que le Chien ne put m'atteindre. Il donna de la tête contre les barreaux; ensuite il se jeta sur les vieilles caisses vides des Orangères. Je criai à la Sentinelle du Corps-de-garde de se mettre en defense. Ce qu'il fit. Le Sergent sortit, pour faire tuer le Chien;

CXLV NUIT. 1509

mais l'Animal s'enfuit , et quoique je pusse dire , on ne le poursuivit pas. Je priai les Gardes - nuit , d'avertir les Orangères de brûler les vieilles Caisses mordues par le Chien , et je les montrai. J'eus une très-grande frayeur ! Si j'en étais maître , il n'y aurait point de Chiens dans les Villes. Quoi ! on se fait un amusement , un plaisir , d'élever , de coucher chés soi , un Animal , qui peut devenir plus venimeux , que le plus dangereux des Serpens ! C'est une des folies de l'Espèce-humaine. Je hais les Chiens , et j'aime les Hommes.

CXLVI NUIT.

SUITE DU PONT - NEUF.

En attendant l'Epouse du Mamonet , je considèrai ce qui se passait à l'endroit de la Capitale le plus fréquenté , puisqu'il fait la liaison entre deux grandes Villes. J'entrai dans une des demi-lunes , qui ne servaient alors qu'à vendre des melons , et j'eus intérieurement le projet , qui s'est exécuté depuis , d'en faire des boutiques. Tandis que j'y réfléchissais , je vis un Homme ouvrir son carrosse , sauter sur le trottoir de la Megisserie ; et venir à moi. — Vous ne passez plus au dépôt ! (me dit-il) : Tenez ,

1510 LES NUITS DE PARIS :

voilà des Bulletins qu'on y avait mis-. Et sans attendre ma réponse , il remonta dans sa voiture. Je me mis sous le foyer d'un reverbère , et je lus.

SUJETS d'Ouvrages à faire : 1 , *La Theologie naturelle ; ou Lettres d'un Jeune homme à son Epouse : dans lesquelles il lui explique leurs devoirs mutuels , et tout ce qu'elle doit penser, croire, ou faire relativement à lui: Ouvrage très-utile aux deux sexes.* ¶ Trait à y placer : *La chose la plus agreable à la Divinité , c'est deux tendres Epous, s'aimant, se cherissant, et donnant la vie à des Enfans, qu'ils doivent bien élever, afin de les rendre heureux : La maxime que les Épous doivent inculquer avec plus de soin à leurs Enfans, c'est de s'aimer, de se cherir, et de s'attacher un-jour tendrement à l'Être qui doit les completer: Car un Homme et une Femme ne sont pas hermafrodites, ils ne sont qu'un seul Être reproductif. Il existe un Pays dans les Terres-australes, où l'on ne fait pas d'autre sacrifice que celui-ci: Le Pontife prend chaque jour Une des Filles consacrées, et après des prières, il la feconde. On la renferme ensuite dans le Cloître, et si elle devient enceinte, elle est libre de se*

marier, après son accouchement. Son Enfant est destiné au sacerdoce, qu'il soit mâle ou femelle : Si elle n'est pas fécondée, elle est remise avec les Vierges, pour être reprise à son tour. Jamais, dans ce Pays, le libertinage n'a uni deux Êtres d'un sexe différent. On y est persuadé, que c'est l'acte le plus saint et le plus directement consacré à la Divinité. En-conséquence, ce n'est jamais qu'avec les sentimens de la plus grande piété, du plus profond respect qu'ils s'en acquittent. Aussi, tout ce Peuple est beau, et n'a aucun des vices physiques et moraux qui dégradent le Reste du-Genre-humain.

2. *Le Mari sans expérience, et l'Épouse ignorante: Histoire-Parisienne véritable sans vraisemblance. ¶ On y verra la marche et le développement de la Nature ; surtout l'on y prouvera, que les Jeunesgens de Paris bien-élevés, ont tellement horreur du vice qu'ils ont toujours sous les yeux, qu'ils le connaissent moins que les Paysans des Hameaux, les plus isolés. † Si l'on fait bien cet Ouvrage, il sera très-utile, et rempli de tableaux délicieux.*

Je ne lus pas les autres titres, parce-que je fus interrompu. La Jeune fille que

j'avais vue la veille, s'en-alait par la rue Dauphine, et passa tout-près de moi: Je la fixai: Elle avait une figure mignone. Mais sa promenade serotinale sur le Pont-neuf me parut extraordinaire! Je résolus de l'aborder, et de savoir ce qu'elle était. Je la suivis sans affectation; et lorsqu'elle revint sur ses pas, nous nous trouvâmes face-à-face. Je la saluai. Elle ne répondit pas à mon salut, et fila rapidement. Je la rejoignis, et je l'obligeai à me parler. — Laissez-moi, Monsieur! — Je suis prêt à vous laisser: mais j'ai un bon avis-à vous donner: Tous les soirs vous vous promenez sur le Pont-neuf; on vous a remarquée, et l'on pourrait vous arrêter, comme Fille-publique: Parlez-moi avec franchise: je pourrais peut-être vous obliger? — Mais vous attendez Quelqu'un, (me dit-elle alors); et je vous ai vu deux-fois déjà parler à deux Dames, qui sont les mêmes? — Ce sont mes Eco-lières; je leur enseigne à connaître les Etoiles. Tandis que je parlai, j'examinais la Petitepersonne, malgré sa calèche, comme on en portait alors, et je lui trouvais un air fin et distingué. — Donnez-moi votre confiance? (repris-je). — Je n'ai pas de longues confidences à faire:

faire: je ne fors pas de tout le jour, et je viens prendre l'air, le soir, en attendant mon Mari; dès qu'il est arrivé, nous rentrons ensemble. — Hâ! vous êtes mariée! — Oui, Monsieur. — Quel emploi votre Mari a-t-il? La Petite personne hésita; et ne savait que répondre. Je fus surpris que sa réplique ne fut pas préparée. Enfin, après ma question répétée, elle me dit, Qu'il allait dans les Académies et les Billards, pour y maintenir le bon-ordre. Je fus au-fait, et j'eus assez mince opinion de la Petite personne. Mais les deux Dames ayant paru, en ce moment, je la quittai, en la saluant avec politesse, et je vins donner ma leçon, en étendant toujours le cercle, de sorte que j'ai ce soir-là jusqu'au Bouvier, à la Couronne - boreale, au Cygne, à la Lyre, et à la Chère, dans le Fouet-du-Charretier.

Je me rendis ensuite chés la Marquise, et je lus un Titre d' Reglement, que rêva l'Homme-en-place.

IX Titre: Des Devoirs des Citoyens; des Ouvriers; du Prix des Ouvrages. I Art. *Tout Ouvrier, soit artiste, ou artisan, sera obligé de se comporter honnêtement dans son état, en employant son temps conformément à ses forces, à*

1414 LES NUITS DE PARIS:

ses besoins, et aux lois établies pour tous les Citoyens, auxquels, par ces Presentes, Nous enjoignons d'être utiles, chaqu'un dans leur état, en commençant par le Prince de notre sang, les Ducs, Marquis, Comtes, Gentilshommes, Bourgeois vivans de leur bien, sans qu'Auqu'un puisse rester inutile et sans travail, sous peine de blâme pour la première année, et de punition corporelle pour la seconde. II Art. Les devoirs des Princes et Ducs, seront, d'après nos ordres souverains, de surveiller tous les Officiers-de-justice ou de finance; tous les Ministres de la Religion et des charités publiques, et de leur donner à tous l'exemple des bonnes-mœurs; desorte-qu'un Grand sera désormais necessairement et toujours unhonnête-homme: III Art. Les devoirs des Juges-Notaires seront d'administrer impartialement la justice, avec activité; de recevoir et sanctionner toutes les conventions des Citoyens, sans se decharger de cette fonction sublime sur des Subalternes; de veiller au maintien de l'ordre, en accueillant les denonciations de notre Procureur dans la Cour, dont ils seront les Chefs; en examinant avec une attention scrupuleuse

les affaires qui leur seront présentées, et en consultant avec exactitude leurs *Assesseurs*, dont ils respecteront les lumières reconnues. IV ART. Les devoirs des *Gentilhommes* seront, d'être bons maîtres, bons seigneurs de leurs *Paroisses*, où ils favoriseront l'aisance et la population; d'être toujours prêts à servir l'Etat, sans autre récompense que les marques-d'honneur usitées; puisque leurs terres et leurs prérogatives de noblesse sont le salaire de leurs services futurs, comme ils ont été la condition et la récompense des services de leurs *Ancêtres*: Nous établissons, par les *Présentes*, que tout *Gentilhomme* sans terre sera dispensé du service d'obligation; mais s'il veut servir, il aura un honoraire: S'il prend le commerce, qu'il s'enrichisse, et qu'il achète des terres, il pourra se présenter, faire compter le temps de son commerce ou de celui de ses *Pères*, comme années ou générations de noblesse, en déclarant, qu'il entend tenir ses terres acquises par le commerce noblement, comme dons du Prince et de l'Etat; et qu'en conséquence, il offre le service comme *Duc*, *Marquis*, *Comte*, *Vicomte*, *Baron*, *Châtelain*, ou simple *Gentilhomme*: Et

1516 LES NUITS DE PARIS

d'après l'examen qu'il a le revenu suffisant, pour faire à l'Etat le service de Duc, c'est-à-dire de fournir la solde de cent Hommes, avec leurs Officiers bien entretenus, Nous déclarons que nous entendons qu'il soit duc, pour tout le temps qu'il conservera le même degré de fortune; ou marquis, en soldant 60 Hommes; ou comte, avec la solde de 50; ou vicomte, par l'entretien de 40; ou baron, en fournissant 30 Hommes; ou châtelain, moyennant 20 Soldats; ou simple gentilhomme, en servant lui-même, ou fournissant un Officier et deux Soldats: Et quant aux Gens enrichis, soit par le commerce ou autrement, qui se presenteront pour servir ainsi l'Etat noblement, comme ducs, marquis, et lrs. ils n'y seront point admis, à-moins qu'ils ne produisent un ou deux services essentiels, rendus à l'Etat, il n'importe comment: Alors il sera établi une Commission, pour constater et juger le mérite de l'acte du Demandant noblesse, et on accordera le titre, en-consequence du prononcé des Commisaires. V Art. Les devoirs des Bourgeois seront, non de vivre inutilement et doucement de leurs rentes, ou revenus en argent des terres, vignes et prés, mais d'être utiles à la

Société, en entrant dans la Robe, l'Eglise, les Finances, le Commerce; de sorte-qu'à-l'avenir, les Bourgeois ne soient plus que la Classe generale: tout Bourgeois qui restera bourgeois inutile, sera deshonoré, s'il n'obeit au Magistrat, qui lui prescrira de prendre un emploi, quelle que soit sa fortune, l'incapacité seule exceptée: Mais alors l'incapacité sera publiquement reconnue, et l'Incapable n'aura aucune des prerogatives des Citoyens. Comme marchands, les Bourgeois seront obligés à la plus exacte probité: Tous les prix des marchandises seront fixés, d'après leur qualité; ils seront invariables dans les différentes boutiques, pendant un temps fixé: Tous les paiemens de Marchands seront sûrs, parceque tout le Corps sera solidaire envers les Manufacturiers, sauf au Corps à voir quelle a été la conduite de son Membre qui ne peut satisfaire, et à le faire-punir: Les paiemens à faire aux Marchands seront sûrs, parceque tout Acheteur sera également d'un Corps, qui repondra du prix de son achat: Le Corps Bourgeois repondra en-general de toutes ses Corporations, et obligera par le Pouvoir de ses Municipalités, les Juges, Pré-

ires, Financiers, Marchands, Artistes, Artisans, élirist, à faire-bon en corps pour leurs Membres : Par ce moyen, tous les Ordres de l'Etat s'adresseront les Uns aux Autres, et Personne ne perdra individuellement ; la Masse seule supportera une perte légère, et le Dissipateur, toujours connu, sera reprime par ses Pairs. VI ART. Les devoirs des Artistes seront de s'occuper consciencieusement de leurs Ouvrages, sans chercher à les faire-valoir par le charlatanisme : Par Artistes, nous entendons les Gens-de-lettres, les Medecins, les Avocats, les Musiciens, les Peintres, les Sculpteurs, les Architectes, les Machinistes, et les Grammairiens. VII ART. Tout Homme-de-lettres tâchera d'être utile ; un Ouvrage contre les mœurs le deshonorera ; mais après qu'on aura entendu ses defenses : S'il s'est trompé, parcequ'il avait de faus principes, son Livre sera supprimé : Si ses principes sont douteux, son Livre sera examiné de-nouveau, et l'on consultera même les Savans des Pays-étrangers, jusqu'à decision complete : Si l'Ouvrage n'est qu'amusant, sans auqu'un but moral, il sera toleré, parceque l'amusement est encore une utilité dans la vie : S'il

est plat, il tombera de lui-même: S'il était licencieux, il serait supprimé, mais l'on en garderait quelques exemplaires, afin de les employer pour certaines Persones, de l'ordonnance des Medecins. VIII ART. Les Medecins ou Chirurgiens seront obligés d'être instruits, et ils subiront differens examens très-sevères, avant qu'il leur soit permis d'exercer seuls la medecine ou la chirurgie: En-oute, Auqu'un ne sera reçu docteur ou maître, dans ces deux professions, qu'il n'ait fait trois applications heureuses de sa science, dans chaqu'une des maladies ordinaires: Une-fois regus, ils seront tenus de l'exactitude la plus scrupuleuse à voler au secours de tous les Malades, riches ou pauvres; c'est l'Etat qui les recompensera pour ces Derniers, auxquels ils donneront tous les soins possibles, surtout la nourriture convenable; car il n'y aura plus d'Hôtelsdieu, si ce n'est un-seul dans la Capitale pour les Blessés, les Hernitaires, les Pierreus, les Paralytiques, les Syfillistes et les Hydropiques, lesquels y auront chaqu'un un cabinet particulier, dans de grandes salles disposées en corridors, élereste. Tout Medecin ou Chirurgien convain-

1520 LES NUITS DE PARIS:

cu de s'être acquitté superficiellement et en courant, de ses fonctions sublimes, sera sévèrement puni; savoir, la première fois par une reprimande publique, prononcée par le Prêtre en chaire, le Medecin, ou Chirurgien à genoux seul, au-milieu du chœur; la seconde-fois par la même punition, avec une amende; et la troisième-fois, par le deshonneur complet, l'interdiction, et l'obligation imposée de figurer parmi les Elèves, pendant un an: Et s'il y avait une quatrième recidive, toutes les peines ci-dessus, en étendant la dernière à changer d'état pour la vie. IX ART. Tout Avocat sera obligé à deux choses principales, après celle de la science et des examens les plus rigoureux, avant qu'il lui soit permis d'avoir des Clients: Ce sera, toutes les fois qu'on lui présentera une cause, de l'examiner sous toutes les faces, de bien interroger la Partie, et de se convaincre dans sa conscience, qu'elle a raison, ou tort, pour lui donner ses avis en-conséquence; et dans le dernier cas, lui notifier la manière dont il defendra au procès, pour ne pas compromettre sa probité: Tout Avocat qui présentera au Juge-Notaire trois procès évités, par ce moyen, ob-

tiendra de l'avancement, et enfin montera au plus haut grade de la magistrature, s'il continue à fournir des procès prevenus: Et par cette raison, tout Avocat parvenu, par son merite, au grade d'Assesseur, continuera de pouvoir exercer chés lui la profession d'Avocat-consultant, jusqu'au moment où sa belle conduite l'aura fait élever au grade sublime de Juge-Notaire: Tous les Jeunesgens de famille-de-robe, qui s'en trouveront capables, seront honorés de la profession d'Avocat, et ils n'obtiendront d'avancement, qu'autant qu'ils l'auront mérité de la manière précédente: Les autres Jeunesgens qui se destinent à la magistrature, seront obligés de commencer par être procureurs; et ce sera leur honnêteté, leur capacité, dans cette profession scâbreuse, qui les feront monter au grade d'Avocat: Tout Homme-de-pratique convaincu de prevarication une seule fois, sera pour jamais exclu de cette profession, et obligé d'en choisir une autre. X Art. La peinture n'étant qu'un art de luxe, on n'y conservera que les Elèves qui marqueront des dispositions brillantes: Tous les Autres, avant l'âge-d'homme, seront obligés de prendre un autre état, sui-

vant leur capacité: Il en sera de même de la sculpture et de la gravure. L'état de Peintre, et l'rst. ainsi épuré, les Sujets doués de toute l'énergie dont l'Homme est capable, recevront les honneurs et les distinctions dûes au vrai talent; ils seront honorés à l'égal des grands Poètes et des grands Musiciens. XI ART. La musique et la danse seront unies; non que le Musicien soit maître-de-danse, mais ce second art aura, par la suite, une très-grande importance, qui resultera de celle donnée aux divertissemens publics: Le Musicien ne pourra publier un air, qu'il n'ait été jugé agreable, par dix Hommes non-musiciens; et après qu'il aura été agreé par les Dix, l'air sera chanté une seule-fois, à une fête publique, sans être annoncé; s'il ne frappe pas, et qu'il ne soit point redemandé, il restera nul: si au contraire, il fait sensation, l'Auteur en sera proclamé, et recevra une distinction convenable, tant à la beauté qu'à l'importance du morceau. Quant aux Maîtres de l'art de la danse, ils inventeront des danses nouvelles, des bollets, et l'rst. et seront recompensés à proportion de la beauté de leurs ouvrages: Mais ce ne sera pas tout; les Maî-

tres-de-danse les plus distingués seront maîtres-ordonnateurs des Exercices les jours-de-fêtes ; ils exerceront les Jeunes Citoyens à tous les jeux , même à ceus qui disposent au maniment des armes ; Ils donneront la grâce des mouvemens aus Jeunes-Acteurs , aus Jeunes-Orateurs , même sacrés ; en-un-mot , ils seront les maîtres de la gymnastique moderne : De-même , les Maîtres-en-musique apprendront aus Jeunesgens , à donner à leur vois , en parlant , une agreable souplesse ; ils travailleront à l'adoucissement du ton rogue , dans certains Individus des deus-sexes , et à rendre plus harmonieus celui qui l'est deja. XII

ART. La mecanique est un objet très-important ! c'est la main des arts et surtout des metiers : Tout Mecanicien ordinaire jouira , dans la Société , d'un rang égal aus Hommes les plus utiles et les plus honorés : Si le Mecanicien fait une invention nouvelle , il en sera recompensé , à-raison de l'utilité ; de-sorte-qu'une invention très-utile à des milliers d'Hommes et à la Société en-general , sera recompensée comme la victoire d'un habile General , c'est à dire , par le rang le plus élevé , les distinctions

1524 LES NUITS DE PARIS:

les plus honorables, même celle de Marechal-d'Irlande. XIII ART. L'art de l'architecture comode, solide, saine et peu coûteuse, sera le premier des arts en dignité, comme il l'est en nécessité, concurremment avec l'agriculture: Les Architectes seront obligés de diriger toutes les constructions du Royaume, et leurs honoraires seront réglés d'après les moyens des Persones par les Juges-Not. XIV ART. Le principal devoir des Grammairiens sera d'être utiles à l'Enfant, en lui épargnant les premières difficultés de l'éducation, pour la lecture, l'orthographe, et la science par principes de la langue; principes qui seront donnés de façon, que l'étude de la langue native soit tellement amalgamée avec celle des langues dont elle derive, que ce ne soit qu'une seule et même étude, qui marche toujours sur la même ligne: Le Grammairien enseignera aux Enfans la vraie source des mots qu'ils liront ou qu'ils prononceront, avant de savoir lire, afin de leur en donner une parfaite intelligence: La profession de Grammairien sera très-honorée, et leurs Enfans seront particulièrement admis à l'étude de la jurisprudence. XV ART. Le devoir des Ouvriers, Artisans, Manœuvres,

QXLVI NUIT. 1525

étiſt, ſera d'être laborieus, honnêtes, zélés: Le ſalaire des ouvrages ſera médiocre, dans notre Royaume, afin-que la main d'œuvre baſſe facilite le comerce et nous donne la preference pour le produit de nos denrées et de nos manufactures dans les marchés de l'Univers: mais le prix des vivres pour les Ouvriers ſera fixé deſorte, qu'ils aient toujours le neceſſaire, et au-delà: Car c'eſt une mauvaſe politique, de laiſſer augmenter le prix des ouvrages, ſoit d'agriculture, ſoit de commerce, parceque cette augmentation eſt en pure perte, et ſouvent nuſible au gros des Travailleurs, qui ne ſont toujours que le même gain, et depenſent davantage: Il faut obſerver en-oltre, que le Travailleur étant de la Clâſſe la moins policée, le paiement exorbitant le rendrait intraitable, difficile à diriger; d'où reſulterait bientôt la chute des manufactures, de la culture, et de tout ce qui conſtitue la proſperité d'un Etat: En-conſequence, par le preſent article, Nous ordonnons, 1, que les prix ſeront fixés par nos Juges-Notaires, pour tous les ouvrages, dans tous les genres, à un taux moderé, d'après l'experiance de ce qu'un Homme ou une Femme peuvent faire:

1526 LES NUITS DE PARIS :

2, Vu que cette taxation ne mettra pas les Travailleurs à-même d'amasser pour la maladie et la vieillesse, il sera enjoint strictement et sévèrement, à chaque Maître, qui fera travailler, de mettre à part, chaque semaine, le sixième en sus du gain qu'ils feront par semaine; laquelle somme sera inscrite sur un registre, et déposée tous les dimanches-matin, entre les mains du Père-des-Ouvriers de chaque profession; le registre servira de quittance; et en-conséquence, la somme sera placée immédiatement après le nom du Maître: Les sommes réunies de tous les Ouvriers d'une profession, ou employés à un ouvrage public, seront remises à un Trésorier général, qui les fera valoir dans les fonds publics, et qui, sur la demande des Pères-des-Ouvriers, leur délivrera les sommes nécessaires pour le soulagement des Vieillards et des Malades. Les Pères-des-Ouvriers seront eux-mêmes des Ouvriers entendus, de la meilleure conduite, retirés du travail par invalidité, mais néanmoins en état d'agir: Ils auront audessous d'eux des Frères-des-Ouvriers, parmi lesquels, à la mort ou lors de l'incapacité absolue du Père, on choisira son Successeur, à la pluralité des voix des Frères. Les Frères vi-

siteront les Malades , tant pour les soulager, que pour empêcher les effets de la paresse : Mais ils ne verront les Vieillards invalides que pour leur porter la pension hebdomadaire , capable de les faire-subsister avec leur Femme , Fille , Sœur , étrst. Et en cas qu'ils n'eussent pas de Parente , il leur serait donné Une des Ouvrières-invalides la moins-infirmes , laquelle vivra de leur pension et de la sienne ; sans que jamais de fausses idées de decence puissent empêcher cet arrangement : Voulons , par toutes ces dispositions , relatives aux Ouvriers , Ouvrières , Manœuvres et Gens-de-peine , empêcher le libertinage , la misère , la cherté de la main-d'œuvre , et favoriser le commerce , l'industrie , l'agriculture , en faisant l'avantage des Travailleurs.

LA FILLE qu'on promène la nuit.

Je voulus rompre , à mon retour , l'habitude trop douce de repasser par la Nouvelle-Halle: Pour me distraire, je suivis la rue du-Temple, et je pris le Boulevard Saintantoine, afin de venir à la porte, qui subsistait encore: Là, je pris la rue de-la-Raquette, et je m'éloignai au hasard, dans le silence profond de la nuit. Je me trouvai vis-à-vis Saintemarguerite. Une Chien vint à moi , et par ses aboi-

mens hardis , m'annonça que son Maître n'était pas loin. — Qui va-la ? (me dit-on) : retirez - vous. — Qui que vous soyiez , qui me dites , de me retirer , sachez que je ne suis pas un Homme dangereux. Le hasard m'a conduit dans ce quartier solitaire , et qui ne m'est pas connu. Je vous prie de m'aider à en sortir , en me faisant retrouver la grand' rue du faubourg Saintantoine-! A ces mots , un Homme en robe-de-chambre vint à moi , avec une Jeune personne , qui me parut enceinte , et très-avancée. — Venez (me dit l'Homme) ; je vais vous conduire-. Il marcha devant moi , en donnant le bras à la Jeune personne : — Cela vous fera du bien (lui dit-il) . Vous ne dormez pas , il faut vous fatiguer un-peu-. Nous marchâmes ensuite en silence. L'Homme me paraissait fort sévère et fort dur , par quelques mots qui lui échappaient. Lorsque nous fûmes dans la grand' - rue , l'Homme me dit : — Voici la rue que vous demandez : prenez votre chemin par-là-. Je le saluai , en le remerciant. Je ne concevais rien à ce que je voyais. En conséquence , après quelques pas , et lorsque l'Homme fut rentré dans la rue Charonne , je retournai , nus-piéd , sur ses traces , et je tâchai d'entendre. L'Hom-

me querellait. La Jeune personne pleurait. Il lui ordonna de se taire. Je me cachais dans l'ombre, le plus qu'il m'étais possible. Dans cet instant, l'Homme quitta la Jeune personne, avec son Chien, et alla se mettre à l'écart. Je m'approchai pour lors, protégé par l'ombre d'un auvent, et je dis fort bas à la Demoiselle: — Je suis l'Homme qui vous quitte: puis-je quelque chose pour vous servir? Je connais mad. la Marquise de-M****, qui a du credit? Après un petit mouvement-de-frayeur, elle me repondit: — Je voudrais fuir. — Otez vos chaussures-. Elle me tendit ses pieds; parcequ'elle ne pouvait se baisser; je la dechaussai, et nous nous éloignames sans bruit. L'Homme appela: Ce qui me fit chercher à ouvrir une alée, dans la grand'-rue du faux-bourg. Après trois ou quatre tentatives inutiles, j'y réüffis, et nous entrâmes. Je rechaussai la Jeune personne, et je remis moi-même mes souliers. — Je suis la plus malheureuse des Creatures, (me dit-elle): J'ai un Amant tendrement aimé: nous avons cru, lui et moi, qu'en prenant certain moyen, nous obligerions à nous marier: Mais mon Père est furieux: Il m'enferme le jour; nous sortons la nuit, pour ma santé. Son but

est de mettre aux Enfans trouvés le Gage de la tendresse de mon Amant, et dès que je serai fortifiée, de me marier avec un Homme fort-dur, de ses Amis, qui connaît ma situation, et qui ne s'en embarrasse pas. Jugez du sort qui m'attend, avec un Homme que j'abhorre, à cause de sa figure, de sa fétide haleine, et de sa méchanceté! J'aime autant mourir. Remettez-moi entre les mains de mon Amant: Il demeure-... Je fis entendre à la Jeune personne, que je ne pouvais, sans m'exposer, sans exposer son Amant à être accusé de rapt, faire ce qu'elle demandait; que le seul parti sur, et celui qu'il fallait prendre, était que je la misse sous la protection d'une Personne de son sexe, à-l'instant-même. — Oui! vous avez peut-être me conduire chés une Femme-perdue! car je ne vous connais pas! — Vous ne m'insultez point, parce que vous ne me connaissez pas: mais tout-à-l'heure vous avez été convaincue, que je vous remets sous la garde d'une Dame de grande qualité. — Je suis obligée de faire tout ce que vous voulez- (me répondit-elle). Dans ce moment, nous entendîmes l'Homme courir dans la rue, et le Chien aboya à la porte de l'allée. Nous eumes peur, et je me mis en de-

CXLVI NUIT. 1531

fenſe. Mais l'Homme paſſa ſans ſ'arrê-
ter. Nous fumes obligés d'attendre long-
temps, ét ce ne fut que plus d'une heure
après que nous ſortimes. Nous arri-
vâmes heureuſement rue Payenne. Je
me fis entendre, ét l'on m'introduiſit.
J'emis la Jeuneperſonne dans une chambre
deſtinée à ces ſortes d'avantures, ét
je laiſſai un écrit pour la Femme-de-cham-
bre de la Marquiſe.

CXLVII NUIT.

SUITE DE LA FILLE DU PONT-NEUF.

Si l'Epouſe du Mamonet ne m'avait pas
appelé au Pont-neuf, j'aurais fait une
excursion dans le ſubourg Saintantoine,
ou peut-être aurais-je appris quel-
que-choſe de la Jeuneperſonne enceinte;
mais ma ſéance d'aſtronomie pouvant
être utile, je ne crus pas devoir m'en
diſpenſer. A mon arrivée, je retrou-
vai la Petiteperſonne de la veille. Dès
qu'elle m'aperçut, elle ſ'eſquiva. Sur-
pris de ſa fuite, je la ſuivis dans la pe-
tite rue de-Nevers, où elle ſe retira.
Je la vis rentrer chés elle. Je m'infor-
mai à une Marchande-de-volaille, prin-
cipale Locataire. —Pardi-oui, voila
une belle queſtion que vous me faites !
Je ne veux pas me ſalir la bouche à vous
repondre. Dame! on loue à Ça, parce-
qu'on ne peut pas faire autrement, dans

une rue comme celle-ci. Qu'est-ce qui viendrait y demeurer, à-moins que ça ne soit de la canaille ? Mes Dindes, mes Poules et mes Canards y demeurent; mais moi, je ne voudrais pas y demeurer. Je ne fus pas surpris de ce langage. J'entrai dans l'allée: je montai au second, et j'écoutai. Je reconnus la voix de la Petite-personne: elle pleurait: —Était-ce-là ce-que vous deviez faire de moi, quand vous m'avez tirée de la maison de mon Père, avec de si belles promesses?... Me voilà perdue: car sûrement cet Homme, que je ne connais pas, me connaît, lui; je l'ai bien vu à la manière!... Que je suis malheureuse, de vous avoir écouté!... Mais voilà le sort de toutes les Folles, comme je le suis!-... L'Homme se facha; il la frappa; il la menaça de l'Hôpital; enfin, il l'obligea de retourner sur le Pont-neuf. Je la précédai, sans qu'elle me vît.

Lorsqu'elle fut à l'entrée du trottoir du Quai-Conti, aujourdhui de-là-Monnaie, je l'abordai. —Si votre genre-de-vie vous déplaît (lui dis-je), et que vous desiriez de le changer, vous n'avez qu'à parler; je puis vous y aider. —Hâ! Monsieur! vous me connaissez sans-doute! —Je fais que vous êtes avec un Homme, qui vous a enlevée à vos Pa-

re
cor
se p
ma
ma
ble
—
l'on
Ver
scè
fui
quis
for
aux
ét q
pun
J
leço
gle;
And
cede
Je
ma d
C'est
des p
que
resta
se :
sent
forma

rens. — Hâ ! c'est bien la vérité ! mais comme vous savez, il est mon mari. — Cela se peut. — On a consenti, de ches nous, au mariage , qui s'est fait ici.... Mais mais Monsieur , ... c'est un misérable... — Je vous offre une Protectrice ? — Mais on ne lui fera pas de mal ! — Non ; l'on se contentera de vous faire du bien. Venez avec moi-. Elle était si émue de la scène qui venait de se passer , qu'elle me suivit à la Communauté , où la Marquise payait pension. Elle voulait en sortir dès lendemain. Mais on écrivit aux Parens , qui accoururent à Paris , et qui se chargèrent de leur Fille : On fit punir l'infame Dumoulin son Mari.

Je retournai au Pont-neuf donner ma leçon : J'étendis mon cercle jusqu'à l'Aigle ; je fis remarquer le Daupin , Pegase , Andromède , et repasser les leçons précédentes.

Je n'avais pas instruit la Marquise de ma démarche, parce-qu'il était trop-tôt : C'est que je disposais , lorsqu'il y avait des places à remplir. Car on s'est aperçu, que plusieurs des Personnes placées , ne restaient pas à la depense de la Marquise : c'était seulement un secours present , et par-là très-efficace. Je m'informai de la Jeune personne enceinte.

1534 LES NUITS DE PARIS:

Elle était placée : On avait vu son Père; et on se proposait de lui faire épouser son Amant , qui était un parti convenable , mais haï de ce Père injuste. Je lus la suite du RÊVE.

X Titre : Des Cultivateurs , et des Terres. I ART. *Il sera fait une repartition convenable de toutes les Terres du Royaume, pour que la culture y soit la meilleure possible.* II ART. *Tout ce qui ne sera pas Militaire, Juge, Prêtre, Artiste, Artisan, ou Manœuvre des Villes, demeurera de droit dans la classe des Cultivateurs : Non que les Enfans de Ceux - ci ne puissent prétendre à tous les autres états ; mais il faudra toujours que le nombre des Agriculteurs soit rempli, d'après la liste des domaines à cultiver, avant de prendre parmi les Laboureurs des Sujets pour les autres professions, et alors on choisira les mieux disposés.* IV ART. *Tout Homme venant du dehors, avec un capital en argent, sera surlechamp mis en possession d'un domaine ; et s'il amène avec lui plusieurs Enfans, fils ou filles, avec des Cultivateurs-domestiques, on lui adjugera autant de domaines qu'il pourra en payer, pour ses Fils ou Gendres.* V ART. *Chaque domaine sera composé de*

ÇXLVII NUIT. 1535

cent arpens de terres-labourables, dix arpens de pré, trois arpens de vigne, et 2 arpens de bois, conservés ou plantés dans les endroits élevés, sur les revers des colines, qui ne seront propres ni à la vigne, ni à la culture des grains. VI Art. Aucun Particulier, quel qu'il soit, ne pourra changer la culture, que de l'avis des Cultivateurs du Bourg ou du Village, qui décideront si le changement est avantageux. VII Art. Nul Propriétaire ne pourra faire des parcs inutiles, des jardins anglais : étlrft. des propriétés territoriales, sous peine d'amende la 2 fois, et de depossession, s'il continue : Tout terrain sera utilement employé, à l'exception de l'année de chômage nécessaire, suivant l'usage des lieux et la nature des terres. VIII Art. Toute manière d'engraisser, ou de feconder les terres sera encouragée, soit en fumage, ou terrage, parcage de Moutons, Bêtes-à-cornes, Chevaux, Cochons, Dindons, étlrft. Les immondices des Villes seront soigneusement conservés, pour être conduits dans les campagnes, même au loin, par des bateaux, afin d'engraisser un terrain maigre. IX Art. Tout Cultivateur qui aura plus d'Enfans qu'il n'en faut pour son domaine, sera le maître d'en destiner le surplus aux autres états, quels

1536 LES NUITS DE PARIS:

qu'ils soient, le merite seul ét les dispositions devant faire le sort des Enfans : Observant néanmoins, que Ceux qui seront destinés au sacerdoce, soient toujours les plus délicats; les Êtres de cette espèce ayant une certaine pénétration, qui les rend très-capables de leur ministère et de la discussion theologique.

X Art. Tout Citoyen, quel qu'il soit, qui aura plus de 3 Enfans, sera obligé d'en destiner un au service des Armées; savoir, les Cultivateurs, comme Engagés pour 3 ans, afin de les former; observant qu'en temps de paix, ils ne seront à leurs Corps respectifs que l'hiver, pour y être exercés: Tout Soldat triennaire sera commandé, en cas de guerre, pour garder les côtes, tandis que les Troupes réglées iront sur mer ou sur terre contre l'Ennemi.

XI Art. Tout Gentilhomme sera soldat né: Les Jeunes-gens (excepté les Infirmes) serviront d'abord comme Volontaires, dans des Corps entièrement composés de Noblesse, lesquels seront les premières Troupes de l'Armée: On tirera de ces Corps tout Officier destiné au commandement: Observant que si un Roturier, de Ceux qui sont triennaires, ou Autre, a du goût pour l'art-militaire, et marque des dispositions

positions brillantes, il sera mis, après des preuves, au rang des Volontaires-nobles; et s'il continue à se distinguer, il sera promu aux grades d'Officier, jusqu'à celui de Marechal-d'Irlande, s'il le merite. XII Art. Outre les Roturiers qui serviront d'obligation, Un par Famille, quand il y aura plus de 3 Garçons, l'on recevra, dans les Villes, tous ceux qui viendront s'engager, pourvu que les metiers se trouvent garnis de bras, et que les Jeunes gens soient formés: les engagements de ces Soldats de goût pourront être renouvelés, à 2 conditions, qu'ils seront mariés, et que leurs Femmes auront un metier capable de les faire subsister, en restant dans leur Ville, et qu'eux-mêmes auront une profession, dont ils pourront travailler dans les garnisons; car Personne ne sera dispensé du mariage. XIII Art. Tout Enfant, mal-conformé, d'un temperament faible, qui naîtra soit à la campagne, soit à la Ville, y sera destiné aux emplois legers, comme Berger, Vacher, Garde-d'Enfans, &c. &c. Dans une Ville, il sera Tâilleur, Perruquier, Graveur, &c. &c. Et quant aux Filles, les Villageoises les plus delicates seront Couturières, Lingères; et dans les Villes,

1538 LES NUITS DE PARIS :

on en fera les Maîtresses-d'école, les Vendeuses, étiſt.; ce qui veut dire, que les Malconformées auront les états où l'on ne travaille qu'assis, de la langue, et qui demandent le celibat; sans que jamais auqu'une Personne forte et vigoureuſement-constituée, puisse être admise dans ces états.

LES VOLEURS AUX ÉCHOPES.

Je m'en revins par le Pont-au-change, alors convert de maisons. Vis-à-vis l'entrée du Quai-de Gèvres, j'y aperçus de la lumière: Je vis que c'était vers le milieu, en appliquant mon œil à un trou. J'éveillai le Portier, espèce d'Ivrogne, qui cette nuit-là n'était pas ivre, heureusement! Il se leva sans bruit, et me dit, après quelques-inſtans d'observation: — Mais ce ſont des Voleurs!... Comment faire? — Je vais aler à l'autre extrémité: vous, cependant avertisſez quelques-uns des Voisins de cette première maison, dans laquelle vous pouvez monter ſans bruit. Il ſuivit mon conſeil. J'ai à la grille du Pont-Notredame: C'est delà, que je vis clairement les Voleurs. Je courus au Corps-de-garde du Châtelet, et j'amenai l'Eſcouade, qui ſe mit aux quatre portes, à celle du Pont-au-change, aux deux de la rue de Gèvres, et à celle du Pont-Notredame. Le Portier ouvrit,

CLXVII NUIT. 1539

deux Gardesentrèrent, et avec les Bourgeois éveillés, l'on alla aux Voleurs, qui disparurent au premier bruit. On ne savait que penser. On chercha partout; on fonda toutes les portes, sans rien trouver. Enfin, on aperçut quelque-chose de dérangé à une échoppe, et l'on vit qu'on avait passé par-là; qu'à l'aide d'une corde, on était descendu dans un bateau préparé, qui avait emmené les Voleurs. Il n'y avait même rien de pris: Ils travaillaient encore. On ne trouva le lendemain que quelques livres de moins à un Libraire. Ce n'était pas le but des Voleurs, qui en voulaient à la bijouterie d'à-côté.

CXLVIII NUIT.

L'HOMME-EFFRAYANT.

En allant à la rue Payenne, Du-Hameau-neuf et moi, nous rencontrâmes deux Femmes, la Mère et la Fille; Celle-ci très-jolie. Nous marchions, en causant, lorsqu'à l'entrée de la rue de-la-Tisseranderie, que nous prenions un peu machinalement, nous entendîmes un cri. Nous nous retournâmes. C'était la Jeune personne. Nous accourûmes auprès d'elle: —Hé! qu'avez-vous? Au lieu de nous répondre, la Mère et la

q ij

Fille effrayées , tremblantes , nous prirent chacune le bras , qu'elles serrèrent. Notre surprise augmenta. — Hé ! mon dieu , mesdames , qu'avez-vous ? (leur dis-je). — Elles tremblaient , et se soutenaient à-peine. Nous nous tumes , et nous marchames. J'avais la Mère ; la Fille alait devant : Ma Compagne tourna la tête à-demi , fit un petit cri , et s'évanouit. Je regardai. Je ne vis derrière nous qu'un Homme en grand chapeau rond , et en manteau. Je secourus la Dame. La Fille se retourna , et voyant sa Mère évanouie , elle courait à elle , quand elle aperçut l'Homme. Apparemment que cet Être singulier portait , pour ces deux Femmes , la tête de Méduse ; car la Fille s'écria , et s'évanouit comme sa Mère. Du-Hameau en la prit dans ses bras , et l'emporta. L'Homme passa près de nous , sans jeter les yeux sur les Dames : Il dit seulement , — J'ai vu ; je fais d'où elles viennent ; c'est assés. — Il a parlé ! (s'écria la Mère un-peu revenue à elle-même). — Qu'y a-t-il là de merveilleux ? — Hâ ! messieurs , ayez-pitié de nous !... Nous sommes la mère et la fille.... Vous voyez Angélique : elle est aimable , douce , sensible , c'est ma seule consolation... — Elle est charmante , madame ! après ? — Et ,

CXLVIII NUIT. 1541

l'Homme que vous venez de voir... — Hé-
 bien ! cet Homme ? — Il a un acte , par
 lequel il prouve ... qu'elle est à lui... Il
 veut l'avoir... Il a obtenu , sur ses preu-
 ves , qui sont bonnes , et pourtant fauf-
 fes , un ordre pour me l'ôter... Ma Fille
 l'a en horreur... C'est un vilain Homme,
 un Libertin , un Monstre... Il a tramé la
 perte de ma Fille, dès sa naissance, parce-
 qu'il était alors amoureux de moi , et que
 je le méprisais!... Il avait gagné le Pa-
 rein... C'est une trame sans exemple...
 Ce Parein était un Homme à lui, un Che-
 valier-d'industrie , qu'il avait filé, payé;
 qui s'était lié avec nous : Cet Homme ,
 en faisant baptiser ma Fille , lui donna le
 sexe d'un Garçon : la Mareine était une
 enfant de dix ans , qui n'entendait rien.
 .. J'avais un Accoucheur ; ainsi point de
 Sagefemme... Mon Mari était absent....
 Le même jour , le vilain Homme faisait
 baptiser un Garçon-naturel, qu'il avait eu
 de sa Servante; il le fit baptiser sous le nom
 de ma Fille!.. Il a ensuite joué des tours
 aux Nourrices, non pour leur ôter les En-
 fans , mais pour les mettre dans le dou-
 te , avant qu'elles les eussent remués :
 Desorte-que la Nourrice de ma Fille a
 toujours eu dans l'idée , qu'on lui avait
 changé mon Enfant ! Elle m'en avertit

aussitôt, et je me fis montrer ma Fille. : : Tranquillisez-vous ! (lui dis-je), après l'avoir visitée; c'est mon Enfant... Mais la Nourrice a toujours eu des incertitudes, ainsi que l'Autre qui avait le Garçon. Aujourd'hui, le vilain Homme, que vous venez de voir, et qui nous a suivies depuis le Quai-Pelletier, nous a amené un grand Vaurien, fort-mal élevé, et il m'a dit : : Madame, voila votre Fils; et voici ma Fille. Voyez les extraits : alez à la Paroisse-... Je me suis recréée. Mais il m'a fait voir qu'il aurait ma Fille quand il voudrait. Ha! monsieur! je le connais, et je fais ses intentions... —Plûtôt mourir! (s'écria la Jeune personne): Voila ma Mère; j'en suis sûre! Nous arrivions chés les Dames. Nous leur dîmes de prendre ce qui leur était nécessaire, et que nous alions les conduire dans un sûr azile. Nous nommames la celeste Marquise de-M****. Les deux Dames nous firent les remerciemens les plus vifs. Elles prirent leurs titres, leurs effets-papiers, leurs clés, donnèrent leurs ordres à une Fille-domestique, dont elles ne voulurent pas être accompagnées, et partirent avec nous. Nous les presentames à la Marquise, qui fut très-frappée de leur aventure, et

qui leur promet la protection de son Parent. Elle les fit conduire dans un de ses deux Établissémens , et les recommanda par une lettre.

Je continuai la lecture du RÊVE.

XI Titre : Des Etudes. I Art. *Tous les grades seront donnés à l'âge ; de sorte-que ce ne soit pas tel Homme qui commande, mais telle Generation : Pour cet effet, l'éducation des Citoyens aura été également soignée , sans que les Parens puissent en empêcher, ou tolerer la paresse de leurs Enfans : Les études publiques seront d'obligation étroite.* II Art. *Elles consisteront dans l'étude du grec et du latin , dans celle des loix et de la philosophie morale, de l'astronomie et des mathematiques , de la musique , de la danse et du dessin.* III Art. *On s'appliquera surtout à perfectionner dans les sciences-pratique , les loix et la morale, les forts Individus, et dans ces mêmes sciences et les arts futiles, les Malconformés destinés au celibat, afin d'en faire des Maîtres, qui seront dispensés du travail ordinaire des Citoyens.* IV Art. *Après les études achevées, Chaque un entrera dans un état convenable à sa capacité, comme à ses dispositions : Car les états seront tous également ho-*

norables , et la capacité seule mettra une difference individuelle entre les Citoyens : Par cette raison , Celui que son merite , ses lumières reconnues rendront capable de choses sublimes et difficiles , sera personnellement honoré ; mais si son Fils est sot et faible , on en fera un Tâilleur ou un Cordonier. V ART. L'effet des études , qui seront generales dans les Villes , et volontaires à la campagne , sera de rendre chaque Citoyen capable de chaque emploi : Et outre les metiers , les arts , en-un-mot les occupations paticulières , il y aura des choses generales , ausquelles tout le monde sera obligé , les Invalides et les Infirmes exceptés ; c'est à savoir la guerre , la garde nocturne à son tour , l'entretien des chemins publics , le redressement du lit des rivières , et autres choses semblables ; car tout se fera par tour.

A notre sortie , nous passâmes devant la maison des Dames. Nous la trouvâmes investie. L'Homme avait quelque credit par ses relations , et il avait obtenu des ordres , ne voulant pas plaider. Nous l'aperçûmes , et nous lui parlâmes , comme étant au fait de ses manœuvres. Il en parut étonné. Nous le laissâmes à ses reflexions , sur les suites de sa criminelle entreprise.

CXLIX NUIT.

CONCLUSION DES 2 ABBÉS.

Du-Hameauneuf venait quelquefois me trouver, et nous allions ensemble chés la Marquise, parceque cette Dame goûtait son originalité. Nous sortimes à neuf-heures, et nous gagnames le Palais-royal, observant ce qui se présentait devant nous, et regardant dans les boutiques de-modes. Je fus bien surpris de voir dans celle de la Toilette de Venus, la Jeune personne pour laquelle les deux Abbés s'étaient batus au pistolet, en revenant de la foire Saintlaurent! Je presumai, qu'il y avait là-dessous quelque-chose d'extraordinaire. Tandis que Du-Hameauneuf était occupé à regarder, Quelqu'un passa la main par-dessus sa tete, tourna le bouton, ouvrit, et montra mon Camarade dans son attitude contemplative. L'Original se releva aux éclats-de-rire d'une douzaine-ét-demie de Soliesfilles (car cette boutique honnête et bien gouvernée, en avait l'élite; toutes les Eleves, à ce que j'ai su depuis, étaient des Pensionnaires, que leurs Parens confiaient à une Femme entendue et bien-famée, pour les former aux ouvrages de leur sexe). Nous entrames tous-deux. Du-Hameauneuf

f'excusa de sa curiosité auprès de la Maîtresse ; moi , je considèrai l'Homme qui venait d'entrer. Il était en habit violet. Je le reconnus pour le Premier des deux Abbés qui avait fui, le soir que je revenais de la Foire Saintlaurent , et qui m'avait été donné pour un Seducateur. Il parlait à la Jeune personne très-bas , et elle lui répondait vivement. — Qu'avez-vous donc avec votre Frère ? mademoiselle, lui dit la Maîtresse ? — Non ! (intercalai-je froidement) Monsieur n'est pas le frère de Mademoiselle. — Comment le savez-vous, monsieur ? — Je suis entré pour vous le dire, madame. — On m'a dit (reprit-elle), que Mademoiselle... était orfeline ... qu'elle n'avait que ... ce ce Frère... — Il se peut que Mademoiselle soit orfeline depuis six mois... Mais Monsieur n'est pas son frère. C'est un seducteur-. Je ne voulais rien ménager ; j'avais mes raisons. Je racontai le trait du duel des deux Abbés, maîtres-de-musique. La Maîtresse pâlisait, rougissait. Le prétendu Frère balbuciait. Comme je savais la demeure des Parens de la Demoiselle, j'y envoyai tout-bas Du-Hameau-neuf. J'eus soin de retenir l'Abbé, par des questions multipliées. Mon Homme était actif ; il revint aubout d'un petit

quart d'heure; un carrosse s'arrêta devant la porte, et il en descendit un Bonhomme, avec une Bonnefemme, qui, en apercevant leur Fille, coururent à elle, les bras ouverts. Ils pleurèrent, et cette bonté, quoiqu'excessive, me toucha vivement. — Avant que Monsieur l'Abbé sorte (dit la Maîtresse avec dignité), je veux savoir, quel jour Mademoiselle est disparue de chés ses Parens? — Le 10 avril, (dit la Mère). — A quelle heure? — A huit-heures du-soir. — Mademoiselle est entrée ici à ... huit heures-un-quart, Maman (dit une Jolie-personne, fille de la maison). — Je vous réponds à-present de votre Demoiselle, (reprit la Maîtresse); elle n'est pas sortie un instant de sous mes yeux. — Hô! la chère Enfant! la chère Enfant! (dit le Bonhomme de Père), je savais bien, moi, qu'elle était incapable de nous chagriner essentiellement! La Mère prit un petit air pincé: — On fait comme on l'a élevée.... Alons, alons, mademoiselle, venez avec nous? — Madame (dis-je à la Bonnefemme), c'est à moi que vous devez cette decouverte. — Hé! en effet? (s'écria le Père), je vous reconnais!... Un digne Homme! un digne Homme, ma Femme! il faut l'écouter! Écoutons-

le , madame D'Eaubonne ; écoutons-le !
 — Je vous conseille , monsieur et madame , de laisser-ici quelque-temps votre Demoiselle : Madame (montrant la Maîtresse) , est la vertu-même : le bon-exemple de ces Jeunespersonnes , toutes les égales de votre Fille , par leur naissance et leur éducation , lui rendra l'esprit de son sexe , qu'elle a peut-être un-peu perdu... Et ne craignez pas que Monsieur la revoye-!. Il pourrait vous tromper ; il ne trompera pas madame M**-. Ces Bonnes-gens suivirent mon conseil. Mais mad. M** eut de la peine à se rendre : Il falut que la Jeune personne elle-même l'en priât , par des motifs pressans , comme celui de la garantir de la seduction. Nous sortimes fort-tard de cette maison , et nous alames chés la Marquise.

Je repris la suite de ma lecture.

CODE CRIMINEL. I Art. *On distinguera entre les Vices , les Fautes et les Crimes : Le vice est la disposition au mal : La faute , un commencement de mal executé ; le crime , la plénitude du mal.* II Art. *Lorsqu'on aura reconnu un Vicieux , à ses discours , on le surveillera , on le reprimera , on l'instruira : S'il ne donne aucun signe d'amendement , on le notera , et sa société sera é-*

ritée, sous peine d'être noté comme lui.

III Art. Lorsqu'un Noté aura commis une faute, il sera puni suivant la gravité du delit, en la manière suivante : Les omissions légères, par le double du travail, ou par un tiers en-sus : Les omissions essentielles, par la même peine, accompagnée de honte : Les manques actifs, comme paroles injurieuses, ou irreverentes, par une peine humiliante et des excuses : Pour un geste, ou des paroles très-graves, des menaces, étlrst. par une peine flétrissante.

IV Art. Si, malgré toutes les précautions possibles, un Noté commettait un crime, il serait puni suivant son forfait, comme il suit : Pour un coup donné avec blessure, suivant le degré de danger où sera le Frappé, suivant l'intention du Frappeur, et selon qu'il sera l'agresseur, ou le défendant ; vu que dans le dernier cas, tous deux seront punis par une corvée de 8-jours aux travaux-publics, pour le Frappeur, et de 4 pour le Frappé ; dans le premier cas, l'Agresseur sera seul puni, par une corvée de 8-jours 4-fois répétée dans le cours d'un an : Et dans le cas où la blessure du Frappé serait dangereuse, l'Agresseur sera tenu de tout le travail du Blessé, qu'il fera, ou fera-faire, outre ses occupations ; et se

L'Attaqué restait incomodé, l'Aggresseur serait tenu de lui rendre ou faire-rendre tous les services necessaires, sans revolte ni dureté, à peine de dix coups-de-fouet, appliqués par l'Executeur. V ART. Si le coup venait à causer la mort, l'Aggresseur libre, c'est-à-dire non-marié, sera personnellement vendu au profit des Enfans, de la Veuve, ou des Père et Mère du Mort, et tout ce qu'il possède en propre, leur sera devolu: Le Meurtrier vendu sera employé aux travaux des mines, et destiné à faire toutes les tentatives dangereuses du Propriétaire qui l'aurait acheté. VI ART. L'Assassin de guet-à-pens, sans vol, sera également vendu, soit aux Exploitans des mines, aux Fabriquans de glasse, ou aux Constructeurs de vaisseaux, en-un-mot, pour tout ce qui sera de nature à exposer la vie à quelque danger: Les Assassins-voleurs seront destinés à nettoyer les latrines des Hôpitaux: L'Assassin cruel, qui aura tourmenté, sera donné aux Ecoles d'anatomie, soit pour être dissequé vivant, soit pour subir l'amputation d'un membre, ou toute autre operation chirurgicale, soit pour être empoisonné, rendu enragé, contagié de telle ou telle maladie, afin d'être ensuite livré aux operations medicinales ou chi-

CXLIX NUIT. 1551

rurgicales ; même à être tué à-l'impro-
 viste , pour connaître l'état naturel
 de chaque viscère ; le tout pour exercer
 les Elèves , soit à remettre un membre ,
 soit à suivre une guérison : la pitié n'en-
 trera point dans l'âme pour un pareil
 Etre , que cependant on ne fera souffrir
 qu'en vue d'utilité. VII Art. On é-
 prouvera sur les Empoisonneurs diffé-
 rentes espèces de poisons , afin d'essayer
 differens contrepoisons , jusqu'à ce qu'il
 se trouve un poison qui les tue. VIII Art.
 L'Incendiaire sera réservé pour l'occa-
 sion d'un incendie ; il sera conduit au
 lieu du danger imminent , et on lui pre-
 scrira de faire telle et telle chose , où le
 peril est certain ; s'il en revient , il sera
 réservé pour une autre fois ; s'il refusait
 d'agir , on l'avertirait qu'il va être lié ,
 pour être jeté dans les flâmes : Mais si
 le Coupable parvenait à sauver la vie à
 des Infortunés prêts à perir , non-seu-
 lement il aura sa grâce entière , mais on
 lui fournira de quoi s'arranger un petit
 établissement , et l'infamie de son juge-
 ment sera entièrement effacée. IX Art.
 Pour le viol , suivant les circonstances ,
 et ce qu'aura souffert la Personne violée :
 Le Coupable qui n'aura pas maltraité ,
 sera vendu au-profit de la Femme ou

1552 LES NUITS DE PARIS:

Fille; à-moins qu'étant libres tous 2, elle ne lui fasse grâce en l'épousant: S'il y avait eu coups et meurtrissures, le sort du Coupable dépendra de la Violentée, qui pourra le faire-vendre comme esclave, ou aux Chirurgiens et Medecins, pour des essais de castration, ou de sifillis inoculée: Si la violence avait causé la mort, le Coupable sera livré à la dissection, ou à telle autre operation douloureuse, jugée necessaire. X Art. Pour le vol avec fraction, le Voleur rendra le decuple du tort fait, ou sera vendu pour autant d'années qu'il en faudra pour faire la somme, même pour la vie: Pour vol de filouterie, le Gouvernement rendra le vol au Particulier volé, afin de mettre le Filou aux travaux-publics, pour le nombre d'années proportionné à sa faute; 3 ans pour une première-fois; 6 pour une recidive; 12 pour la troisième, et sans remission pour la quatrième. XI Art. Pour calomnie, le Calomniateur sera tenu de faire excuse publiquement, à-genoux; et en cas de refus, il sera vendu pour les travaux publics: Si Quelqu'un medit, le Plaignant sera obligé d'attenuer beaucoup de choses, pour ne pas être lui-même condamné à une reparation envers la Société. XII Art. La

CXLIX NUIT. 1553

peine-de-mort, sans but que de faire-mourir en expiation, sera pour jamais abolie, comme injuste, criante, contraire à la raison, à la nature. XIII Art. S'il était nécessaire de donner la question, ce ne serait jamais que dans le cas où il y aurait des Assassins habituels, ou des Incendiaires, ou des Empoisonneurs, ou des Conspirateurs à decouvrir; et jamais elle n'aura-lieu comme punition, ou simplement comme un moyen d'avoir l'aveu du Coupable. XIV. Art. Pour la faineantise, le goût-de-l'inoccupation, il y aura d'abord remontrance; puis contrainte, sous peine de honte publique; puis châtiment effectif par le Correcteur des Vagabonds, avec un tièrs en-sus d'ouvrage prescrit: Enfin, s'il n'y avait auqu'un amendement, quoique la capacité corporelle et intellectuelle fût entière, le Fautif serait condamné à la sequestration de la Société, pour être appliqué aux travaux-publics avec les Criminels: Observant que la tâche de chaque Ouvrier, dans son état, soit toujours en-deça de ses forces: Il suit de là, qu'il n'y aura jamais de tolerance des jours de ribote, quand l'Ouvrier serait sûr de rattrapper cette journée dans la semaine; un jour de ribote sera puni sur-lechamp, par une peine afflictive, avec

1554 LES NUITS DE PARIS :

L'assurance d'une peine double , en cas de recidive.

[Manquent les moyens de conviction , et de prouver les crimes : On y reviendra au II RÈVE].

SUITE DE L'HOMME-EFFRAYANT.

Nous nous en revenions paisiblement, quand Du-Hameauneuf se sentit frappé derrière le dos, comme par une main invisible. Nous étions alors dans la rue du Roi-de-sicile, près la Vieille-rue-du-Temple. Je tressaillis: Mon Compagnon se tâta; il trouva son habit percé. Mais le coup avait glissé entre l'habit et la veste. Nous examinâmes les portes: Surpris de ne voir ni de n'entendre Personne, nous revînmes sur nos pas, en sondant toutes les alées. Nous regardions en même-temps du haut, et des deux côtés, de peur de surprise. Enfin, dans un moment, où Du-Hameauneuf poussait une porte, j'aperçus, à une fenêtre d'escalier, un Homme qui tenait quelque-chose à la main. Je me ferrai contre le mur, et j'y retins mon Compagnon. Au même instant, une corniche de plâtre, tombe à nos pieds. Nous ne savions que penser. Nous nous mîmes à fuir jusqu'à la rue Clocheperche, à l'entrée de laquelle nous nous arrêtâmes. Nous attendîmes-là environ un quart-d'heure. Alors nous vîmes sortir un Homme, que nous

CXLIX N U I T. 1555

reconnumes pour celui qui avait effrayé la Mère et la Fille. Nous nous disposions à l'assaillir ensemble, pour le désarmer, et le conduire à un Corps-de-garde, lorsqu'il s'en retourna, sans nous avoir aperçus. Nous revinmes alors très-doucement, et nous le vîmes rentrer. Par-hasard, un Homme du Peuple passa; Il suivit la rue: lorsqu'il fut vis-à-vis la porte de l'Homme effrayant, Celui-ci nous aperçut, et il la referma. C'était de là, qu'il avait frappé Du-Hameauneuf. Nous retournames sur le champ chés la Marquise, qui venait de se mettre au lit. Mais elle fut instruite par la Femme-de-chambre. Ce crime fut le dernier de l'Homme-effrayant, qui fut arrêté le lendemain, sur notre plainte.

CL N U I T.

L'ENTERREMENT SIMULÉ.

En allant donner ma leçon sur le Pont-neuf, je passai par la rue Saintseverin. Il y avait un enterrement. C'était (disait-on tout-bas), un Homme accablé de dettes, qui s'était brûlé la cervelle, pour se soustraire à ses Creanciers. Il avait écrit (ajoutait-on), à sa Femme une lettre, dans laquelle il lui marquait, » Que les Creanciers auraient compassion d'Elle et de ses Enfants, et que c'était la raison pour laquelle il sacrifiait

1556 LES NUITS DE PARIS :

sa vie ».... J'écoutai ces propos vagues, et je passai. Depuis, j'ai su les détails de cette Avanture : L'Homme ne s'était pas tué ; il avait défiguré , par un coup-de-pistolet , un Cadavre acheté , étiré.

Arrivé au Pont-neuf, je donnai ma leçon d'astronomie , qui comprit les Constellations meridionales , le Scorpion, dont je fis remarquer la belle Etoile, appelée Antares , le Capricorne, étlereste. Je fis ensuite repeter toutes les autres , depuis l'Etoile-polaire, en étendant toujours le cercle. Je promis de montrer Mars et Venus, quand ils paraîtraient. Pour Saturne , il était visible , et je le fis reconnaître dans la constellation de la Vierge.

Ce fut ce même soir , que j'entrevis Louise traverser la Nouvelle-Halle, 15 jours après nos adieux : On voit que je ne rends pas compte de toutes les Nuits.

Arrivé chés la Marquise , je lui racontai ce que j'avais appris de l'inhumation simulée, et mon recit fut à-peu-près-tel , qu'on peut le lire aujourd'hui dans la 162.^{me} CONTEMPORAINE, intitulée la LINGÈRE , au commencement. Je repris la suite du COUCHER.

Le Lecteur du Plan de M. De-Fontlèthe , en achevant le Code-criminel, s'aperçut que son Patron dormait profondement ; Il se retira , en baissant insensiblement ;

blement la voix, et envoya Servin deshabiller son Maître. M. De-Fonlèthe fut mis au lit, dormant et rêvant: Il ne se croyait plus Monarque, mais simplement ce que le sort l'avait fait. Il lui sembla qu'il était doué du somnambulisme mesmerien, et qu'il avait les yeux si perçans, qu'il voyait dans l'intérieur de Tous-ceux qui l'approchaient.....

[On retranche ici la suite de ce RÊVE, pour la placer ailleurs, avec un autre RÊVE : mais on conservera les Recits nocturnes suivans, lus au Heros, à son LEVER.]

—Je réunirai tout ce que vous me lisez-là, me dit la Marquise, et je veux le faire passer à mon Parent: Vous y faites à-peu-près son histoire: C'est une manière ingénieuse et neuve de l'éclairer.

SUITE : LES SIGNAUX.

A mon retour, je passai devant le Cimetière où s'était faite l'inhumation simulée. Les Garçons-chirurgiens, instruits des bruits qui couraient, avaient traité du Corps, et l'avaient obtenu. Ils l'emportèrent un instant après que je fus arrivé. Je les suivis, sans rien dire; et dans l'obscurité, ils me prirent pour l'Un d'eux. J'entrai dans leur chambre de la rue de la-Harpe, et je vis les préparatifs. Il fut décidé, à l'ouverture, que le Corps était celui d'un Homme mort d'une mala-

1558 LES NUITS DE PARIS:

die de poitrine. On s'en assura ensuite. La crainte d'être reconnu, et des soulèvemens de cœur, me firent me retirer. J'ai pris l'air à la pointe de l'Ile-Saint-Louis. Parvenu aux environs de l'Hôtel-Lambert, j'entendis une Jolie - voix, qui s'accompagnait de la harpe, en chantant:

Vous êtes irrité ! En vérité Votre courroux me fait rire ! Mais de quoi vous plaignez-vous ? De quoi seriez-vous jaloux ? Que voulez-vous dire ? Empêcher l'hommage, Qu'on doit au Bel-âge, Depend-il de nous ? Puis-je donc refuser Un baiser, Lorsqu'on me tourmente ? Je souris au talent D'un Amant, Sans en être amante. Tircis, je veux bien, Qu'un tendre lien, Ne fasse de nous qu'une âme : Mais si votre flâme Pour si peu me blâme, N'esperez plus rien ! — Pouvez-vous, Volage, Tenir un pareil langage ! Dit Tircis, en la fixant : Iris, mon cœur sent Que le vôtre m'outrage ! Hâ ! quand on s'engage, N'est-ce donc qu'un badinage ? L'amour sans partage, Est toujours le gage D'un Cœur bien-épris ! Mais le vôtre, Iris, Ignore ce constant usage ; Qui vous rend hommage Obtient l'avantage De plaire à vos jeux ! Un Cœur amoureux Ne peut être heureux, Si plus d'un Objet lui fait sentir ses feux ; La délicatesse Jointe à la tendresse Forme de doux nœuds. » Je vous aime, Mon ardeur extrême Fait l'unique bonheur De mon sensible cœur ! Je vous aime ; Mon ardeur extrême » Pour vous durera toujours, Et de mes jours » Finira le cours ». A ce discours Iris envain retient ses larmes : Tircis les voit couler ; pour lui que de charmes ! Sans rien dire, la Belle soupire, Regarde son Amant, D'un air charmant, Et dit endrement : » Je vous aime — Finira le cours » !

Je ne saurais exprimer le charme de cet air , ét de la Voix douce qui le chantait ! Ce qui me surprit encore davantage , ce fut l'heure!.. Ence moment , deux Femmes vinrent au balcon. L'éclat du reverbère qui les éclairait parfaitement , me fit voir que l'Une était jeune ét jolie ; l'Autre , une Femme-de-chambre. Je me tins coît. —M'aura-t-il entendue ? (dit la Première). —Il ne faut pas en douter ! le silence profond de la nuit aura favorisé votre voix... Tenez , voila de la lumière à sa fenêtre. —Il est vrai ! —Entendez-vous sa flute ? —Hâ-oui ! —Il vous repond... Ecoutons. ... —C'est l'air , *Cher Souvenir* ! —Oui...! Hâ ! je suis contente ! l'air m'annonce , qu'il n'est plus fâché-... Elles rentrèrent ; mais tout ne se ferma , que lorsque l'air fut achevé.

C L I N U I T.

LES REVERBÈRES.

A utrefois , il était un instant de la soirée , où les Citoyens se trouvaient plongés dans une obscurité profonde : C'était le moment de la chute du jour , ét l'instant où les rues étaient extrêmement fréquentées. Outre que l'heure pour alumer était apparemment fixée trop-tard , les tristes lanternes munies d'une chandelle , étaient en si grand nombre ,

ét jetaient si peu de clarté, qu'il fallait que tout fût alumé, pour y voir faiblement. Aujourd'hui, le service est bien plutôt fait, par un moindre nombre; et dès qu'un reverbère est alumé, il jete au-loin un brillant éclat. Nous sommes mieux, et cette amelioration est de nos jours. On donne même quelquefois dans l'excès opposé; les reverbères, dans certaines saisons, brûlent le jour; inconvenient facile à prevenir, en fixant les heures, non des saisons, mais des quantièmes, et en reculant l'heure de quelques minutes, pour les endroits decouverts, comme les Ponts, les quais et lereste.

Autrefois les Libertins cassaient les lanternes, dans leurs courses nocturnes, parcequ'elles étaient à-portée de la canne par leur peu d'elevation. Cetabus n'existe plus, et ne saurait exister. Les Cochers de tout étage respectent l'Alumeur et le reverbère. Un Fat en cabriolet s'arrête, et même le Cocher d'une Petite maîtresse, qui est toujours d'un degré plus impudent que Celui d'un Petit maître.

Tandis que j'admirais le bel ordre qui règne dans une Ville immense, et que je sentais, mieux que je ne puis l'exprimer, par combien de degrés il a falu monter peniblement,

peniblement, pour parvenir à ce point, j'aperçus une Jeunefille de Marchand-Fayancier, qui faisait signe à un Petit-Commissionnaire. C'était un Jeunegarson d'une assez jolie figure, et dont les cheveux châtons, agreablement bouclés, accompagnaient bien le visage. Je crus qu'elle allait lui donner une lettre, et j'en étais surpris, à-cause de sa jeunesse. Mais non; ce fut de l'argent. — Sois bien sage, Pierre... Commences-tu à savoir lire? — Hô, oui, mademoiselle: Je lis l'écriture. — Voyons? en-voici de la mienne-. Le Petit Commissionnaire lut: » *Si Pierre est bien sage; quil apprenne bien à lire et à chiffrer, je prierai Maman de le recevoir garson à la maison; pas domestique; je ne veux pas qu'il serve à table; mais garson: Entendez-vous, Monsieur Pierre? Pour que je sache si vous profitez, vous repondrez à cette Lettre: Entendez-vous, Monsieur Pierre? demain, à l'heure qu'on alume les reverbères, vous me donnerez votre reponse. Adieu, Pierre. Mondieu! que je serais contente, si je vous voyais un habit noir! C'est toute mon ambition... Mais adieu, et ne manquez pas!*

SUITE DE L'ENTERREMENT SIMULÉ.

Il y avait longtemps que je n'étais
Tome IV, VII Part. r

forti à l'heure où l'on allume. Mais ce soir-là, je voulais parler à la Veuve de l'enterrement simulé. J'allai chés elle. Je trouvais une Jolie-Marchande, encore jeune, d'une aimable figure, ayant trois Enfants, et surtout une Fille de dix ans, l'aînée, qui annonçait une charmante figure. — Madame (lui dis-je), votre malheur est connu: Je ne puis rien par moi-même; mais je viens vous offrir la protection d'une Femme - de - qualité! J'entrai dans les détails convenables, et il fut décidé, que j'intéresserais mad. De-M**** en sa faveur. Je ne lui dis rien de ce que j'avais découvert, au-sujet de son Mari, et sûrement je fis mal, par l'événement. Je restai auprès de cette Veuve, à écouter le détail de ses affaires, jusqu'à huit-heures.

J'allai ensuite au Pont-neuf, et j'y donnai une leçon d'astronomie à mes deux Elèves. C'est la dernière: Au-moyen du livret, de ce que je leur avait dit, du livre de l'Astronome-Lalande, et de leur intelligence, elles en furent autant que moi, sur ce qui frappe nos regards. Je passai par la Nouvelle-Halle. J'étais douloureusement affecté!... et cependant charmé du sacrifice: car je m'éloignai, pour le rendre plus complet. (Observez, que je ne repète plus au-

cune des scènes des *Filles*, que je voyais
journallement; parceque cela devien-
drait fastidieux; non plus que celles des
accidens par les carrosses, parce-qu'on
imaginerait que j'en veux aux Riches:
Moi! j'en voudrais aux Riches! Et c'est
une Femme riche, qui, pendant vingt
ans, m'a rendu le plus heureux des Hom-
mes! je pouvais de toute sa fortune!
Mais j'ose me rendre ce temoignage,
que jamais je n'ai songé à moi: Je suis
resté pauvre, après avoir pu tout pour
les Autres; et je m'en glorifie! (Mes
Concitoyens! apprenez que je suis Au-
teur, tout-comme d'Autres; et que je
n'eus jamais ni pension, ni gratification,
ni prix; que je n'ai strictement vécu que
de mon travail, et de 6 mille liv. de mon
patrimoine, vendu à mon Frère Pierre:
Je tâcherai, toute ma vie, de conser-
ver ces 6-mille livres à mes Enfans; car
il ne m'est pas permis de les manger,
puisque'ils sont le produit sacré du tra-
vail de mon Père, qui, sans-doute, a
pretendu, que ce produit passât à sa Pos-
terité: Si je puis y ajouter six autres
mille livres de mon travail, j'aurai imité
mon Père... Et puissent Tous-ceux qui
sortiront de lui et de moi, travailler
d'après ce principe! Il n'est pas bon

qu'on s'enrichisse : mais il est beau de laisser quelque-chose de son talent à ses Enfans ! Pardon , honorable Lecteur ! si je vous ai parlé de moi , c'était pour amener cette belle vérité) !

Après avoir rendu compte de toute ma soirée à mad. De-M****, et avoir obtenu sa protection pour la Veuve , je repris la suite de l'Ouvrage que je faisais pour son Parent.

[Dans cette partie du Rêve de M. De-Fontèthe , je lui faisais lire les Aventures suivantes.]

— Il est plaisant , me dit la Marquise , de faire venir ici nos entretiens , et vos aventures nocturnes , comme un Ouvrage qu'on imprime , et dont on lui lit les épreuves !... Avez-vous déjà placé une de ces Aventures ? — Non , madame ; j'attens celle de demain : Je l'écrirai , après vous l'avoir racontée : Elle se trouvera naturellement placée dans l'Ouvrage que vous destinez à votre Parent. — C'est fort-bien ! Admirable , mon Ami ! Je vous laisse. Allez , comme l'Abeille , tirer le miel salubre des plantes même qui sont des poisons. — C'est par vous que je suis quelque-chose , madame ! je vous dois l'hommage de mon existence. — C'est par vous que j'existe encore : La reconnaissance et l'amitié sont égales entre nous ; et

CLI NUIT. 1565

c'est un bonheur ! nous ne pourrions pas, sans cela , être de véritables amis.

Je ne fis aucune rencontre extraordinaire. J'ai sur l'Ile , et j'eus encore une agreable chanson : mais elle est connue , c'est,

Je viens te voir , charmante Lise.

CLII NUIT.

SUITE DE LA PETITE-CHANDELIÈRE.

Je sortis encore à cinq-heures , pour revoir la Jolie-Fayancière du Marché-neuf. Je vis Pierre présenter sa lettre. Mais Agathe la lut bas. Elle en parut contente , et lui donna un petit-coup sur la joue , qui fit rougir le Jeune-garçon.

Je pris ensuite par le Pont-Saintmichel et la rue Saintandré : J'arrivai à 6-heures au Carrefour-Buffi. J'entendis pousser , à l'entrée de la rue Daufine , de grands cris : Je me precipitai , et je vis une Jeune et charmante Personne renversée sur le seuil d'une boutique ; un beau Jeunehomme , transporté de fureur , suspendu aux rênes d'un gros Cheval-de-cabriolet , qui se câbrait , et l'enlevait , sans que le Jeunehomme le quittât ; un Petitmaître , conducteur de la voiture capriforme , qui donnait des coups de fouet au Jeunehomme et au Cheval. Je m'ap-

prochai, en perçant la Foule. —Ce Malheureux ! (disait le beau Jeunehomme), vient de renverser , sans moi , il aurait écrasé , l'Infame ! Ce que la Nature a formé de plus charmant ; une Femme adorée qui n'a pas seize ans , à la vie de laquelle la mienne est attachée !... Le Monstre ! —Vous avez raison ! (lui dis-je) ; mais il est des loix... Et vous ! (m'adressant au Faquin du cabriolet), qui osez donner des coups-de-fouet à l'Homme que vous avez offensé cruellement ! cessez ! on redoute la vengeance publique- ! Ces mots arrêterent le Donneur-de-coups-de-fouet. Je retins également le beau Jeunehomme , qui voulait le renverser , et l'écharper : —Monsieur ! (lui dis-je) ; votre indignation est legitime : mais vous vivez dans un pays policé , où les trois fonctions que vous réunissez en cet instant , sont séparées, celle de Partie-civile , celle de Juge , et celle de Bourreau : Vous ne pouvez exercer que celle de Partie-. Le mot de Bourreau l'avait sans-doute frappé ; car il s'arrêta : Il abandonna le Petitmaître ; le Jockey put remonter , et j'entendis un moment après le cabriolet partir. Je suivis le Jeunehomme , que je venais de reconnaître. Il retrouva la Jolie Blonde à-

l'entrée de la boutique d'un Fourreur : C'était l'aimable Chandelière. Elle était dans la plus vive inquiétude ! — Viens, ma chère Ame ! (lui dit le Jeunehomme) : Le malheur prêt à nous arriver, m'a prouvé , que je ne pourrais vivre sans toi. Ils n'allèrent pas loin. Ils arrivèrent dans la boutique de la Chandelière. Je fus curieux de faire quelques informations sur l'Amant , ou l'Epoux , pour savoir ce qu'on en pensait dans le quartier. La Boulangère m'en avait dit un mot , je m'adressai à l'Epicière de l'autre côté , jeune Brune intéressante, dont j'étais légèrement connu.

— Personne ne peut mieux vous instruire que moi (repondit-elle) : Asseyez-vous dans le comptoir.

La Jeune-Blonde que vous venez de voir entrer, est la fille de la Chandelière, quoique sa Mère soit très-brune : elle n'a pas seize ans, et néanmoins elle est mariée à ce beau Jeunehomme, qui l'adore, et qui lui a fait sa fortune. On ne sait ce qu'il est, et il le cache même à sa Bellemère, qui est veuve ; mais on le croit de condition, à son air, à ses manières, à ses sentimens. La petite Reine n'avait guère que douze ans, quand il en devint amoureux : Il manifesta ses

sentimens, sans se montrer, par une lettre qu'il écrivit à la Jeuneperſone, ſous l'enveloppe de ſa Mère. Il lui parlait de ſa beauté ; mais il la lui faiſait en- viſager, comme une obligation de plus à ſ'observer elle-même : il lui recomman- dait d'imiter la conduite ſage et réſervée de ſa Mère : Cette Lettre fit plaiſir à Celle-ci : Elle avait mis ſa Fille chés une Maîtrefſe, pour apprendre les ou- vrages de Femme ; elle l'en retira ſur- le-champ, afin de l'avoir toujours ſous ſes yeux, et de ne pas la perdre de vue un ſeul inſtant.

Il y a environ dixhuit mois, c'eſt-à- dire, à treize-ans-et-demi, que le Jeu- nehomme ſe préſenta ; ſa figure, ſa jeu- neſſe, tout inſpira de la réſerve : La Mère avait d'ailleurs l'exemple d'une Par- fumeuſe du Voisinage, qui avait une Fille très-jolie, et qui venait d'être trom- pée, ou de ſe tromper elle-même : ce qui l'avait deſhonorée dans le quartier. Elle répondit donc avec froideur, au premier mot que lui dit le Jeunehomme. — Madame (lui dit-il), loin que votre réſerve me faſſe de la peine, elle me comble de joie ! Votre Demoiſelle eſt jeune, il eſt vrai ; mais je ne demande pas moins à l'épouſer ſur-le-champ ; par-

ce-qu'il entre dans mes vues de prendre ma Femme au sortir de l'enfance. Je ne vous donnerai pas la peine de faire des informations : Que vous importe de connaître ma qualité ? vous êtes roturière , et tous les Roturiers honnêtes-gens sont égaux : mais ce qu'il vous importe de savoir, c'est l'état de ma fortune : Je ne dois rien : Dans les differens endroits où j'ai demeuré , on pourra vous le dire ; et je vais vous rendre depositaire du capital de trentemille livres de rentes : Vous le placerez comme il vous plaira ; je suivrai vos ordres ; je reconnais en recevoir la moitié de votre aimable Fille ; et je m'oblige à ne jamais ôter mon dépôt d'entre vos mains-.

Ces conditions étaient trop avantageuses , pour ne pas être acceptées : Cependant mad. Telort demanda quelques jours pour se consulter. Toute sa Famille, et celle de feu son Mari , fut pour l'acceptation. Le Jeunehomme revint ; la Mère l'étudia ; elle le trouva doux , honnête , spirituel , et surtout , si éperdument et si honnêtement amoureux de Reine, que c'était un plaisir de les voir ensemble. *M. Masson* (c'est ainsi que se nomme le Jeunehomme) , disait quelquefois à sa Bellemère future , en lui

montrant Reine : — Je l'aime bien ! mais je ne veux le lui montrer , qu'après le mariage , afin de ne donner aucune atteinte à la pureté de son cœur-. Ces bons sentimens , et tout ce que vit la Mère , hâtèrent le mariage.

M. Maffon n'avait pas trompé mad. Telort , en lui disant qu'il montrerait son amour après le mariage : Dès le premier jour , on vit à quel excès il aimait sa jeune Épouse ! Il lui donnait les marques les plus flatteuses , non de passion , mais de tendresse. Depuis ce moment , jusqu'à ce jour , c'est-à-dire , pendant dix-huit mois , son attachement a toujours augmenté. Il dit quelquefois : — Je n'avais qu'un corps ; j'en ai deux à-présent ; j'ai tous les plaisirs et tous les dangers attachés à une double existence-. On lui demanda un-jour , Comment il se faisait , qu'il aimât si passionnement une Enfant ? car cela est excessif ! c'est au point , qu'il ne survivrait pas un instant à sa jeune Epouse , et qu'il ne peut la quitter : Il la mène toujours avec lui , lorsqu'il sort pour ses affaires : Voici sa réponse : — Quand je l'ai vue pour la première-fois , c'était le soir aux lumières : Je la trouvai si aimable , quoiqu'elle ne fût qu'une Enfant , que je ne pouvais me rassa-

sier de la regarder. Je me promenais dans la rue, pour ne pas marquer d'affection: Je vis la Jeune-Parfumeuse; je la trouvais belle: mais elle ne dit rien à mon cœur: Je revenais à Reine; et je sentais un délicieux épanchement de tendresse. Je ne m'éloignai qu'avec peine, et lorsque la boutique fut fermée. Dans la nuit, je rêvai que je voyais Reine, et qu'elle était mon épouse. Je puis dire que mon songe me donna le bonheur complet. Je le trouvais à être uni avec Reine; à lui prodiguer les attentions les plus délicates: En m'éveillant, je sentis, comme si j'avais été attaché à cette Jeune personne depuis six-mois, qu'elle était-essentielle à mon bonheur; et j'ai tout employé pour l'obtenir.

On observa, qu'en achevant ces mots, :: J'ai tout employé pour l'obtenir, un nage couvrit les yeux de M. Masson. Mais jusqu'à ce moment, on n'a pu rien découvrir. Qu'est-il? On l'ignore? C'est un mystère qui se découvrira sans-doute un-jour. Tout ce que l'on peut dire, c'est que jamais amour n'égala celui qu'il marque, et qu'on voit bien qu'il ressent pour sa Jeune-épouse. C'est une véritable idolatrie. Ainsi parla l'Épicière.

Je vous donnerai le dénouement, dès

que je l'aurai, madame. — Que faire? (dit la Marquise): nous savons la vérité: Mais causer un trouble étrange, pour remettre cette heureuse Fille, dans les bras de ses Parens, et rendre à sa Mère une Infortunée... Non, non, Reine est assés heureuse. Mais son Mari.... Attendons-. Je sortis aussitôt.

C'est ainsi que j'écrivais des traits recens pour le Parent de la Marquise, à laquelle je les racontais pendant notre souper: Ce qui lui causait un grand plaisir! Elle m'exhorta vivement à continuer.

Je retournai sur l'Île; où je vis la suite des Signaux que se faisaient les deux Amans, dont l'Un était sur le Port-Saintpaul. Je n'entendis rien chanter.

CLIII NUIT.

SUITE: L'AVEUGLE.

A cinq heures, j'étais devant la porte de la Jolie-Fayancière, et Pierre y était aussi. Agathe vint lui parler, et j'entendis qu'elle lui disait, — C'est pour ce soir-. En-effet, un-instant après, elle le presenta. La Marchande reçut fort-bien M. Pierre, qui était proprement vêtu, et il embaucha le tablier.

Je passai de là chés la Veuve sans l'être, et j'appris qu'elle avait vu mad. De-M****, qui était entrée chés elle.

CLIII NUIT. 1573

J'ai ensuite chercher des aventures, pour les mettre à la suite de mon Ouvrage pour le Parent de la Marquise. Je ne trouvai rien d'abord. Il était 11-heures.

Un carrosse-de-place roulait dans la rue Saintantoine, environné de Gardes, dans un silence profond. Je frissonnai! — Où va le Malheureux que l'on conduit? S'il est coupable, c'est une juste punition! Mais pourquoi cet Infortuné a-t-il vu le jour! Je m'étais arrêté. Un Garde vint à moi, et m'obligea d'avancer. Je pris par la petite rue Percée-Saintantoine.

Dans cette rue très-infecte, sont deux portes-cochères, en demi-lune, afin, que les voitures puissent en sortir. Parvenu à la première, mon pied heurta quelque-chose. Je regardai attentivement, non sans quelqu'effroi: C'étaient les pieds d'un Homme. — Qui êtes-vous, me dit-on? — Un Citoyen paisible, qui s'en retourne chés lui. Et vous? puis-je savoir qui vous-êtes? — Hélas! je suis un pauvre Abandonné, qui ne puis m'en retourner seul au logis. — Hé! par quelle raison? D'où vient rester seul, dans une rue sale, au milieu des ténèbres, Il est deux-heures après minuit? — Hâ! il est toujours minuit pour moi! Je suis un aveugle, privé depuis trente ans de

la lumière des cieux. J'en avais trente alors. — O Infortuné ! n'avez-vous pas un Guide ? — Hélas ! j'ai une Fille : Elle n'a que douze-ans : on la dit allés gentille. Elle m'a conduit aujourd'hui sur le Boulevard-du-Temple : vers les 6-heures, elle m'a dit : — Mon Papa, voila une Voisine qui veut bien me faire le plaisir de me mener chés Nicolet. Je n'ai jamais vu ça ; vous savez que je suis toujours tristement attachée auprès de vous ; permettez que j'y entre ! et je m'en-vais vous donner un Petitgarçon que voici , qui vous menera , où vous voudrez : vous aurez seulement soin d'être ici à 9-heures—. Je n'avais pas trop envie d'y consentir ; mais la Voisine, dont j'ai reconnu la voix , m'a tant pressé , que je me suis rendu. J'ai senti le Petitgarçon , et je me suis mis à faire quelques tours , en revenant sur mes pas. Il m'a semblé pourtant que je m'éloignais : mais je n'avais aucune défiance. Enfin , à 9-heures , j'ai demandé , si je n'étais pas devant le Theatre de Nicolet ? — Vous êtes à la porte Saintantoine-, m'a dit une voix d Homme. J'ai appelé mon Petit-garçon : Il était disparu : J'étais seul. Je suis néanmoins retourné devant chés Nicolet , en demandant. Mais je n'ai pas trouvé ma Fille. J'ai été chés-moi. Je suis resor-

ti. et ne rencontrant pas ma Fille, j'ai été chés un Commissaire, rendre plainte, contre la Voisine: A mon retour, je me suis égaré, parcequ'on m'a derangé de ma route, à-cause d'une voiture, et ne trouvant plus Personne pour m'y remettre, j'ai preferé cette petite rue: J'ai choisi cette porte, qui est en enfoncement, et j'attendais que Quelqu'un passât: Mais je me suis assoupi.

Je reconduisis l'Aveugle à sa maison; et je lui promis de faire les demarches necessaires pour retrouver sa Fille.

Le lendemain, je m'informai de la Voisine. C'était une Femme-entreteneue par un Marchand-de-chevaux: Elle demenrait rue des Anglais. J'alai chés elle, et j'y trouvai L'Enfant, deja parée, d'une manière, qui annonçait l'usage qu'on se proposait d'en faire. Je causai avec la Femme, qui était une grande et belle Cauchoise, sans me decouvrir: mais je saisis un moment, pour écrire un mot à la Marquise, et la prier d'envoyer à mon secours

Avant que ie pusse avoir de reponse, la Cauchoise s'ennuya de ma conversation, sans but (me dit-elle), et me pria de sortir. Je craignois de laisser échapper la Fille de l'Aveugle: Je courus chés le Commissaire voisin; auquel

j'exposai ce qui se passait, et je le pressai, d'envoyer chercher la Femme et la Fille. Je l'obtins, avec quelque peine, n'étant pas connu. La Cauchoise fut effrayée : Cependant elle vint, mais seule. Je representai au Commissaire, qu'il fallait avoir la Jeunefille. La Cauchoise nia qu'elle en eût Une chés elle, à-moi-même, qui venais de la voir. J'entrevis qu'elle l'avait éloignée, ou cachée. Je le dis, et je courus aussi-tôt la chercher. Je frappai doucement. Je contrefis ma voix, comme si j'eusse été la Femme, et enfin, l'Enfant m'ouvrit. Mais en voyant un Homme, elle voulut refermer sui-le-champ. J'avais un pied entre la porte ; je forçai l'entrée. La Petite, préparée sans-doute, cria au Voleur ! Heureusement que le Commissionnaire arrivait, avec un Laquais de la Marquise. J'en imposai au digne Voisinage de la Cauchoise, et je conduisis la Petite chés le Commissaire. Un Billet de la Marquise, et sa livrée, me donnèrent du credit. Je fus écouté : On envoya chercher l'Aveugle.

Pendant ce temps-là, je racontai, comment j'étais entré. Ensuite, je priai d'interpeler la Cauchoise, pour savoir d'elle les motifs qui l'ayaient portée à enlever la veille cette Enfant à son Père ?

CLIII NUIT. 1577

Elle nia : La Petite soutint, qu'elle ne la connaissait pas. Le Commissaire parut étonné. — C'est avec une Voisine de mon Père, et non pas avec Madame, que j'étais hier, et ce matin : Elle veut me mettre en apprentissage. A mon âge, conduire un Aveugle, faite comme une petite Pauvre ! qu'il aille aux Quinze-vingts ! On entrevoyait, par ce discours, un très-mauvais sujet dans cette Enfant. La Cauchoise soutint également qu'elle ne la connaissait pas ; que je ne l'avais pas vue chés elle. Je crois que j'aurais dementi mes propres yeux, tant les deux Effrontées mettaient d'assurance et de fermeté dans leurs dénégations. Le Commissaire s'occupa d'autre chose : et enfin, le Père arriva.

— J'ai trouvé votre Fille (lui dis-je) : la voila. Il s'approcha pour la toucher. — Je ne reconnais pas là ma Fille ! — Je le crois bien ! (s'écria la Cauchoise) ; elle ne le connaîtra pas non plus, et ce n'est pas sa fille. — Il n'importe (dis-je alors) : vous êtes une corruptrice, et il faut que cette Jeunefille soit rendue à ses Parens : Elle en a, qu'elle les nomme ; ou toutes-deux vous allez être conduites à Saintmartin-. Ce n'était pas mon intention ! Je savais trop combien il est dangereux de faire subir à une Jeunefille ce

1578 LES NUITS DE PARIS:

genre-de-punition; c'est la plonger à-jamais dans le libertinage. Mais je voulais épouvanter la Cauchoise, et elle le fut. Elle balbucia, et parut vouloir abandonner sa Proie. Je dis à l'Aveugle de faire parler sa Fille. La Petite s'obstina longtemps à garder le silence, ce qui fit voir à quel point elle était déjà corrompue. Enfin, la Cauchoise avoua, que la Muette volontaire était fille de l'Aveugle, et que le bain, les pâtes, les parfums avaient empêché le Bonhomme de la reconnaître au toucher et à l'odorat. Mais elle s'exusa sur ses intentions. La Petite alors parla, en pleurant de regret. Son Père la reconnut, et je les fis conduire tous-deux chés la Marquise, qui, à ma prière, voulut bien en prendre soin. Le Père et la Fille furent placés convenablement; Celle-ci, dans une Communauté; Celui-là, dans une manufacture, où il a une occupation machinale, et point trop fatigante, qui entretient sa santé; il tourne une roue.

Cet événement m'avait pris du temps. Je ne l'écrivis qu'après l'avoir raconté à la Marquise.

CLIV NUIV,
L'INDUSTRIE-FAINEANTE.

Voyant l'avanture de l'Aveugle et de sa Fille heureusement terminée, je

me promenai , le soir , dans les rues , pour faire mes observations ordinaires. Dans celle de l'*Arbre-sec*, je fus abordé par l'Original (M. Du-Hameauneuf), qui fit quelque chemin avec moi. — Vous vous promenez donc ainsi tous les soirs , (me demanda-t-il) ? — Oui ; c'est le temps de mes études : D'Autres vont contempler , à la campagne , la nature vegétante ; moi je contemple ici la nature vivante , raisonnante , et souvent délirante. — Vous devez voir bien des choses ! — Tout est action dans cette grande Ville ! Il s'y trouve tant d'Êtres , qui n'ont rien que leur industrie , qu'il faut bien qu'ils se remuent , pour subsister , et surtout , pour se donner le luxe , qui passe quelquefois ici avant le nécessaire. — Ha ! je le crois , et j'en ai vu plus d'un exemple ! J'ai vu , dans le Café , qui fait le coin de cette rue , un Homme bien-mis , qui avait une singulière existence ! Il n'avait qu'un habit ; mais de ceux à deux fins : un côté modeste , lui servait le jour ; l'autre galonné en faux , la nuit , pour les Cafés , les spectacles , l'Académie. Il n'avait pas un sou , et pas un seul moyen de gagner ! et cependant il vivait. Il connaissait quelques maisons , où l'on donne ordinairement à dîner : Il leur distribuait ses jours ; ici sous le

1580 LES NUITS DE PARIS:

côté modeste ; là , sous le côté brillant de son habit. Le soir , ou les jours qu'il manquait un dîner , le café le nourrissait , et contribuait à sa santé , en laissant à son estomac le temps d'achever les anciennes digestions. Il entra : Il cherchait Quelqu'un qui lui payât une bavarole , ou une tasse au lait , avec un petit-pain : s'il ne trouvait Personne , il demandait au Garçon , et se faisait servir : Il sortait ensuite adroitement. Le Maître du Café s'en est aperçu , mais par compassion , il a défendu à ses Garçons de rien dire : c'est une aumône qu'il fait. Elle pourrait être mieux placée : mais il répondit un-jour , à cette observation : — Je le preserve peut-être de voler. Il faut à cet Homme de l'argent , pour payer son loyer , son blanchissage , son Cordonnier. Il a un moyen d'en avoir ; mais comme ce moyen est faible , il se borne au plus étroit nécessaire : Il a pour connaissance deux ou trois Auteurs , qui lui donnent des billets-de-spectacle , à certains jours : Ils sont d'amphiteatre : l'Homme dénué va se mettre aux environs des bureaux , et il offre son billet à Quelqu'un d'honnête , moyennant une demi-retribution : Il s'est fait ainsi une demi-douzaine de Connaissances , qui le dispensent aujourd'hui de se compromettre ; il va leur por-

ter ses billets, soit à l'Une, ou à l'Autre. Il fit un-jour un coup d'or : Un Auteur, qui ne le connaissait pas sous toutes les faces, lui confia une trentaine de Billets de parterre : Il fit mauvais ; le spectacle devint un asile , et la pièce nouvelle attira un monde infini : les billets montèrent à 48 sous , et 3 livres : Notre Homme fit 20-écus des siens : Ce qui le mit à l'aise pour quelque temps. Il alla au Billard , à l'Academie, et fit quelques paris qui lui réussirent ; ses 20-écus ainsi alimentés lui donnèrent du linge et un habit-neuf.

Cette vie est certainement condamnable : mais il n'est que deux Villes , Paris et Londres , où elle puisse avoir-lieu. Quels faibles moyens !

—Je vous remercie ! (dis-je à l'Original : Je savais déjà deux traits approchans ; mais le vôtre est plus saillant-.

SUITE DES SIGNAUX.

Je retournai , en m'en revenant , à la pointe-orientale de l'Ile : J'y arrivai plutôt que les autres jours. Il me sembla que je voyais Quelqu'un sous le reverbère. Je marchai sans souliers , à l'ombre des maisons. Lorsque je fus à-portée d'entendre, je compris que l'Amant était sous les fenêtres de sa Belle , et j'ouïs des choses fort-tendres. Je fus

surpris qu'on fit à Paris l'amour à l'espagnole , dans un siècle où l'on dit, qu'il n'existe plus de véritable amour ! Je ne voulus ni effrayer ni déranger des Jeunesgens, qui me parurent bien-éloignés du libre-ét de la corruption ! Je m'éloignai , dès que j'entendis le commencement des adieux. Ils durèrent plus d'une heure : Ce qui m'édifia. Quand les adieux sont aussi longs, Ceux qui les font, voudraient bien ne pas se quitter !

CLV NUIT.

NEFANDA !

Pierre était chés la Fayancière ; je n'avais rien à voir à cinq-heures. La Veuve était tranquile , et n'avait plus besoin de moi : je ne sortis qu'à 7-heures. Je vis Pierre en-passant ; Il me parut fort-heureux ,... et Agathe aussi.

Il est quelquefois des traits horribles qu'on ne peut raconter : tels seront ceux de cette soirée. J'entrai dans un Cabaret, où l'on fesait la noce d'une Fille-publique, qu'un vieux Domestique épousait par goût : Les Invités , que je connaissais presque tous , avaient formé un projet digne de Sacripands, et ils l'exécutaient, en jouant à la main-chaude : *Super dorsum Mariti fabricabant nequitias...* Je temoignai fortement mon

indignation à ces Hommes pervers, mes anciens Camarades, et je menaçai de l'hôpital le *Petit-Chaperon-rouge* (c'est le nom de la Fille, ancienne Compagne de la Belle Sainteir). ¶ Cette même Femme mangea en 6 mois 20-mille liv, à l'Imprudent qui l'avait épousée; elle couronna l'œuvre, en lui vendant ses meubles, pendant un voyage nécessaire qu'il fit à Versailles: Je la rencontrai pendant cet intervalle; mais j'ignorais son inconduite. Je lui parlai bonnement; elle fit l'hypocrite. Mais lorsque je sus la vérité, j'implorai la protection de la Marquise, pour la faire punir.

Le même soir, je vis une autre noce. Le Comte de-S., libertin cruel, le Même dont on a déjà vu un Trait, voulait se venger de la Fille d'un Sellier, qu'il n'avait pu séduire: Il avait tout disposé, pour s'emparer des Nouveaux-époux, sans se compromettre. Lorsqu'il eut réussi, ... *Virum trium Luparum con nubio adjungere coëgit, coram alligatâ Uxore, quæ quandoque virgis cædeba tur....* Tout disparut à l'aurore; et moi, j'alai chés la Marquise, que je trouvai très-inquiète! Je lui fis mes deux recits entiers; et elle en fremit.

A ma sortie sur les 1-heure-ét-demie, je rencontrai moi-même l'Homme fin-

gulier , dont mon Narrareur ordinaire voulait me parler.

LE TROUVEUR.

Un Homme sort tous les jours de chés lui , sur les cinq-heures du soir en hiver , ét vers les neuf à dix en été , en-un-mot , suivant la saison , une lanterne à la main : c'est une sorte d'œil-de-bœuf , dont le verre donne une belle lumière. Cet Homme tient toutes les rues chaque Nuit , c'est-à-dire , les rues passagères , tellement fixé au pavé , qu'il ne voit rien autre chose. Lorsque je le rencontrai , il marchait rapidement , ét par l'habitude , rien ne lui échappait. Plus d'une-fois , d'Autres que lui trouvent ce qu'il paraît chercher , ét il arrive souvent , qu'il le reclame comme lui appartenant. D'autres fois , en le voyant chercher , on lui demande , ce que c'est ? on l'aide , ét on lui remet ce qu'on vient de ramasser. Il connaît les endroits où le monde se rassemble le soir , ét il tâche d'être le premier à la sortie. Il vole d'un endroit à l'autre ; il examine tout scrupuleusement ; il furete par-tout. Il entre , le premier aux Tuileries , au Palais-royal , au Luxembourg , & profite des premiers rayons de-lumière pour tout visiter. Ce travail fini , le Chercheur s'en retourne chés lui se coucher , pour jusqu'à midi-une-heure.

Il n'abuse pas de son genre singulier d'occupation : Tous-les-jours il lit les Petites-affiches ; il porte fidèlement sa trouvaille , et reçoit la récompense. Au-moyen des peines qu'il se donne , et de son exactitude , il se fait environ 12-cents livres par an. Il est vrai , qu'il est encore commissionnaire : Beaucoup de Personnes s'adressent à lui , afin qu'il donne sa demeure , pour les pertes qu'ils veulent cacher à leur Famille. Il decouvre même des Filous , qui le connaissant , lui rapportent leur pretendue trouvaille , moyennant la moitié de la récompense. Je suivis le Trouveur pas-à-pas jusqu'à la rue Poissonnière , à-l'entrée de celle Beauregard. Là , il fit une trouvaille. Je l'abordai sur-le-champ , en reclamant la perte. C'était une montre.

Il me regarda fixement , et se mettant à sourire , il me dit : — Vous ne l'avez pas perdue , et ce n'est pas serieusement que vous la redemandez-. Il avait dirigé sur mon visage le rayon de sa lanterne. — Comment voyez-vous cela , monsieur ? — A la contraction de vos traits. Ils me disent , que vous voulez m'éprouver : Je le vois , et je lis à-present votre pensée : Vous hésitez , si vous continuerez votre badinage , ou si vous me

Tome IV, VII Partie. s

parlerez naturellement? — Je vois que vous avez de l'esprit, et que vous êtes rusé: mais parlons bonnement: Rendez-moi ma montre, et recevez la récompense, s'il est nécessaire? — Je ne fais plus à présent ce que vous pensez... — Vous étiez parlà... La montre était-ici... — Je revenais sur mes pas. — Je vous y prens! Elle n'est point à vous! le hasard fait que suis-là depuis un quart-d'heure. — Il y a plus que cela, que je l'ai perdue: Je revenais du Marais. — Hâ!... A présent, devinez-la? Vous savez le nom de l'Horloger? — Paris, Leroi; Julien Leroi. — Voyons-. Mon dire était juste. Le Trouveur fut embarrassé. — Cependant, elle n'est point à vous! — A quoi voyez-vous cela? ---Aux reponses que vous me faites; à votre air.... Mais comme je puis me tromper, et qu'il vaut mieux être dupe qu'injuste, la voici. — Ce mot nous reconcilie (lui dis-je): La montre ne m'appartient pas. — Hâ! vous m'ôtez une grande de peine! Cela doit être, ou toutes mes règles sont fausses... Mais ce qui me rendait indecis, c'est que vous avez l'air honnête, et j'aimais mieux renoncer à toutes mes règles, que de braver une fisonomie honnête-. Nous nous quittâmes, et je mis ce trait à la suite des autres.

CLVI NUIT.

LE DECOLLEUR D'AFFICHES.

Quelques Nuits après, je rencontrai l'Homme qui m'avait raconté le trait de l'INDUSTRIE FAINEANTE, et il me fit voir le Personnage. Nous allions nous quitter, lorsqu'il me tira par le bras : — En voici Un d'une autre espèce (me dit-il), qui est plus singulier encore, et qui vous étonnera beaucoup, tant il est mesquin ! et cependant, il fait subsister cet Homme depuis trente années ! Vous ne le devineriez jamais... Tenez, il decole les affiches du coin des rues, et cela suffit à tous ses besoins... Voyez le faire... Il vend à l'Épicier 3 sous la livre, ce qui est simple ; au Cartonniér ce qui est colé l'un sur l'autre ; enfin, ce qui est absolument mal-propre et gâté, il l'amasse dans sa petite-chambre, et s'en chauffe l'hiver. Ce Malheureux est absolument incapable d'aucun travail ; non qu'il soit incommodé, mais par excès de nonchalance. Il se prive de tous les plaisirs : Il mange les choses les plus grossières, qu'il achète ; au-coin des rues, aux Femmes qui revendent des restes. Il sort la nuit, pour decoller les affiches : mais, comme il ne veut pas occasionner de plaintes, il lit les dates, et les laisse

1588 LES NUITS DE PARIS:

subsister, tant que le jour indiqué n'est point passé. Il ne touche jamais aux affiches-à-demeure, telles que les annonces de Livres, de Remèdes, &c. Il depouille régulièrement chaque soir les murailles des affiches de Comedies, et cet objet seul lui produit 12 à 15 sous par jour. Il dort depuis huit heures du matin, jusqu'à trois ou quatre heures du soir. Le reste du jour, il arrange ses papiers, et les porte vendre. Comme les rebuts ne suffiraient pas pour son chauffage, il ramasse, à ses promenades diurnes, les petits morceaux-de-bois et de charbon, les écorces, la paille, les depaillûres-de-chaise, qu'on jète dans les rues; et l'été lui fournit assés, pour faire du feu l'hiver dans les plus grands froids.

Cette singulière vie est étonnante, et ne pouvait convenir qu'à un Individu: Deux ou trois se fussent enlevé leur subsistance. Par exemple, il n'y a que deux ou trois Marchands - d'encre ambulans: environ 6 Ramasseurs - de - bouteilles-cassées: Les Chiffonniers n'exercent cet état que de temps-en-temps, et pour se reposer d'un autre travail; les Grattes-ruisseaux ne le font que par occasion. Mais j'ai connu encore un Homme plus singulier: Trouvez-vous à la Porte-Saint-martin demainsoir, je vous le montrerai.

CLVI NUIT. 1589

J'ai redigé ce trait chés Mad. De-
M****.

CONCLUSION DES SIGNAUX.

J'étais pressé de retourner à l'Ile : la petite aventure, qui s'y passait, m'intéressait vivement. J'y arrivai de-bonne-heure, c'est-à-dire, avant une heure-ét-demie. Je m'approchai avec précaution, et j'écoutai. Je n'entendis rien. Je pensai qu'on n'était pas encore arrivé. Je marchai plus librement. Au premier bruit que je fis, un coup-de-pistolet partit, et la balle me siffla aux oreilles. Je m'éloignai. J'entendis en même-temps quelque bruit dans la rivière, et je vis un petit bateau avec un seul Homme, qui prêt à toucher l'escalier, s'en retournait à l'autre bord. Je conclus qu'il y avait là un Père, ou un Tuteur, ou un Mari, ou tout-aumoins un Amant jaloux, qui avait de grands droits. C'était tout-cela.

CLVII NUIT.

MÉLANGES.

Je revins chercher l'Homme instruit, qui me racontait des traits, pour lui parler du Trouveur : On fait que nous nous étions donné rendez-vous à la porte Saintmartin. — Je suis charmé que vous soyiez exact ! (me dit-il) : C'est l'histoire du Trouveur de profession, que j'ai à vous raconter. — Et c'est le Trouveur

que j'ai rencontré à 1 h.-ét-demie , il y a quelques jours. — Vous l'avez-vu ! Je lui racontai notre altercation ; et il me fit l'histoire de la vie de cet Homme original. — Voyageons un-peu ensemble , ce soir (continua-t-il) ; peut-être vous ferai-je voir ce que vous n'avez pas encore vu-. Nous marchames de-conserve , et nous tinmes les rues Saintantoine, Saintmartin, Saintdenis et Sainthonoré, avec leurs intermediaires.

Dans la 1.^{re}, mon Conducteur me montra un Homme , qui passait, repassait, et s'arrêtait devant la porte d'une jeune et jolie Mercière : L'instant favorable se presenta, et il mit devant elle, sans qu'elle le vît, une lettre d'amour. Il se retira ensuite à-l'écart, pour voir l'effet de la lecture. Elle lui fut favorable: car nous entendimes, qu'il disait : — Je la tiens ! — Non, parbleu ! (dis-je en moi-même), s'il ne faut que l'avertir-. J'entrai aussitôt, et je dis à la Jeunepersonne ce que je venais d'entendre , et comme je l'avais entendu. Elle rougit, et parut d'un embarras extrême.

Sur le quai Pelletier , nous vimes une Belle-femme , qui avait à-côté d'elle un Adorateur. C'était un Homme riche qui l'avait seduite , et qui mettait dans cette maison, une partie de son revenu : Ce-

pendant elle ne prospérait pas. La raison en est, que l'esprit-d'ordre en était banni: La Belle-femme, qui avait été bien élevée, se trouvait toujours mal avec elle-même, cherchait à se dissiper, et sans paraître depenser trop, elle ruinait deux maisons, la sienne, et celle de son Amant, quoiqu'il eût 24 mille livres de revenu.

Dans la rue Saintmartin, nous vîmes un Marchand, qui achetait du plomb volé. On entraît la marchandise par une cour; la fonderie était alumée, et on dénaturait sur-le-champ les *pigeons*: Cet Homme avait une très-jolie Femme, bien-élevée, par une Mère sage. Mais il était arrivé que la conduite impropre de son Mari avait diminué l'attachement de la Jeune-épouse, en détruisant l'estime: Comme c'était lui-même, avec son Frère, qui faisait la fonte dénaturante, parcequ'il n'osait se fier à ses Ouvriers, la Jeunefemme restait seule plusieurs nuits par mois. Un Homme de la maison en avait profité, pour faire sa cour. Il était aimable; il avait réussi: mon Conducteur le savait: M. Du-Hameaume prit un Commissionnaire au coin de la rue, et le chargea de porter à l'Homme favorisé, une carte, par

laquelle Un de ses Amis le demandait au Palais-royal. Nous profitames de son absence. Mon Conducteur alla gratter à la porte : On nous ouvrit, sans lumière, suivant l'usage, et nous fumes introduits comme étant le Voisin. — Madame, lui dit mon Homme, votre Amant est loin d'ici ; mais je viens à sa place : Il fait que je suis amoureux de vous, et c'est un plaisir qu'il me fait, de vous céder une fois. Je ne veux cependant pas vous tromper : Je vous dis tout-bonement que je ne suis pas lui, quoique j'eusse pu mentir. La Marchande fit un petit cri étouffé. — Alons, madame, que résolvez - vous ? — C'est un monstre. — Cela ne me regarde pas, et certainement je ne vous aurais pas cédée ! — Ha ! Monsieur, profitez-vous ? — Oui, madame : Je vous aime depuis si longtemps, que votre Favori a été touché de ce que je souffre : J'espère que vous serez aussi humaine que lui ?... Je fais tout ; je puis vous perdre.... On ne répondit plus, que par quelques soupirs. Mon Homme demanda de la lumière : On s'y refusait ; mais enfin on en donna. Jamais surprise fut égale à celle de la Marchande, en nous voyant deux ! Elle fut prête à s'évanouir. Il la rassura ; mais, en lui signifiant, que si elle revoyait le Fa-

avori, sa reputation était perdue à jamais. Il lui annonça en même-temps, qu'il connaissait le commerce de son Mari, et qu'il le denoncerait, s'il continuait. Nous sortions, comme le Favori rentrait. On lui ferma la porte, avec indignation: car on croit encore que nous nous étions introduits par son moyen.

Dans la rue Saintdenis, nous vîmes une Jolieblonde, fille d'un Limonadier, qui jouait aux dames avec un Homme bien-mis. —Voilà, me dit-il, un endroit où nous entrerons quelque-jour: c'est une aventure charmante, et qui n'a rien de criminel; parceque l'Homme est très-vertueux. Je vous dirai cela.

Dans la rue de-la-Ferronnerie, presque vis-à-vis celle de la-Lingerie, nous vîmes une jeune et jolie Chapelière dans les bras de son Mari: 3 piles de chapeaus les dérobaient aux regards du Public: Nous nous approchâmes: Ils se disaient les choses le plus tendres: Je fus surpris qu'un Homme de cet état eût autant de délicatesse! —Cela est tout simple (me dit mon Conducteur); cette Joliepersonne est fille de Chapelier, et l'amour a fait entrer garson chés son Père, ce Jeunehomme, déjà passé avocat. Il a quitté, pour elle, une carrière où il ne se

distinguaient pas , à-la-*verité* , mais où il aurait pu croquer une robe , comme d'Autres , et répondre aux appels des causes à l'audience de 7-heures. Il s'est fait Chapelier : Il a eu le fond de son *Beau-père* , avec une fortune honnête , pour son état. Il vit heureux , tranquille , sans angoisses , sans chagrins : Sa Femme l'adore , parcequ'elle croit que son joli Mari a honoré l'état de son Père , et qu'il a renoncé , par amour , à être un Gerbier , un *Eli-de-Beaumont* , un *Linguet* , un *Target* , un *Bonière* , un *Rimbert* , un *Blondel* , un *Courtin* , un *Carre* , un *Hardoin* , et Quelques-autres , l'honneur du Barreau. Voyez-la pénétrée.... — J'approuve ce Jeunehomme , (repondis-je) : il a trouvé le bonheur. Nous quittâmes , malgré nous , cet agreable Tableau de tendresse conjugale , parce-qu'on ferma la boutique , et nous avançâmes dans la rue *Sainthonoré*.

On fermait partout : Mais les bals commençaient. Les boutiques de *Masques* s'ouvraient de tous côtés ; des *Marchands-nocturnes* succédaient aux *Marchands de jour*. C'est un petit *benefice* , qui *dedomme* les *Derniers* , de l'extrême cherté des maisons , dans ce beau quartier. *Au coin* de la rue des *Vieilles-étuves* , était

CLVII N U I T. 1595

une Marchande-de-masques jeune et jolie, qui malgré la fraîcheur de la soirée laifait très - à - decouvert une belle gorge. Un Jeunehomme, qui se tenait dans l'ombre, s'approchait, dès qu'il ne passait Personne, le plus près possible, pour contempler les charmes étalés. Il nous parut Anglais, à sa tournure. Nous nous arrêtames un instant à le confiderer. Enfin, il aborda la Jolie-Marchande. Chose singulière! il acheta le fond-de-boutique, et monta en voiture avec la Mercemasque. Nous les suivimes: Ils descendirent à une maison de la rue des Trois-maures, qui donne dans celle des-Lombards, et restèrent ensemble.

Il était l'heure d'aler chés la Marchande. Je pris congé de l'Original, qui me donna rendezvous au même endroit, et j'alai rue Payenne. Après avoir raconté les traits precedens, je sortis, et je retournai dans la rue Sainthonoré. Je fus surpris d'y revoir la Marchande, à sa même boutique, avec tous ses masques. Comme il passait peu de monde, je m'approchai d'elle: —Mademoiselle (lui dis-je), vous aviez vendu tous vos masques à un Anglais? Le marché n'a donc pas tenu? —Pardonnez-moi! (me repondit-elle): c'est une Tête singulière!

2596 LES NUITS DE PARIS:

Imaginez, que touché de mes charmes, il ne peut les voir exposés au froid et aux regards des Indifferens, qui ne sont pas dignes de les voir: il m'a tout acheté, a tout payé, m'a reconduite en voiture, et après m'avoir donné un souper délicat, il s'est retiré à minuit, en me laissant toute ma pacotille: Comme nous n'avons que 2 nuits de vente par semaine, je suis revenue, tâcher de debiter une marchandise, qui est à-moi de-nouveau, et cela n'a pas mal été; il ne me reste que les rebuts. Dame, il faut profiter de la saison! —Fortbien! (lui dis-je): mais il faut rester honnête! —Hâ! laissez-moi-faire! Je tiens de Maman, qu'on ne paye qu'une - fois la Fille-seduite, et qu'on achète cent, deuxcents fois Celle qui ne se livre pas. —Vous êtes une fine Commère! Mais cette ruse même que vous montrez, est un mal, et vous ôte le charme de la candeur et de la modestie. Par-exemple, je vous trouve avec moi trop familière-. Je crus qu'elle allait se fâcher. Point-du-tout! elle baissa ses beaux yeux, se composa, et me montra, en voulant paraître modeste, qu'elle était cent-fois plus rusée que je ne l'avais pensé. Je donnerai par la suite une autre aventure de cette Fille.

CLVIII N U I T.
EST-CE UNE FILLE?

Je m'acoutumais à mon Conducteur: Le soir, j'ai avec plaisir au rendezvous: mais il était près de 10-heures, lorsque j'y arrivai, parceque j'avais été retenu. Ne trouvant Personne, et voulant voir, si je rencontrerais mon Homme à rêver, je pris par le Boulevard Saintantoine.

J'étais parvenu aux environs de la rue du-Harlai, lorsque j'aperçus un Jeune-homme descendre d'une fenêtre assés basse, qui fut refermée par une Femme. Il sauta ensuite par dessus la barrière, et se trouva près de moi. Il fut surpris: Je vis qu'il hésitait, s'il s'éloignerait, ou s'il acheverait de me reconnaître. Il s'approcha, et me regarda sous le nez. Je ne lui dis mot; et comme ce pouvait être un voleur, j'affectai de tâtonner avec mon bâton. — Bonhomme! que faites-vous seul, à minuit sur le Boulevard-? Je me resouvins de l'Aveugle de la rue Percée, et je répondis comme lui: — Hâ! il est toujours minuit pour moi! — Quoi! vous êtes aveugle! Et Qui donc a eu la cruauté de vous abandonner ainsi, loin de chés vous peut être? — C'est ma Fille! une Fille que je croyais bonne, sensible, et qui me deshonore!...

1598 LES NUITS DE PARIS :

— Hé! qui l'a-corompue? — Croiriez-vous qu'elle recevait la nuit, dans sa chambre, son Corrupteur?... J'en ai été averti par un Homme, qui a vu le Suborneur sortir par la fenêtre à-minuit: J'ai fait des remontrances à ma Fille, et elle s'en est vengée en m'abandonnant seul au-milieu de la nuit, afin que je ne trouvasse Personne pour me conduire! — Ce trait est infâme, Bonhomme! Il faut que je vous remène: Où demeurez-vous? — Rue de-Bièvre: je vous indiquerai la maison, lorsque nous serons arrivés dans le quartier-. Il me prit la main, et nous marchames. J'étais rassuré; un Voleur ne se fût pas amusé à reconduire un Aveugle, et je l'observais. C'était un beau Jeunehomme, bien-mis. — Monsieur, (lui dis-je): vous allez me connaître, puisque vous me remenez chés moi: Pourrais-je vous connaître aussi? Car nous autres pauvres Aveugles, nous sommes curieux d'entendre conter, comme les autres Hommes sont curieux de voir-? J'attendis sa reponse. Il soupira. Enfin, aubout de quelques minutes, il me dit: — A-quoi servira-t-il que je vous dise qui je suis? Vous seriez bien étonné, si je vous le disais!... Mais je ne saurais vous le dire... — Le son de

CLVIII N U I T 1599

votre voix indique un Jeunehomme de
 15 à-seize ans... (Et je le touchai) :
 Votre taille est celle d'un Homme de
 vingt! — Bonhomme ! je ne risque rien
 de m'expliquer avec un Aveugle : Je
 suis... une Fille. — Une Fille!... Arrêtez!
 ne vous expliquez pas davantage ? Je ne
 ne suis point aveugle... Je vous ai vue
 en homme , sortant par une fenêtre :
 Vous imaginez quelles idées j'ai dû pren-
 dre de vous!.. J'ai craint. Mais si j'ai pu
 vouloir me garantir d'un peril, je ne dois
 pas surprendre vos secrets. — Vous n'êtes
 point aveugle! — Mais je vous ai dit ma
 vraie demeure, ét je vais vous la donner
 par écrit, avec mon nom. — Ceci me re-
 concilie avec vous : je vois que vous n'êtes
 pas capable de trahir un secret , puisque
 vous ne voulez pas le surprendre... Qui
 êtes-vous ? — Je suis le Spectateur-noc-
 turne , dont peut-être vous avez enten-
 du parler. — Quoi! vous êtes le Specta-
 teur-nocturne de la Marquise de-M**** !
 — C'est moi-même. — Je veux vous re-
 conduire : Je n'ai rien à craindre sous cet
 habit ; je vais tout vous confier, ét par-
 consequent à la Marquise: Vous m'obli-
 gerez, en me donnant une pareille Pro-
 tectrice... C'est ma Mère que je viens de
 voir. Vous ne l'auriez pas imaginé ,

1600 LES NUITS DE PARIS :

sans-doute!.. Apprenez quel est mon triste sort, et que mon histoire, publiée sous un nom supposé effraye à-jamais les Epouses... peu fidelles, et les Jeunespersonnes... qui se laissent séduire... J'aime la vertu; j'ai horreur du vice: Et je dois la vie au crime; j'ai succombé aux attaques du vice-.... Elle achevait ces mots, quand il passa près de nous un Homme, portant sur les yeux un conserve de tasetas vert. La Jeuneperfone fit un cri, me serra la main, et me dit, — Je vous laisse; nous nous retrouverons! et elle s'enfuit.

EXECUTION - NOCTURNE.

Je demeurais immobile, quand l'Homme m'aborda. J'en fus ravi! Nous primes par l'Orme-Saintgervais. Je voyais déjà le portail, et j'allais passer, lorsqu'une Sentinelle me presenta le fusil, en me disant de retrograder. Je n'ai pas coutume de repondre à ces Gens-là, espèces d'Automates impassibles, qui ne peuvent adoucir ni changer le mot qu'on leur a mis dans la bouche. Nous descendimes dans la rue de-la-Mortellerie. Une autre Sentinelle nous fit prendre le Port-au-léd, à mon Homme et à moi, et tourner le dos à la Grève. — Cela est singulier! me dit mon Camarade! mais ne me surprend pas. On execute quelque Criminel, qui est trop coupable pour obtenir grâce,

CLVIII NUIT. 1603

mais dont on ne veut pas deshonorer la Famille. C'est un parti sage , qu'il serait à-propos de prendre , toutes-les-fois , que le Coupable est isolé ; c'est-à-dire , entouré de Parens vertueux , qui sont l'honneur de la Patrie , qu'il a deshonorée-. Je convins de la justesse de ces reflexions. — Il y a trente-ans , (reprit l'Homme) , que je fus témoin d'une de ces exécutions. J'étais jeune , et vous savez combien la Jeunesse est active et curieuse !... Je venais par la rue de l'Orme-Saintgervais. Je fus arrêté , comme aujourd'hui , par une Sentinelle. Je pris par la rue de la Tisseranderie , jusqu'àubout de la rue du-Mouton , où je fus également arrêté. J'étais desolé de ne pouvoir me satisfaire ! J'ai gagné la rue de-la-Vannerie , et comme je savais le secret de la porte d'une maison où j'étais connu , je montai jusqu'au grenier , je passai sur les toits , au-risque de me casser le cou , et je parvins assés près pour entrevoir. Il n'y avait qu'un seul flambeau. Je vis comme une Femme vêtue de blanc : mas je ne suis pas assuré que ce fût une Femme : Elle monta sur l'échafaud : Elle n'était entourée que de trois Personnes , dont l'une était le Confesseur : Les Gardes qui fesaient le cercle , avaient le dos tourné à l'exécu-

1602 LES NUITS DE PARIS :

tion. Je la vis faire beaucoup de supplications, ou donner des marques de repentir. Tandis que j'étais occupé à la considérer, Quelqu'un descendit de l'Hôtel de-ville: C'était au-moment où l'Exécuteur tirait le damas, et le posait sur le billot: Cet Homme parla: Aussitôt l'Exécuteur s'éloigna, emportant le damas, la Personne monta dans une voiture, et s'en-ala par-dessous l'arcade Saintjean.

J'étais dans l'étonnement: et cependant je fus charmé de voir la Personne échappée à son malheureux sort! Je me retirai avec beaucoup de peril, parceque n'étant plus animé par la curiosité, je tremblais davantage. Enfin, je retrouvai le grenier que je connaissais, et je m'en retournaichés nous. Trois-heures sonnèrent. Il y en avait une à-peu-près, que tout était fini.

Le lendemain je racontai cette scène à mon Père, devant mon Ayeul, alors âgé de 86 ans, et qui avait vu les 20 dernières années du règne de Louis-XIV. Le Vieillard m'écoutait avec beaucoup d'attention! Lorsque j'eus fini, son premier mot fut de me recommander le silence: Ensuite il dit:

—En 16**, la même chose qui s'est arrivée, m'arriva. Je ne fus pas obligé de monter sur les toits: Après que le

CLVIII N U I T. 1603

Sentinel m'eut renvoyé , j'attendis qu'il se fût éloigné de moi ; je me mis à quatre , ét j'alai dans l'ombre , jusqu'à la Grève , sans être aperçu. Là , je vis executer un grand ét beau Jeunehomme , qui donnait aussi de grandes marques de repentir ! Il eut la tête tranchée ; ensuite son corps fut mis sur un bucher , alumé avant l'execution , ét consumé en très-peu de temps. Personne ne parla : On entendit que quelques mots , dits fort-bas , de la part des Gens qui agissaient : La Garde tournait également le dos , pendant tout le temps que le Jeunehomme fut sur l'échafaud : Mais elle fit volteface , lorsqu'il fut mis sur le bucher. Personne ne dit mot de cette execution , dans le temps : Car mon Père me recommanda de n'en pas ouvrir la bouche.

Ces deux recits m'avaient conduit à ma porte. Je ne vis pas la Marquise.

CLIX N U I T.

SUITE : EST-CE UN GARSON ?

Je sortis à neuf-heures du soir , le lendemain , ét je me rendis sur le Boulevard Saintantoine , resolu d'observer seul , si mon Conducteur ne venait pas , ce qui se passerait aux environs de la rue du-Harlai. J'alai , je vins , je retournai , mais dans la contralée opposée.

1604 LES NUITS DE PARIS:

Enfin, sur les onze-heures, j'aperçus mon Jeunehomme-fille de la veille : Il franchit la barrière, en prenant -garde de n'être pas vu ; la fenêtre s'ouvrit, et il fut reçu. — Si je pouvais donner à la Marquise des lumières certaines ! (pensai-je). Car ne pourrait-il pas arriver qu'elle fût très-utile ici, quelle que soit la vérité ? Je laissai passer quelques instans ; ensuite je m'approchai de la fenêtre, puis je chantai la Romance de Gabrielle-de-Vergi. Au second couplet, j'entendis ouvrir la fenêtre, et le Jeunehomme de la veille y parut. — C'est vous ! pauvre Aveugle (dit-il tout-bas en me reconnaissant) : Je vous suis obligé de votre souvenir : Je parlais de vous à ma Mère. Adieu : Souvenez-vous de moi-. Et il referma la fenêtre. J'avouerai, qu'après cela, je me crus sûr que le Jeunehomme m'avait dit la vérité. J'ai chés la Marquise.

Elle m'attendait. Je debutai par le récit de la veille ; puis je dis ce que je venais de voir. — Ce Jeunehomme est fort-adroit (me repondit-elle) : Car je suis parfaitement instruite. C'est le Comte de-***, qui sort à-peine de l'enfance ; mais qui a déjà les passions très-vives, ou plutôt, un panchant insurmontable à la tendresse. Il ne pense pas comme les autres Jeunes-gens : Il veut aimer,

CLIX N U I T. 1603

et l'être , et il a horreur du libertinage,
 des Libertins , et des Femmes-de-thea-
 tre. Il veut remplir tous ses devoirs a-
 vec exactitude ; il est bon fils , bon frère,
 ami sûr , et compâtiſſant pour les Infor-
 tunés. L'histoire qu'il vous a racontée,
 n'est pas une fable ; elle est vraie : mais
 il n'est pas fille , et ſa Mère n'est pas
 mad. De-Hanchart. La Perſonne qu'il
 aime , et qu'il va voir , lui eſt deſtinée
 par ſes Parens : Mais ils ne veulent pas
 que les Jeunes-gens ſe voyent, ni ſe con-
 naiſſent , quoiqu'ils leur permettent de
 ſ'écriture. On croit qu'ils ignorent le nom
 l'Unde l'Autre : C'eſt par un effet du ha-
 ſard qu'ils ſe ſont connus. Mademoi-
 ſelle Doris De-**, ſortait de chés elle ,
 pour ſe promener ſur le Boulevard avec
 ſa Femme-de-chambre, ſur les huit heu-
 res en été. Elle venait de recevoir une
 lettre du Marquis ſon amant. Elle la li-
 ſait en marchant : cette lettre fut mal re-
 miſe dans ſa poche, et tomba. Le Jeune-
 homme , qui ſuivait , et que la beauté
 de Doris avait frappé , la ramaffa, la re-
 connut ; et ravi , transporté , brûlant
 d'envie de ſavoir, ſi c'érait-là Celle qu'on
 lui deſtinait , il ſ'avança auffitôt , et pre-
 ſenta la lettre , en diſant : —Mademoi-
 ſelle , voilà un papier que vous venez de
 laiſſer tomber-! La Jeunepersonne le

reprit en rougissant. — Oserais-je vous demander (ajouta le Marquis fort-bas , pour ne pas être entendu de la Femme de chambre , si cet écrit , sorti de ma main , est pour vous ; ou-bien , s'il vous a été confié par une Amie ? — Il est pour moi , Monsieur... Quoi ! vous seriez-... Elle se tut. Mais le Marquis lui montra une lettre d'elle-meme. Alors Doris enchantée , dit au Marquis — Nous sommes destinés l'Un pour l'Autre par nos Parens : Il ne faut pas les contrarier , dans leur plan ? J'ai une Tante , dont je suis chérie : c'est elle que nous consulterons sur la manière de nous conduire désormais. — Je vous adore ! (repondit le Marquis) : En vous voyant , j'ai désiré que vous fussiez ma Promise : Vous l'êtes ; c'est un coup-du-Ciel ! car vous me rendiez infidèle à vous-meme , et très-rebelle à mes Parens , sans l'heureux hasard qui m'éclaire-! Puisque vous avez une Tante qui vous aime , et dans laquelle vous avez confiance , il faut me permettre de vous voir secrettement chés elle : Je serai prudent , soyez en sûre , et Personne ne se doutera de mon bonheur ? Doris consentit à presenter sur-le-champ le Marquis à sa Tante. C'est une Fille un peu romanesque : Elle fut comblée de la rencontre , et de la reconnaissance for-

tuite des deux Amans ! Elle leur promet d'avoir pour eux toutes les complaisances convenables , et surtout de leur garder le secret. Elle admet donc chés elle, la nuit , en sa presence , le jeune Marquis : C'est elle qui lui ouvre la fenêtre basse , et qui le reconduit. Lorsque le Marquis vous a vu hier , et qu'il a entendu , que vous étiez clairvoyant , il vous a craint , et vous a fait l'histoire d'une Sœur de la Tante de sa Maitresse , précisément comme elle est arrivée. C'était pour vous donner le change , et ne pas exposer un secret , qui lui est précieux.

Ce fut la Marquise qui , cette nuit , fit les frais de la conversation : car elle me laissa , dès qu'elle eût achevé.

SUIVE DU POLYGYNE.

Je revins encore par les Boulevards. Aux environs de la rue Saintclaude , je vis une maison dont les appartemens étaient tous illuminés. C'était une grande salle , où l'on venait de donner un bal. J'attendis un - peu. Aubout de quelques minutes , j'en vis sortir Doris et son Amant. Ils avaient si peu de chemin à faire , et le Boulevard était si sec , qu'ils n'avaient pas de voiture. Dailleurs la Jeunesse et l'amour aimaient bien - mieux marcher enlacés , que de s'enfermer dans

1508 LES NUITS DE PARIS :

un carrosse. J'allais aborder les deux Amans, quand je vis sortir de la même maison le Polygyne, avec ses 30 Belles, toutes masquées comme la première-fois. (Ici, je recopiais, pour M. De-Fontlhète, tout ce que j'en avait dit, (CXXX, CXXXI, CXXXII et autres NUITS). Ils monterent dans plusieurs carrosses, et me conduisirent au-loin: car c'était cette Compagnie que je voulais suivre. Arrivés dans le quartier de la Place des-Victoires, ils descendirent. Je m'approchai pour-lors du Maître (car il paraissait-tel), et je lui dis: — Il paraît, Monsieur, que vous avez réalisé votre projet! (Il est dans la LXXXIII NUIT)? — Hâ! je suis charmé de vous revoir. J'avais un papier pour vous; mais j'attendais que j'eusse occasion de passer devant notre dépôt. J'en étais fort-près cette Nuit! quelque — chose m'a distrait: C'est un beau Jeunehomme, avec une Jeunepersonne, qui m'ont paru bien tendres! — En domino-rose, bordé de blanc? — Tout-juste. — Je les connais, et quelque nuit, vous aurez leur histoire, écrite de ma main. — Hâ! voilà un service essentiel... Vous savez ma demeure?... De la discretion, jusqu'au moment où je vous dirai, Vous pouvez parler. — J'en use de

de même avec le Jeunehomme que vous venez de voir; je n'écrirai son histoire, que lorsqu'il m'aura dit: — Vous le pouvez-. Je me retirerai en achevant ces mots, et j'ai lire le papier au foyer d'un reverbère; car jamais je n'avais de lumière pour me coucher. Je notais cependant les faits, mais sans voir clair.

» J'ai suivi votre idée, de marier les 29 Jeunespersonnes qui m'avaient plu, à des Hommes qui, sans être d'une basse condition, ni même sans fortune, eussent pour moi toute la deference que je puis desirer. Je les ai choisis aimables et convenables aux Jeunespersonnes; desorte-que je n'ai présenté à chaque Jeunehomme que Celle qui l'avait préféré. Mon but est qu'elles soient heureuses, en se voyant unies à Celui qui leur plaît. Je me suis étudié, malgré mon goût, à conserver la pureté du cœur de mes Amies; leur vertu est intaëe, parcequ'on ne peut être heureux sans la vertu; c'est une verité dont je suis persuadé. Nous sommes tous dans la même maison: nous avons la même table: les emplois sont distribués comme le porte le Règlement: Ma Femme est la petite Reine de la Societé: Depuis que ses Compagnes sont mariées à des

un carrosse. J'allais aborder les deux Amans, quand je vis sortir de la même maison le Polygyne, avec ses 30 Belles, toutes masquées comme la première-fois. (Ici, je recopiais, pour M. De-Fontlhète, tout ce que j'en avait dit, (CXXX, CXXXI, CXXXII et autres NUITS). Ils monterent dans plusieurs carrosses, et me conduisirent au-loin: car c'était cette Compagnie que je voulais suivre. Arrivés dans le quartier de la Place des-Victoires, ils descendirent. Je m'approchai pour-lors du Maître (car il paraissait-tel), et je lui dis: — Il paraît, Monsieur, que vous avez réalisé votre projet ! (Il est dans la LXXXIII NUIT) ? — Hâ ! je suis charmé de vous revoir. J'avais un papier pour vous; mais j'attendais que j'eusse occasion de passer devant notre dépôt. J'en étais fort-près cette Nuit ! que'que — chose m'a distrait : C'est un beau Jeunehomme, avec une Jeunepersonne, qui m'ont paru bien tendres! — En domino-rose, bordé de blanc? — Tout-juste. — Je les connais, et quelque nuit, vous aurez leur histoire, écrite de ma main. — Hâ! voila un service essentiel... Vous savez ma demeure?... De la discretion, jusqu'au moment où je vous dirai, Vous pouvez parler. — J'en use de

de même avec le Jeunehomme que vous venez de voir; je n'écrirai son histoire, que lorsqu'il m'aura dit: — Vous le pouvez-. Je me retirerai en achevant ces mots, et j'ai lire le papier au foyer d'un reverbère; car jamais je n'avais de lumière pour me coucher. Je notais cependant les faits, mais sans voir clair.

» J'ai suivi votre idée, de marier les 29 Jeunespersonnes qui m'avaient plu, à des Hommes qui, sans être d'une basse condition, ni même sans fortune, eussent pour moi toute la deference que je puis desirer. Je les ai choisis aimables et convenables aux Jeunespersonnes; desorte-que je n'ai présenté à chaque Jeunehomme que Celle qui l'avait préféré. Mon but est qu'elles soient heureuses, en se voyant unies à Celui qui leur plaît. Je me suis étudié, malgré mon goût, à conserver la pureté du cœur de mes Amies; leur vertu est intacte; parcequ'on ne peut être heureux sans la vertu; c'est une verité dont je suis persuadé. Nous sommes tous dans la même maison: nous avons la même table: les emplois sont distribués comme le porte le Règlement: Ma Femme est la petite Reine de la Societé: Depuis que ses Compagnes sont mariées à des

1610 LES NUITS DE PARIS:

Hommes qu'elles aiment, mon cœur s'est fixé absolument à elle; et je sens que mon bonheur ne peut être que son ouvrage. Cependant toutes les Autres y contribuent; je suis comblé d'être l'auteur et le témoin de la félicité des Personnes de son sexe qui m'ont le plus intéressé: J'en jouis, parceque c'est mon ouvrage, et c'est la cause de mon bonheur. Je puis dire, que j'ai trouvé le véritable secret d'être le plus fortuné des Humains: ce moyen est extraordinaire, mais il est sûr: Je suis un Pacha, un Sultan, au-milieu d'un Serail, dont je suis non le tyran privateur, mais le protecteur bienfaisant. Tout jouit; Tout est gai, par moi, par ma volonté, par mes richesses; je ne vois jamais sur le visage de mes Belles une langueur reprochante! Jamais la rougeur de la honte ne porte le remords au fond de mon cœur! Je puis dire, que ma vertu m'a rendu heureux. J'aurais pu séduire, ou tromper toutes ces Belles; je serais sûrement rassasié; je les aurais successivement abandonnées; je serais aujourd'hui vicieux, et devenu comme les autres Hommes, qui ont fait une ou plusieurs actions atroces: Car le vice est d'abord en nous une inconsequence;

CLIX NUITS. 1611

ensuite une habitude; puis un plaisir brutal, une soif brûlante: Si le remords survient, il est impuissant. Arrêtons-nous, avant le premier crime, avant la première faute; prévoyons-en la turpitude, et nous ne franchirons pas l'éternelle barrière qui sépare le vice de la vertu. Adieu, Spectateur-nocturne!.. Mais je te donnerai encore quelques sujets d'Ouvrages: Regarde de temps-à-autre à notre dépôt ».

Je fus très-content de ces détails.

CLX NUIT.

PHILOMETOR: LA SERENADE.

En sortant le soir, je desirai mon Homme des Nuits précédentes: Il était instruit, et sa compagnie me plaisait autant que ma solitude ordinaire: mais j'aimais toujours ma solitude. Je ne le trouvais pas. Paris est une Ville immense pleine d'Originaux: avec un peu de communication, l'on a conversation quand on veut. J'observais les Passans. Un d'eux, par excès de prévenance, en voulant se détourner, alla se jeter dans une Femme enceinte: C'était une Herbière: Elle lui dit des injures: Il vint à elle d'un air pénétré: —Madame, vous aurais-je fait quelque mal? Je vous en fais mes

sij

excuses. Pardonnez-moi-! Quelque grossière que fût cette Femme, elle s'adoucit, et fut obligée de lui parler poliment. Je l'abordai. — Monsieur (lui dis-je), à votre façon-d'agir et de parler, je vois que vous êtes bon : Je vous estime-! Et je lui pris la main. — Vous êtes bon, vous-même, puisque vous aimez la bonté dans les Autres. — Je m'efforce de redevenir bon : car je le fus dans mes jeunes-années : mais depuis, les Hommes et les Femmes m'ont rendu méchant. — Hâ! pourquoi devenir méchant, quand on nous fait des méchancetés? c'est les justifier... Si vous voulez causer, venez avec moi : Je vais souper chés ma Mère : c'est demain sa fête. — Vous allez la lui souhaiter! — Je n'y manque jamais... Il me semble vous connaître? Ne vous ai-je pas vu chés un Libraire de la rue Saintjaques, le bon et vertueux Humblot? — Hé-oui! Monsieur! je vous remets aussi. — Venez, venez chés ma Mère! car elle vous connaît ; venez voir une bonne Mère, qui vous rappellera la vôtre! — Hélas! j'en ai perdue depuis deux ans-!... Nous n'alames pas loin : c'était dans la rue des Noyers. Nous montames. Je vis une digne et bonne Vieillardede, qui, dès que

son Fils m'eut nommé, me fit autant de tendresses qu'à lui: —Tu es toujours le premier! mon cher Aîné! (dit-elle à son Fils): mais tes Sœurs avec tes Neveux et Nièces vont venir-. A ce mot, Philometor poussa un soupir. —Je ne voulais pas t'affliger! (ajouta sa Mère)... C'est qu'il a perdu ses Enfants! (me dit-elle tout-bas), et je viens de les lui rappeler par un mot-! Comme elle achevait ce petit-à-parté, qu'elle avait avec moi, nous entendimes monter et rire. C'était une Jeunesse folâtre; des Frères, des Sœurs, des Cousins, des Cousines, tous petits enfans de la bonne Mère, sortis du Frère et des trois Sœurs du Philometor. Les Filles étaient vives, gaies, très-jolies, et au nombre de huit: Il y avait sept garçons. Tout-cela vint embrasser l'Ayeule, pendant que les Pères et Mères achevaient de monter. Après avoir salué la Grand'maman, on me regarda: ma présence étonnait, dans cette fête-de-famille. L'Oncle dit, —C'est un Homme que vous connaissez tous: je vous dirai comment-. On me salua; on embrassa l'Oncle, et les Pères et Mères parurent. Je ne vis jamais de Mère plus heureuse! Son second Fils et ses Gendres, transportés-de-joie, la sa-

luèrent respectueusement : mais ses Filles, en l'embrassant, à plusieurs reprises, étaient baignées de larmes de joie. L'Aînée se retournant vers toute la Jeunesse, lui dit : — Et moi aussi, je suis fille ! Entendez-vous ma Mère, qui me dit, Ma Fille !... Hâ ! je serai trop heureuse, tant que je dirai ici ce nom, Ma Mère ; qu'elle me dira, Ma Fille ; et qu'ailleurs je dirai, Mon Mari, et mes Enfants ! Mais ici, je ne dirai, ni mon Mari, ni mes Enfants ; voilà notre Mère à tous, et je n'ai ici que des Frères et des Sœurs. — Cette bonne Aînée ! (dit la Grand-mère), elle me dit tous les ans quelque chose d'agréable à ma fête ; mais voilà, je crois, depuis 40 ans, la plus agréable qu'elle m'ait dite... Tu as bien fait, ma Fille, de la dire : car, tiens (me montrant), voilà un Homme qui ne la laissera pas oublier-. Ce mot fixa sur moi l'attention de toute la Famille : le Frère et les Gendres, ainsi que leurs Epouses, que Philometor venait d'instruire, me saluèrent avec cordialité. On mit la table. La Mère s'assit dans son fauteuil : les trois Sœurs mirent le couvert : chacune était servie par ses Enfants, qui l'aidaient, et folâtraient, en la tutoyant, la nommant leur Sœur-aînée. Une petite Espiègle fut un-peu repoussée par sa

Mère, qu'elle impatientait. La Petite courut à la respectable Ayeule: —Maman, faites donc finir ma Grand'sœur, qui m'a donné un bon-coup sur la main? Rendez-lui! rendez-lui! —Non, mon Enfant! la vengeance est un mal! Pardonne-lui! —Non! non! rens-le coup! puisque tu es notre Mère à tous! La Bonnefemme ceda, et rendit le coup à sa Fille, que la Petite lui présentait, en la tenant à brasse-corps. Aussitôt que le petit-coup fut donné, la Jeunefille se jeta sur la main de sa Mère, qu'elle nommait sa Grand'sœur, et baisa cent-fois la place, en disant: —Il fallait que tu fusses punie, pour avoir battu ta Petite-sœur; ta Supérieure ne devait pas le souffrir: mais, ma Bonne-amie, je souffre de ta peine plus que toi-même. —Fort-bien! ma Sœur! (lui dit un Frère-aîné); vous repetez ce que Maman vous a dit l'autre-jour, quand vous avez poussé Fanfan! —Puis-je mieux faire, mon Ami, que d'imiter ma Grand'sœur? Je rapporte ce trait, pour donner une idée de la liberté de cette fête, chés la Grand'maman, qui était la souveraine de sa Famille. Le premier verre-de-vin fut bu en l'honneur du Grandpère, mort depuis dix ans: et

1616 LES NUITS DE PARIS:

Philometor s'étant levé , presenta le gobelet à sa Mère : Tous les Enfans se levèrent aussi , et le Fils-aîné prononça ces paroles : — Mon respectable et regretté Père ! recevez l'hommage de toute votre Famille rassemblée-! Tous les Enfans répondirent par un cri ; les larmes coulerent , et chacun fut embrasser sa Mère , en disant , — Mais vous nous restez-. Le second coup fut à la santé de la Mère : Philometor lui porta le gobelet sur une assiette d'argent , la serviette sur le bras : Son Frère tenait la bouteille-à-l'eau : Il s'inclina , et dit : — Ma Mère ! permettez-vous que vos Enfans aient l'honneur et le bonheur de trinquer avec vous ? — O mes chers Enfans ! oui , oui ! et vous comblez mon cœur de joie-! Le Fils-aîné remis à sa place , il me defera l'honneur d'avancer mon verre le premier : Ensuite nous trinquâmes tous ensemble , environnant le gobelet de la Mère , que nous touchâmes tous , en nous touchant les uns les autres , avec un attendrissement general : Les Enfans criaient , — Et moi , et moi-! Les Plus-jeunes étaient précisément Ceux qui craignaient le plus d'oublier Personne. A peine portions-nous nos verres à la bouche , que nous entendîmes dans la rue , une symphonie excellente : C'était

la serenade que le Fils-aîné , depuis 30 ans , c'est-à-dire , depuis qu'il était raisonnable , ne manquait jamais de donner à sa Mère. —Hâ ! voila le concert ! (s'écria la Petite-éveillée dont j'ai parlé) ! Qu'il est joli !... Voila comme on me fera , quand je serai grand'mère ! Je voudrais déjà l'être- ! Elle se tut , la Petite-slateuse ; car on voyait qu'elle voulait faire plaisir à sa Grand'maman. On écoutait , en mangeant avec appetit , sans parler. La serenade dura une demi-heure. L'heureux choix des airs ; la bonté des instrumens , les applaudissemens du Voisinage , les cris , —C'est le bon Fils , qui donne la serenade à sa Mère- ! tout-cela repandait un charme inexprimable sur la Famille , et sur moi-même. Quand la Musique eut cessé , nous embrassâmes tous la Grand'maman , puis le Philometor ; enfin nous nous embrassâmes tous , et l'on but une ronde , d'un d'excellent vin vieux. L'Ayeule , au dessert , donna les liqueurs faites chés elle , et qui étaient délicieuses : Je ne fis qu'y goûter , n'en buvant point alors. Les Enfants n'en prirent qu'une goutte comme moi. A onze heures-ét-demie , je quittai cette excellente Famille , et je courus chés mad. De-M**** , lui faire par-

1618 LES NUITS DE PARIS:

rager les plaisirs que je venais d'avoir: Elle en fut enchantée! et me fit repeter plusieurs fois le même recit, jusqu'à mon depart.

En sortant de chés la Marquise, je rencontraï l'Homme que j'avais cherché: Je lui recommençai mon recit: — Vous n'êtes pas malheureux! (me dit-il). — Non! c'est une charmante soirée! — Mais ce que j'admire (reprit-il), c'est que ce sont des Français, des Parisiens! — Mais des Protestans (lui dis-je). — Hâ! je ne m'étonne plus du ton patriarcal!.. Alons ensemble (continua mon Conducteur), du côté de cette maison, et vous allez avoir une autre scène-. Nous y allâmes, en prenant le plus long, parce que nous avions le temps. En-chemin, mon Homme me parla des serenades et des aubades: — La serenade a en elle-même un charme qui ravit, lorsqu'elle est inattendue, et même douteuse: C'est, ordinairement, un hommage, que les Amans rendent à leurs Maîtresses, les Inferieurs à leurs Superieurs. On en fait donner à-bon-marché par la Musique ambulante, et souvent ces serenades sont fort agreables. On en donne aux Filles, pour les faire-connaître, à une Comère la veille de sa fête, et dans d'autres oc-

casions : mais les aubades sont plus rares : Elles ne se donnent que le matin , et il faut les commander : Elles n'ont rapport qu'aux Persones qu'on respecte beaucoup, aux Nouveaux-mariés, à l'aurore du grand-jour, etc.

Nous arrivâmes, en tenant ces propos, et d'autres encore, dans la rue des Noyers, vers les 4-heures. Nous y vîmes arriver le Bon-fils, avec lequel j'avois souper. Nous étions au 29 janvier 73 : — Ma Mère porte le plus beau des noms (nous dit-il), le nom de *Françoise*, et elle choisit ce jour, qui est celui de sa naissance : J'aime ma Patrie, quoiqu'elle nous ait été quelquefois marâtre (il soupira!) et je ne puis supporter qu'on dise et qu'on écrive *Français*, *Française*; je veux qu'on prononce à-jamais *François*, *Françoise*, afin-que le nom sacré de mon excellente Mère soit également le nom de ma Nation: *François* est plus mâle et plus beau, que le son effeminé *francès*. — Après cette petite discussion, les Musiciens commencèrent. Le Bon-fils les animait. On voyait que c'était pour lui une grande, une importante affaire, que cette aubade ! La Camériste de sa bonne Mère parut à la fenêtre, qu'elle ouvrit; elle dit, que sa Maîtresse était é-

1520 LES NUITS DE PARIS :

veillée, et demanda quelques airs de Pseaumes, que son Fils-aîné fit exécuter. Ce qui combla de joie la bonne Mère.

CLXI NUIT.

LE PHILANTHROPE.

Ne pouvant me dispenser, à ma sortie, de remercier le Fils-aîné de la Grand-mère, de la délicieuse soirée qu'il m'avait procurée la veille, je courais le féliciter sur la piété filiale qu'il avait montrée le matin: Je le trouvai à ma porte, et je commençais mes remerciemens: —C'est assés, (me dit-il): A bien compter, c'est nous qui vous redevons: Je viens pour vous demander de vous accompagner une soirée, une seule soirée; car je sais qu'il ne faut pas être indiscret? Nous marchames ensemble, et je sentis que le Philometor me dirigeait: —Monsieur, (me dit-il), j'aime tous les Hommes, mais surtout Ceux qui sont utiles: Mon unique desir serait de les rendre tous heureux. Je voudrais qu'au lieu des declamations vagues de la chaire, de ces incharitables sorties contre les Philosophes, qui ne font qu'aigrir l'âme déjà aigre des Devots, l'on fit des discours onctueux, qui portassent les Hommes à l'entr'aï-

mer; qu'on citât, pour exciter à les imiter, des traits-de-bienfaisance, comme ceux que je vais vous montrer-.

En achevant ces mots, il entra dans une maison de la rue Gilles-Lecœurs. Je le suivis. Nous trouvâmes, au quatrième, sur le derrière, un Vieillard paralytique, servi par son Fils et ses deux Filles ! La Cadette était d'une charmante figure. Le Philanthrope embrassa le Paralytique, en lui disant, qu'il venait le consoler. Le Bonhomme parut content, et l'on causa. J'entendis, qu'il était alimenté par la Comtesse d'Egmont; cette Beauté touchante, qui avait l'âme belle comme le corps. — Il est protestant ? (dis-je au Philanthrope). — Non, il est catholique-. A ce mot, je me sentis touché jusqu'au fond du cœur. Nous sauvâmes le Paralytique et sa Famille; nous sortîmes, et nous allâmes dans la Cité.

Nous montâmes dans une maison, où nous trouvâmes une Veuve, avec six Enfants: — Je viens pour avoir l'honneur de vous saluer, Madame, et m'informer, si vous avez quelque commission à me donner ? — Monsieur, vous êtes trop bon ! mais Mad. la Comtesse de-B***, ne me laisse manquer de rien : Cependant, Monsieur, si vous la voyez, portez-lui

mes respects et ma reconnaissance-. Nous sortimes-. Et Celle-ci? (dis-je au Philanthrope). — Elle est catholique. — Et la Comtesse? — Aussi: c'est une Femme jeune, belle, spirituelle-.

Nous alames encore dans une maison de la Cité, où nous trouvames deux Vieux-époux, auprès de leur feu. Le Philanthrope les salua, comme les Autres, et leur demanda leurs ordres. — Monsieur, (repondit l'Homme), nous sommes heureux, ma vieille Compagne et moi, quoiqu'il me manque une jambe et un œil, et qu'elle soit très-incomodée: Mad. la Duchesse de-M**, ne nous laisse pas manquer: mais le comble, c'est d'avoir établi tous nos Enfans dans de bonnes et honnêtes professions: Tous les dimanches, ils viennent ici, et nous avons le bonheur de les voir prospérer. Ainsi, le malheur que j'ai eu, d'avoir la jambe coupée par une voiture de moilon, après avoir été renversé par un cabriolet, m'a fait un petit mal, pour me procurer un grand bien, grâce à mad. la Duchesse, qui me vit de sa fenêtre: Et benie soit-elle! Nous sortimes: — Et ceux-ci? — Catholiques; quant à la Bienfaitrice, il n'y a point de Duchesse-protestante..

Nous vinmes dans la rue de-la-Calandre, chés une Femme hydropique; son Mari, qui l'avait toujours tendrement aimée, avait tout dépensé pour elle: Une Femme de Fermier-general, que tout le monde accusait de hauteur ét de fierté, l'avait appris, ét s'était chargée de toute la depense de cette Famille, où il y avait quatre Enfans en très-bas âge. Le Philanthrope consolá le Mari, fit boire à la Femme d'une tisane qu'il avait lui-même prescrite la veille; car il ne connaissait que depuis deux jours cette pauvre Famille, dont on lui avait parlé dans une maison, où nous alames ensuite.

C'était dans la rue Saintéloi, au rez-de-chaussée, chés une Homme de-pro-fession, infirme depuis plus de dix ans. Ici, je n'entendis nommer Personne: mais j'ai su depuis que c'était le Philanthrope qui était l'Ange-consolateur. Il parla un moment en particulier au Malade; ensuite, il lui donna des remèdes ét des avis. C'était encore un Catholique.

Nous alames dans la rue de la-Pelle-terie, chés un Tanneur: Celui-ci, quoique père d'une Famille nombreuse, n'avait besoin que de consolations. Il fut enchanté de voir le Philanthrope, qui lui servait de medecin, depuis que la Faculté

l'avait abandonné. Il était un-peu-mieux ; mais comme sa maladie était mortelle , il ne profita de sa liberté d'esprit , que pour détailler ses arrangemens et ses volontés. Le Philanthrope alla chercher un Notaire : Pendant son absence , l'honnête Tanneur me dit : — Vous êtes-là , Monsieur , avec l'Homme le meilleur et le plus vraiment pieux qui existe : Il me console par la religion , des peines temporelles ; ses discours ont une persuasion douce , qui met le baume dans le sang. Le Philanthrope revenu , avec le Notaire , le Moribond dicta son testament. En sortant , je dis au Philanthrope : — Pour Celui-ci , c'est un Protestant ? — Non , c'est un Catholique. — Comment le consolez-vous , par la religion ? — En ne lui parlant que des points fondamentaux , dont la croyance nous est commune. — Excellent !

— Je n'ai plus qu'une maison à vous faire voir- (ajouta-t-il). Nous alames dans la rue de - la - Vannerie , tout - à - l'entrée , dans une affés belle maison : nous y trouvames des Gens qui paraissaient aisés. Le Philanthrope prit le Maître en particulier , et lui dit , — Tout est fini ; c'est pour demain : Mais de la constance ! On tâchera-.... Nous des-

« entendimes aussitôt. Le Philanthrope avait la larme à l'œil : il ne me confia rien, et me quitta, en me disant, — Vous voyez qu'il est des Malheureux, et de belles Ames qui les soulagent! J'en connais d'autres encore. Mais c'est assez : Portez ces heureuses anecdotes à mad. la Marquise de-M****. Je crois avoir entendu depuis, mais je n'ose l'assurer, que le Fils de l'Homme que nous quittions, était l'Infortuné de la CLVIII NUIT, (p. 2600). Il ignorait encore le sort de son Fils; le Philanthrope, qui l'en instruisit, l'amena-là par toutes les gradations que l'humanité peut suggerer.

Ce fût de beaux recits à faire à la Marquise ! Je les redigeai chés elle, et je les lui laissai par écrit.

A mon retour, je retrouvai le Philanthrope. Il avait été retenu auprès d'une Malade de sa communion. En nous envenant, il me cita vingt Persones riches, qui soulageaient de pauvres Familles..... — Je suis a portée de savoir ces anecdotes, (me dit-il), parceque je recherche les Souffreteux-. Tandis que nous parlions, nous entendimes ouvrir une fenetre d'un troisième-étage, et une Jeunefille s'écrier : — Mondieu ! ma pauvre Mère vient de passer-!. Nous montames precipitamment dans cette maison, dont l'allée était ou-

verte, et nous parvinmes à l'étage où l'on avait crié. La chambre était éclairée, et la porte patente. Nous nous présentâmes. Cinq Enfans demi-nus étaient autour du lit de la pauvre Femme : la Grand'fille se desolait. Des Voisines parurent, et furent un peu surprises de voir des Inconnus. Mais il en vint Une, qui avait rencontré le Philanthrope dans une maison. — Hâ ! Monsieur ! (s'écria-t-elle), c'est le Bondieu qui vous envoie au secours de ces Infortunés !... Tenez, Rosette, remerciez Dieu, et ayez confiance en Monsieur ! C'est un Ange envoyé à votre secours ! — Hâ ! le bel éloge ! (m'écriai-je). Cependant le Philanthrope secourait, avec des sels, la Femme, qui n'était pas morte. Il la fit revenir : Elle parla : Aussitôt, je vis les Voisines, la Grand'fille, les Enfans à genoux, dans l'extase du ravissement ! Ils croyaient que le Philanthrope avait ressuscité leur Mère, et que c'était un Ange ! prenant à la lettre le mot de la Voisine. Il vit leur erreur, et il parla, pour la détruire. — C'est un Homme ! (ajoutai-je à ce qu'il avait dit); mais il est des Hommes qui valent des Anges, et Celui-ci est Un de ces Hommes-là-. Le Philanthrope me renvoya, et pour lui, dont les secours étaient nécessaires, il

CLXI NUIT. 1627

resta. J'ai su depuis, qu'il avait sauvé la Veuve, et donné une protection à ses Enfans. Benis soient le Philanthrope, et tous-ceux qui agissent comme la Marquise de-M**** !

CLXII NUIT.

LE PATRIOTE.

Honneur immortel à Celui qui aime sa Nation, sans haïr les Nations voisines ! Il a de toutes les qualités qui font l'Homme social, la plus essentielle ! C'est ainsi que s'exprimait en parlant haut et seul, un Homme qui marchait devant moi, à ma sortie du soir. Un Homme qui parle seul, est une sorte de Somnambule, qu'on n'interrompt jamais, sans lui causer une sensation désagréable : Je le fais par expérience : Souvent de Mauvais-plaisans ont répondu par un mot à une pensée sortie de ma bouche, et j'en étais troublé, péniblement distrait ; souvent le fil interrompu par une bruyante platitude, ne pouvait se renouer. Je respectai donc la pensée de l'Homme qui venait de parler seul. Il continua : — Cosmopolite ! Cosmopolite ! qu'est-ce qu'un, Cosmopolite ? C'est un Libertin d'esprit qui se dégage de tous les devoirs sociaux. Pour être Cosmopolite, il faut de-

meuzer celibataire. Impossible de ne pas aimer la Patrie, quand on a une Epouse, des Enfans; de ne pas trembler pour elle! de ne pas desirer son bien-être, sa gloire! — Mais (dira-t-on), de quoi servent mes desirs particuliers-!... Insensé! quand vingt, trente Hommes tournent la roue d'un pressoir, si Un se detache, l'on s'en aperçoit à-peine: si deux, presque pas! si trois, on commence à le sentir: si la moitié, on va encore: si les deux-tiers, on ne va plus. C'est des volontés particulières, que se forme la volonté generale: Vous faites peu, seul; cependant vous faites beaucoup! Vous commencez par Un l'effort general, qui double par deux, triple par trois, et va toujours en croissant, jusqu'à la puissance universelle. Vous ne voulez pas commencer? Personne peut-être ne commencera; et par votre fait, aucun bien ne sera effectué. Mes Concitoyens, quand il s'agit de la Patrie, agissons tous, comme si le poids entier reposait sur nous; comme si nous fesions tout, nous-seuls: C'est l'unique parti-raisonnable. Qu'est-ce qu'aimer la Patrie? C'est aimer le bien, le repos, la gloire, le contentement, de son Père, de sa Mère, de sa Femme ou de son Amie, de ses Enfans, de ses Amis, de ses Magistrats,

CLXI NUIT. 1629

de son Roi; de tout ce qu'on peut aimer, cherir ét reverer. Qu'est-ce qu'un Cosmopolite? C'est un Être indifferent au bonheur, au repos, au bien-être, à la gloire de tout ce qui le touche, de tout ce qui lui devrait être chér: Sous pre-texte d'être citoyen du Monde, il ne l'est d'aucun endroit du monde: C'est un Être nul. Ce n'est pas qu'il ne puisse exister un Cosmopolite estimable! Hé! plutôt dieu, que nous en fussions-là, que tous les Hommes s'aimassent comme frères, que le Blanc embrassât le Nègre, le Cuirré, l'Albin, l'Homme-à-queue, l'Homme-à-pieds-de-planche, ét jusqu'à l'Orang-Outang, dans la crainte que ce ne soit une espèce d'Homme! Mais cela n'empêche pas qu'on ne soit patriote, qu'on n'aime son Pays, son Sol-natal! J'ai vu dans ma jeunesse, un Homme, qui en arrivant sur le finage de son Hameau, laissa passer la Compagnie, pour s'agenouiller, ét baiser le sol-natal. J'aurais gagé que c'était un Homme vertueux. — En quel pays était-ce? (lui dis-je en l'abordant; car je me reconnus). — A Saci. — C'était moi. — Hâ! c'était vous! — Oui. Voyez? — Oui, oui, c'était vous! c'était vous! Vous êtes Monsieur-Nicolas? — Oui, je suis Monsieur-Nicolas. — Je suis content de vous voir, Monsieur Nicolas!...

1628 LES NUITS DE PARIS :

meurer celibataire. Impossible de ne pas aimer la Patrie, quand on a une Epouse, des Enfans; de ne pas trembler pour elle! de ne pas desirer son bien-être, sa gloire! — Mais (dira-t-on), de quoi servent mes desirs particuliers-!... Insensé! quand vingt, trente Hommes tournent la roue d'un pressoir, si Un se detache, l'on s'en aperçoit à-peine: si deux, presque pas! si trois, on commence à le sentir: si la moitié, on va encore: si les deux-tiers, on ne va plus. C'est des volontés particulières, que se forme la volonté generale: Vous faites peu, seul; cependant vous faites beaucoup! Vous commencez par Un l'effort general, qui double par deux, triple par trois, et va toujours en croissant, jusqu'à la puissance universelle. Vous ne voulez pas commencer? Personne peut-être ne commencera; et par votre fait, aucun bien ne sera effectué. Mes Concitoyens, quand il s'agit de la Patrie, agissons tous, comme si le poids entier reposait sur nous; comme si nous fesions tout, nous-seuls: C'est l'unique parti-raisonnable. Qu'est-ce qu'aimer la Patrie? C'est aimer le bien, le repos, la gloire, le contentement, de son Père, de sa Mère, de sa Femme ou de son Amie, de ses Enfans, de ses Amis, de ses Magistrats,

CLXI NUIT. 1629

de son Roi; de tout ce qu'on peut aimer, cherir et reverer. Qu'est-ce qu'un Cosmopolite? C'est un Être indifférent au bonheur, au repos, au bien-être, à la gloire de tout ce qui le touche, de tout ce qui lui devrait être cher: Sous prétexte d'être citoyen du Monde, il ne l'est d'aucun endroit du monde: C'est un Être nul. Ce n'est pas qu'il ne puisse exister un Cosmopolite estimable! Hé! plutôt dieu, que nous en fussions-là, que tous les Hommes s'aimassent comme frères, que le Blanc embrassât le Nègre, le Cuivré, l'Albin, l'Homme-à-queue, l'Homme-à-pieds-de-planche, et jusqu'à l'Orang-Outang, dans la crainte que ce ne soit une espèce d'Homme! Mais cela n'empêche pas qu'on ne soit patriote, qu'on n'aime son Pays, son Sol-natal! J'ai vu dans ma jeunesse, un Homme, qui en arrivant sur le finage de son Hameau, laissa passer la Compagnie, pour s'agenouiller, et baiser le sol-natal. J'aurais gagé que c'était un Homme vertueux. — En quel pays était-ce? (lui dis-je en l'abordant; car je me reconnus). — A Saci. — C'était moi. — Hâ! c'était vous! — Oui. Voyez? — Oui, oui, c'était vous! c'était vous! Vous êtes Monsieur-Nicolas? — Oui, je suis Monsieur-Nicolas. — Je suis content de vous voir, Monsieur Nicolas!..

1630 LES NUITS DE PARIS :

Je parle seul : c'est mon plaisir , et mon usage. — Je vous écoutais avec le plus grand intérêt. Vous êtes M. Moreau, mon allié : votre Mère.... — Oui, ma Mère, ma digne Mère, était d'une maison, d'où sort aussi une de vos Grands'mères.. Nous continuâmes à marcher. — Voyez, me dit-il, cette police admirable ! comme ces rues sont éclairées ! comme tout y est tranquille ! comme on y marche avec sûreté ! Ni vous, ni moi, mon Parent, n'avons rien à craindre des Méchans, quels qu'ils soient ! Admirez toutes ces commodités pour le Riche ! tous ces asiles pour le Pauvre !... O ma Patrie, que tu es une bonne et tendre Mère, et que je t'aime ! Que j'aime le Gouvernement qui effraye le crime, sans gêner la liberté ;... car vous ne voyez pas ici, comme dans certains Pays, qu'on nous empêche de marcher la nuit, parceque c'est la nuit que marchent les Voleurs et les Incendiaires : mais on a détruit l'espèce de ces Malfaiteurs. On s'est plaint des loix contre les Mandians ! moi, je les approuve ! c'est déjà un crime, que d'avoir vécu sans travailler. Aussi, voyez qu'ici le Riche travaille autant que le Pauvre, qui a des occupations différentes. Voyez cet Avocat, qui consacre son temps et son repos, sa santé même, à la défense de ses

CLXII NUIT. 1631

Clients ! Voyez ces Procureurs , ces Notaires, tous occupés de leur état, si mal-à-propos calomnié ! Ce sont les passions, la haine, la vengeance, et non les Procureurs qui font le mal ! Ce ne sont pas les Notaires qui font le faux, ce sont les Parties, et le bas-interêt. Hô ! quand pourrons-nous tellement élever l'âme des Individus de toute notre glorieuse Nation, qu'il n'y ait plus de vices parmi elle ! Quand viendra le temps heureux, où toutes les Nations se rendront chés nous, pour y voir le règne de la candeur et la bonne-foi !... Cela est possible, avec nos lumières, notre bon-sens et les dispositions d'une infinité de Français que j'ai connus. J'ai vu quelques-uns de nos Grands : Ils m'ont paru bons, doux, affables. Je leur ai parlé de mon projet, de rendre la Nation un modèle en probité, en morale, et ils y ont applaudi avec transport.. Ecoutez, mon Ami ! j'observe, que dans toutes les guerres qu'ont eues les Français, ils avaient toujours raison. C'est déjà un grand point ! Remarquez comme nous sommes polis et bons, envers les Etrangers ! Jamais la Populace a-t-elle insulté un Anglais, un Allemand, comme le Français est quelquefois insulté dans les rues

de Londres? Non; nous les accueillons, nous les aimons. Hô! que je me félicite d'être d'une Nation, qui rend le bien pour le mal!... Mais lorsque j'entens parler d'aggressions injustes et violentes, je prendrais volontiers les armes, pour aller courageusement mettre les Agresseurs à la raison, et leur pardonner ensuite. Cependant, je déteste la guerre. Car, définissons-là, dans toute sa vérité. D'abord, c'est presque toujours une injustice dans l'Agresseur, qui est telle et si palpable, qu'elle serait punie par les loix, entre deux Particuliers. Or il ne faut jamais qu'un Gouvernement blesse la morale, s'il veut avoir de bons Citoyens! De quel droit, dans les tribunaux, punira-t-il la violence, l'assassinat, le viol, le vol, l'incendie, si, injustement, sans cause suffisante, il est violent, assassin, violeur, voleur, incendiaire? :: Je fais ce que vous m'avez enseigné à faire... (repondra le Coupable): Et s'il y avait un Juge des Juges, le Criminel gagnerait, ou ferait punir le Gouvernement d'une peine égale à la sienne. J'aime, j'adore la religion chrétienne : elle est pure, amie de tout bien, de toute justice, de toute bonne morale, de toute confraternité.

Je voudrais que les Gouvernemens la respectassent, au-point, qu'elle fut la base de toutes leurs décisions, et consultée dans toutes leurs entreprises : Par-exemple, qu'on dît, à chaque guerre : — Puis-je, en-conscience, agir de telle manière ? Je voudrais qu'on craignît de la blesser en rien : Car je suis convaincu, que les Gouvernemens seuls font les Incrédules et les Athées : parceque Ceux-ci voient clairement que les Chefs des Nations ne croient pas la celeste-doctrine de l'Evangile. Je voudrais qu'on accordât la religion, et les plaisirs publics ; qu'on bannît de la religion, la rigidité qui n'est pas dans l'Evangile, et qui n'y a été introduite que par des Têtes exaltées d'Afrique et d'Egypte : car notre divin Legislatteur allait à des festins, et souffrait qu'on y bût beaucoup ; il ne dédaignait pas les Pechereuses - penitentes. Je voudrais donc, qu'on rapprochât nos usages publics, et nos divertissemens, de notre religion, de sorte-qu'ils ne se contrariaient plus... Mais j'ai perdu de vue la guerre, que je ne vous ai définie qu'à-demi : C'est un arrangement, un inconcevable arrangement, par lequel deux Souverains, par un reste de l'ancienne barbarie des Sauvages, que la

Tome IV, VII Part. t

1634 LES NUITS DE PARIS:

Posterité plus éclairée ne concevra pas, devouent à la mort, 50, 60, 100-mille de leurs Sujets des Clâsses travaillantes, ainsi que quelques centaines de la Clâsse-noble, pour decider telle ou telle chose, souvent très-compiquée, et s'emparer de tel ou tel pays. On rit aujourd'hui des combats en champs-clos, et des épreuves, pour connaître le bon droit: Hé-bien! ce moyen ridicule, et qui n'est autre que l'injustice, armée de la force, est encore celui qu'emploient les Souverains éclairés de l'Europe. Or il n'est aucun des deux Souverains en guerre, qui voulût condanner à-mort un seul de ses Sujets innocens! Voyez la contrariété!... J'espère, et je voudrais que la glorieuse et raisonnable France en donnât l'exemple, qu'un-jour viendra, où les Nations policées n'auront jamais de guerre, et qu'elles s'uniront toutes pour repousser seulement les invasions des Barbares non-policés-..... Comme le Patriote en était-là, nous entendîmes, dans un Cabaret, une querelle d'Ouvriers, qui tous réunis contre un Allemand, voulaient le maltraiter. Il y entra, et je le suivis. —Qu'est-ce, Amis? qu'y a-t-il? —Nous parlons à cet Allemand, qui vient nous manger notre pain, et qui nous ~~me~~prise. Nous le souffrons, et

nous ne pouvons être soufferts dans son pays. — Mes Amis; si les Allemands, ne vous souffrent pas, tant-mieux ! vous resterez dans votre honorable Patrie: mais souffrez-le, aimez-le; il nous restera, il se mariera, et ses Enfants seront des Français: Plus un pays est peuplé, plus aisément les Hommes y vivent: Car un Ouvrier profite plus dans un pays, qu'il n'y dépense; c'est une vérité d'expérience. Aimez-le, mes bons Amis; il vous fait plus de bien, que de mal: Et pour vous le prouver, voilà six-francs que je vous donne, en jouissance de ce que cet Etranger veut bien travailler ici. Je suis Français, moi, et très-Français! car je descends d'une Famille que... Adieu, mes bons-Amis: Aimez-vous les uns les autres, et recevez les Etrangers-. Nous sortîmes: nous écoutâmes un moment à la fenêtre, dans la rue, et nous entendîmes la reconciliation.

Je dis à mon Parent, que j'alais chés la Marquise de-M****: Il me laissa: mais nous nous donnâmes mutuellement notre demeure. Ce que je venais d'entendre, fut rédigé chés la Marquise, et mis à la suite du COUCHER.

A mon retour je vis une incendie, qui n'eut pas de suites.

En sortant , le soir , à neuf-heures , je vis courir une Femme , qui s'écriait. Elle causait , à 2-cents pas de chés elle , quand on était venu lui dire , que le feu était dans sa maison. Ce n'était que dans la cheminée , qui heureusement se trouvait en briques ; desorte-que malgré sa violence , il ne causa aucun dommage. Tandis que je regardais , je fus abordé par un Inconnu , qui me dit , — Ce n'est rien ! ce n'est rien ! Il n'y a rien à craindre ! J'ai bien vu des incendies à Paris ! J'en ai vu d'horribles ! Celui de l'Opera , en 1763 : Celui de la Foire-Saintgermain : mais le plus horrible de tous , est celui du Pont-au-change. — Vous en avez été le témoin ? — J'étais bien jeune , et je crois encore y être. Je m'en-vais vous en faire le recit. Le feu prit en plein-jour , sur les 3-heures de l'après-midi. Il y avait au troisième , une Couturière , qui avait des Elèves de Filles-de-famille , qu'on lui confiait , à cause de sa régularité. Cette Femme , au sortir de son dîner , eut affaire , et partit : mais comme elle voulait être sûre de ce qui se passait , elle enferma ses Elèves sous-clef , suivant son usage. Le feu prit ,

CLXIII NUIT 1637

non chés la Couturière , mais audeffous. Les Jeunesfilles chantaient , causaient ; elles faisaient tant de bruit , qu'elles n'entendaient rien. Ce ne fut que lorsque les flâmes furent visibles , que l'Une d'elles s'en aperçut , à la fumée. Elle mit la tête à la fenêtre , en disant , mes Bonnes-amies ! le feu est quelque part ! — Hé ! oui ! (lui cria-t-on) ; voila une demie-heure qu'on vous appelle ! C'est dans votre maison ! descendez vite ! Pendant ces mots , toutes étaient venues à la fenêtre , et elles se mirent à pousser des cris. — Nous sommes enfermées. — Jetez-vous par la fenêtre ! on vous recevra ! Et on apporta quelques couvertures : Mais Aucune ne l'osa , par la timidité naturelle à leur âge et à leur sexe. On les voyait , lorsque le feu eut pénétré dans la chambre , s'attacher aux croisées en poussant des cris lamentables. On s'étourdit dans ces occasions , car on aurait pu les secourir. Mais le Guet qui contraint , éloigne les Volontaires , et Ceux qu'on retient , ne cherchent qu'à s'échapper. On vit les Infortunées tomber , étouffées par la fumée. C'était un spectacle horrible ! — J'en ai assez ! (lui dis-je). Et je m'éloignai pour respirer.

1638 LES NUITS DE PARIS :

J'alai chés la Marquise , en reflechissant à ce qu'une Mauvaise-tête peut causer de mal dans une grande Ville , par une seule idée mal conçue , comme est celle de forcer à travailler au feu. Appelez les Voisins, qu'eux-seuls aient le privilége d'aider , et vous aurez assés de secours, en y joignant les Pompiers : surtout veillez à ce que Ceux-ci ne soient pas longs à se mettre en train ! Punissez-les, s'ils ne sont pas prêts , au premier avis !... Je redigeai ce trait affreux à la suite du COUCHER.

En sortant de chés mad. De-M**** , je rencontraï le Philantrope. Je lui parlai de l'incendie. — Je me suis trouvé à l'un de ces terribles accidens (me dit-il) au milieu de la nuit : J'y ai vu un Soldat de la Garde - de - Paris entrer dans les flâmes , pour en retirer une Femme-en-couches et son Enfant : Elle était dans une chambre où le feu n'avait pas encore pénétré ; mais il fallait traverser les flâmes.

J'ai vu , dans une autre occasion , un Capucin s'exposer à un peril certain, pour sauver un Homme suspendu audeffus du feu. J'ai vu un Homme que je ne nomme pas , sauver cinq Enfans enfermés dans un grenier. J'ai vu que l'Humanité exaltée ne craint rien , et que par-là elle fait des miracles- !

CLXIV NUIT.

LE COCHER BRUTAL.

Je sortis tard : En allant chés la Marquise , je pris par la rue Daufine : Aux environs de la petite rue d'Anjou , passait un Remise , dont le Cocher ivre rasait les maisons. Un Jeunehomme , ayant une baguette à la main , se trouva pressé : pour éviter la mort , il detourna la tête des chevaux avec son bras. Le Cocher furieux , s'écria , en vomissant des injures , que le Jeunehomme venait de battre ses Chevaux avec sa baguette. Le crime n'aurait pas été fort-grand ! mais enfin , il ne l'avait pas fait : Ce fut la reponse du Jeunehomme. Cependant le Cocher , après avoir-avancé quelques pas , descend de son siège , et court après le Jeunehomme , qu'il frappe à grands-coups defouet. C'était un Petitmaître : Il était furieux. Mais grâce à un de nos Princes , qui venait d'amener le salutaire usage de sortir sans épée , le Cocher avait l'avantage des armes. Nous étions cinq à six , qui environames le Cocher ivre et furieux , et qui le reprimandames : Mais cet Homme grossier , faisissait au collet chaqu'un de nous , à-mesure que nous ouvriions la bouche. Un gros Homme , qui écoutait depuis le commencement de

tiv

la rixe , ét qui , ainsi que moi , avait tout vu , s'approcha , saisit le Cocher brutal , ét lui dit : — J'arrive de Turquie , où j'étais à la suite de notre Ambassadeur : il faut que je t'apprenne comment on y traiterait un Drole de ton espèce , aussi brutal , aussi mechant , aussi peu juste , aussi cruel-! En achevant ces mots , il prit du champ , ét laissa tomber vingt-cinq fois , sur les épaules du Cocher , un jet de 36 pouces de-long , ét gros à-proportion. L'Ivrogne heurlait : Mais son Correcteur circulait si lestement autour de lui , que le Misérable ne frappait que l'air avec son fouet. La correction finie , le Gros Homme s'arrêta : — Voila quel est mon sentiment- , lui dit-il. Le Cocher s'avança pour se jeter sur lui : mais l'Exturc , d'un revers l'étendit à ses pieds : — Apprens , lui dit-il , que si l'on en faisait autant à tous les Vauriens de ton espèce , qui se jouent de la vie des Citoyens , ils feraient plus circonspects : c'est la loi qui devrait le faire-. Et le Gros Homme s'en - ala. Notre petit Comité ne trouva pas que la correction que le Cocher venait de recevoir fût assés efficace , ét qu'elle alât suffisamment au but. Nous appelames la Garde , ét nous le fimes conduire devant un Commissaire. Nous

l'accompagnames tous : Je demandai à porter la parole, et voici mon discours : — Monsieur, nous amenons devant vous ce Cocher, comme coupable de trois crimes, et même de quatre ; car sa presque ivresse le rend un Cheval fougueux, lâché dans une Foule ondulante. Le second crime que nous vous denonçons, c'est d'avoir, exprès, dans une rue comme celle Daupine, rasé les maisons, au risque d'écraser les Enfans, les Femmes et les Vieillards ; puisqu'il a falu toute la vigueur de ce Jeunehomme, pour se garantir. Son troisième crime, c'est d'être descendu de son siège, et d'avoir couru sus à Monsieur. Enfin le quatrième, et le plus grand, c'est d'avoir exposé Monsieur à commettre un homicide : Ce Malheureux serait à-present devant vous, le corps percé, si, par un usage, dont nous devons des graces infinies à Un de nos Princes, il n'était de mode depuis deux ans, de sortir sans épée : Par ces raisons, Monsieur, dont je vous fais l'exposition, nous vous prions d'aviser à donner à ce Cocher une correction efficace, et assés durable, pour qu'elle reste gravée dans sa memoire : Il faut un exemple, pour mettre les Citoyens en sûreté.

1642 LES NUITS DE PARIS :

Je me tus. Le Commissaire s'informa : Nous deposames tous la verité. On envoya chercher un autre Cocher , et le Maître du Remise fut conduit en prison , pour s'être exposé à être tué par l'Homme qu'il avait frappé.

Cette scène me donna l'idée de faire un morceau sur les Carrosses , et j'y rêvai , en allant chés la Marquise , à laquelle je communiquai mon projet. Après avoir entendu le recit de ce qui venait d'arriver , elle me raconta plusieurs faits , qui pouvaient étendre mon plan , et m'aider à composer une JUVENALE , qu'on trouvera en substance , dans le DISCOURS AU PUBLIC.

—Malgré les ordres que j'ai l'attention de donner à chaque sortie , je puis à-peine me préserver d'être la cause d'accidens cruels : Jugez de ce qui doit arriver à Ceux qui recommandent de brûler le pavé ! Les Cochers à Paris sont de deux sortes , nos Petits-Seigneurs le matin , et les Valets grossiers , chargés de cet emploi dans une maison. Les Premiers sont des Polissons sans principes , qui se croient trop au-dessus des autres Hommes , pour y faire attention. Mais je me trompe , lorsque je dis qu'ils sont sans principes : Ils en ont là-dessus , que

je leur ai quelquefois entendu exposer.
Un Joli Petitmaître à-bonnes-fortunes ,
disait un-jour devant moi :

—Je ne fais enverité comment certain-
nes Gens peuvent supporter la vie ! Je me
rejouis , lorsqu'ils meurent , et j'irais
volontiers les en^efeliciter-. On lui de-
manda , Quels étaient les Gens qu'il fe-
liciterait ? —Mais d'abord , tout ce Peu-
ple , qui vegète ; toute la Bourgeoisie !
Je feliciterais tous les Gens occupés ,
comme les Magistrats... hô ! quelle vie
miserable mènent Ceux-ci , par-exem-
ple ! je ne la supporterais pas deux minu-
tes. Quoi ! passer la matinée dans un é-
difice gothique , à entendre brâiller des
Avocats , qui parlent comme des Fia-
cres , sur des matières encore plus se-
ches et plus ennuyeuses que leurs dis-
cours ! Avoir un dejeûner !... un petit-
pain , fait pour des Maffons , avec un
verre de mauvais vin !... dejeûner ignoble ,
indigeste... De-là , revenir à la grande
audience , pour entendre pendant trois
mortelles heures , discuter les moyens
d'un retrait lignager , ou de la non-va-
leur d'une resignation de benefice , dont
le Titulaire est mort avant les dix jours !
Je soutiens , qu'il n'est pas de Tête-pen-
sante , qui puisse supporter ce travail :

D'où je conclus , que Messieurs ne pensent pas ... à l'affaire : Ce qui est très-heureux !... A-la-verité , on a quelquefois des causes en-separation , qui sont divertissantes ! La Tournelle , par exemple , pourrait amuser ! Mais les discours des Avocats sont si maussades , à-l'exception de quelques Celèbres ! encore n'ont-ils pas le ton du monde ! on n'a que la lecture de quelques depositions de seduction de Filles , pour reveiller l'attention. Mais Celui de Messieurs que je plains davantage , c'est l'Avocat-general : On l'a vu , dit-on , parler douze-fois de-suite , à une seule audience !... Pourquoi de pareils Hommes sont-ils nés ! et la Nature ne leur rend-elle pas service , en les retirant des peines de la vie ? Voilà pour la Magistrature , dans laquelle j'ai deux Cousins. Il est vrai que ce sont des automates. Quant au Peuple , et même aux épais Bourgeois , j'écrâserais tout-cela par centaines , quand je sors le matin en cabriolet , que je n'en aurais pas le moindre remords ! C'est leur rendre un véritable service , que de les delivrer de leur enveloppe grossière. L'important est d'échapper aux criailleries.

On imaginerait à-peine , que dans nos mœurs et dans notre siècle , il soit possible de tenir un pareil langage !

CLXIV NUIT. 1645

Je fus aussi étonné de cette façon-de-penser, que charmé de la grâce avec laquelle Mad. De-M**** venait de la rendre. J'écrivis son discours; et je lui annonçai, que c'était par ce trait que j'alais terminer le pamphlet de son Parent.

En-effet, j'en composai la conclusion: ces termes :

—*Cet Ouvrage est singulier! (s'écria M. De-Fontlèthe, et si tout est aussi varié, il doit être très-amusant!... Mais il est temps de quitter mon bain: Appelez mon Valet-de-chambre-...*

Ce fut ainsi que se termina le Lever de M. De-Fontlèthe; il s'habilla, et reçut du monde. (On donnera par-la-suite les retranchemens, et un 2.^d Rêve.

CLXV NUIT.

LE MENAGE - PARISIEN.

Nous en sommes au carnaval de 1773: Un nouvel ordre de choses va commencer; parceque je vais frequenter de endroits, que je ne frequenterais pas auparavant, par degout; les Billards, les Academies, les Cafés, les Cabarets: quand il se trouvera quelques scènes dans les rues, je les entremêlerai. J'écrirai comme la Nature agira: je serai diversifié comme les scènes vivantes: Le fleuve du temps roule majestueusement les événemens variés et successifs: il est tou-

1646 LES NUITS DE PARIS :

jours le même en apparence , quoiqu'il change à chaque seconde, si ce n'est peut-être dans les tranquilles solitudes de l'Innocence champêtre....

A ma sortie du soir , je me trouvais plus libre qu'à-l'ordinaire , parceque j'étais débarrassé du tableau à présenter à M. De-Fontlèche. Il me prit envie d'aller savoir comment se comportait un Menage , que j'avais vu commencer , entre un Jeunehomme bonace , et une Rusée-coquette. Je leur rendis visite. Je trouvais la Dame dans son appartement , parée , mais encore seule. Elle était assise devant un grand feu , un écran à la main , pour ne pas endommager le teint factice de son joli visage. Elle me fit asseoir à côté d'elle , et me traita comme un Homme sans conséquence. Elle avait entendu dire à son Mari , que j'étais timide et de bonnes-mœurs : ce qui me rendait pour elle d'un ridicule aussi nouveau que piquant. Je ferai tout-à-l'heure une petite digression sur ma timidité naturelle et sauvage. Ce qui me surprit , c'est que cette Femme , qui me connaissait par mes productions , se gênât aussi peu devant moi , qu'elle le fit : J'ai dit qu'elle se chauffait , mais c'était de la manière la plus indecente : Il est vrai qu'elle était belle ; sa vanité ne souffrait pas , quand

elle outrageait la pudeur. Je vis même un dessein marqué : Elle me fit arranger le bois frequemment, —Coquette (pensais-je), tu ignores que j'ai surmonté des charmes aussi parfaits que les tiens , et plus provoquans ; ils avaient l'assaisonnement de la pudeur ! Louise te valait ét auelà ! je vois tous-les-jours, avec une admiration respectueuse , une Femme qui te surpasses !... Je ne fais trop ce qu'elle m'aurait dit , si les Gens qu'elle attendait ne fussent pas entrés.

Ils étaient de robe ét d'épée : mais c'était Un des premiers qui tenait le haut-bout. Ce fut dabord des empressemens, des hommages : Chacun semillait autour de la belle Coquette. Je me glissai du côté de la porte, ét j'alais me retirer : la Dame s'en aperçut, ét voulut, que je restasse. J'eus une existence depuis ce moment ; auparavant on ne m'avait pas regardé : on m'adressa la parole, ét je fus compagnie. La Dame, qui prenait ses gants , son éventail, me demandait tout-cela d'un air de preference : elle prit mon avis sur quelques parties voluptueuses de son ajustement. Tout-le-monde lui repondait , en me coupant la parole. —Je n'ai que faire de vos fadeurs ! je veux la verité : Monsieur-Ni-

colas va me la dire-? Et je la disais crûment ; car je voyais que Madame s'amusait ; il fallait bien m'amuser aussi. Je reçus quelques petits coups d'éventail, pour des choses trop sincères , sur le teint , sur l'air , sur les yeux , sur la démarche qu'on allait faire , d'aler au bal , avec fix Étourdis. Elle releva ce mot très-haut : — Mieux-vaut être avec fix Étourdis, qu'avec Un-seul ! — Je ne vois pas cela de même (reprit le Préféré) : si l'on évite un peril , on tombe dans un autre : aulieu, qu'on ne court qu'un-seul danger, avec un seul Amant. — Vous avez vos raisons, pour penser ainsi ! (reprit la Dame) : Pour moi, j'aime mieux être avec fix. (*bas ayant soin que j'entendisse*) Vous êtes trop dangereux tête-à-tête-! Le Fat fut comblé ! Cependant j'observai, que les cinq Autres reçurent chacun un mot encourageant, avant que de sortir. Le Mari arriva : La Dame courut à lui : — Voici mon meilleur Ami !... Messieurs, je vous laisse tous, et je vous prive de votre jolie partie, au moindre signe, qu'il veut aler au bal seul avec moi-. Le Mari se gonfla : je vis le moment où il allait s'enorgueillir du persifflage de sa Femme. Il répondit comme il convenait, et Mada-

me sortit. Comme elle montait en voiture, il medit: —Ce que j'aime en elle, c'est qu'avec une apparente légèreté, elle a des principes sûrs: Vous voyez bien! Elle s'en fait adorer, en leur tenant la dragée haute. Hâ! c'était un grand moraliste que Molière! J'ai pris pour modèle son *Ariste* de l'*Ecole-des-Maris*. Je ne pouvais rien dire à un pareil Homme! Je n'étais instruit que par la voix publique, souvent trompeuse. Je le quittai, pour suivre sa Femme; non que je fusse de la partie; mais je voulais voir ce qui se passerait, s'il était possible.

LE BAL-BOURGEOIS.

On avait nommé la maison où l'on allait: Il n'était pas nécessaire d'être connu, pour entrer à ce bal particulier, parce-qu'il y avait un mot-du guet pour les Masques: Je l'avais entendu prononcer entre les six Adorateurs de mad. Quartilla (nom qu'elle avait pris pour le bal). Je m'affublai, chés la belle Marchande du coin de la rue des Vieilles-étuves, d'un domino-noir, et d'une barbe blanche, avec le bâton de Cassandre. Comme ordinairement ce sont les plus jeunes qui prennent ce deguisement, je ne risquais pas d'être soupçonné. J'arrivai: J'entrai. Tout le monde était occupé; l'on fit peu d'attention à moi.

1650 LES NUITS DE PARIS:

J'ignorais qu'un Personnage relevé dût venir au bal, sous ce deguisement. Dès que je fus aperçus, tous le monde s'occupa de moi: Ce fut par ce que l'on me dit, surtout les Femmes, que je compris, qu'un Homme - de - marque était attendu dans la petite Société sous mon deguisement. J'en fus inquiet. Cependant j'écoutai toutes les cajoleries que me débitèrent les Coquettes; et dans un quart-d'heure, je connus plus parfaitement le cœur de toutes ces Dames, qu'en vingt-ans d'observations. Tout me fut jeté à la tête; mais avec des precautions. Mad. Quartilla fut une des plus empressées: Elle se demasqua, sans que je l'en priasse: Je feignis d'être ébloui de ses charmes: mais je lui repetai toutes les histoires qui couraient sur son compte: je l'assurai que j'avais des principes; que je serais au-desespoir de seduire une Honnête-épouse, et d'en faire une Catin; mais... que si, ... avec une figure... comme la sienne... elle l'était déjà ... qu'alors bien sûr... de ne pas la corrompre... je la prefererais. La Dame, enchantée de me tenir en-à-parté, m'avoua tout, d'après mes questions; je sus où elle en était avec tous les Amans qu'elle allait me sacrifier. —Je vous préfère! (lui repondis-je); votre sincerité me tou-

che, autant que vos charmes, et plus encore : mais je veux à-l'instant ces aveux par écrit , et la promesse du sacrifice ; afin d'avoir un moyen de vengeance , si vous me trompez ? mon cœur est à ce prix-. Elle était si persuadée , qu'elle parlait à l'Homme-d'importance , qu'elle donna dans ce piège grossier ; elle entra seule dans un cabinet , et elle écrivit. Pendant ce temps-là , je me rendis à la Société. Que je vis-là des Femmes-modestes et charmantes , qui se démentirent , et se comportèrent comme des Courtisanes : —Hâ ! Mesdames ! (pensais-je) , désormais quand je vous rencontrerai , je lirai donc dans votre âme ! Je pourrai sûrement interpréter tous vos discours , tous vos regards , tous vos gestes , et jusqu'à vos reticences ! Quelle heureuse idée j'aurais-eu-là , si j'avais quelqu'intérêt à vous pénétrer-! Cette Nuit fut celle qui m'apprit le mieux à juger du bonheur et de l'honnêteté des Menages parisiens. Telle Femme , que je croyais un modèle , se démasquait à la marque-de-préférence la plus légère. Une , une-seule me résista. C'était une belle Brune ; qui avait épousé son Mari sans l'aimer , et qui depuis le mariage , avait été si touchée de la conduite publique et par-

riculière de cet Honnête homme, qu'elle avait pris pour lui de l'estime, du respect, et le plus sincère attachement. Sur ce que je la pressais, elle me répondit : — Estimez-moi ; cela vaudra mieux que de m'aimer. Je suis, de toutes les Femmes qui sont ici, peut-être Celle qui vous aime le plus, puisque je ne desirais que votre gloire, et votre bonheur solide... Hâ ! que ne puis-je y contribuer ! Je l'encourageai dans ces nobles sentimens. Quant aux Jeunes personnes non mariées, j'en trouvai d'aussi hardies que les Femmes ; quelques-unes, qui me parurent encore plus adroites, et une-seule, qui me demanda, si j'étais marié ? Sur ma réponse à l'affirmative, elle soupira, en disant : — Je vous ai déjà vu, par-hazard : Hâ ! que je vous aurais aimé ! Comme cela ne s'adressait pas à-moi personnellement, je n'eus pas lieu de m'enorgueillir ! La Jeune personne s'éloigna, et ne me parla plus.

Cependant je n'oubliais pas Madame Quartilla. On la cherchait ; on était inquiet : mais ce qui rassurait un-peu les Femmes, et surtout les Galans, c'est que j'étais-là... Je disparus néanmoins, et je la rejoignis : Elle finissait d'écrire : — Vîte, reparaissez, Madame ! (lui

dis-je), afin qu'on ne vous soupçonne pas-! Et je pris le papier-! Elle me quitta. Mais elle ne rentra pas. L'imprudente Coquette voulait être soupçonnée. J'examinai tout. Je vis arriver le vrai Casfandre, à l'heure où il convenait qu'arrivât un Homme comme lui. Je voulais observer, et je pris quelques arrangemens pour cela : mais la conduite de mon Pareil fut si différente de la mienne; il marqua tant de mépris à Mad. Quartilla, qui était rentrée dès qu'il avait paru, que je craignis d'être decouvert : Je m'échappai furtivement, et j'alai chés la Marquise tout-masqué. Je lui lus les Memoires de mad. Quartilla.

En revenant, je m'occupai du plan d'un Ouvrage, dont les MEMOIRES que je venais de lire devaient être la base : Voici quel en fut le premier concept :

LE LIVRE DES SOTS, ou Tours-de-passe-passe des Femmes de Paris : Ouvrage utile aux Homme de toute la terre.

PREFACE. Ce Livre très-moral, et surtout très-utile, a été composé, pour recreer et divertir Mesieurs les Maris-parisiens, par le recit des Tours-de-passe-passe que leurs jouent leurs tendres Epouses. On espère que pas Un d'eux ne s'y reconnaîtra; mais que Chaque'un

1634 LES NUITS DE PARIS :

rira de ses propres Aventures, comme appartenantes à son Voisin, et qu'ainsi on ne blessera Personne. On finit, de peur d'ennuyer. Table des Chapitres. I, Mariage du Père et de la Mère de M. Le-Sotentout, et comment ils vécurent ensemble, jusqu'à la puberté de leur Fils Nicodème. II, Origine et Mariage du Père-gascon et de la Mère-mançaute de Deliée; avec leurs Faits et gestes, jusqu'à la quinzième année de Mademoiselle Du-Cœur-volant leur fille. III, Amours de Nicodème. IV, Amours de Deliée. V, Suite du même sujet. VI, Suite. VII, Suite. VIII, Suite: Singulier Évènement. IX, Suite: Catastrophe. X, Mariage nécessaire. XI, Jour des Noces. XII, Coucher de la Mariée, XIII, Lendemain-de-noces. XIV, Première Avanture de Deliée. XV, Comment Deliée joue son Mari. (Inclusivement jusqu'au) L; 1, 2, 3, 4, étlrft. Avanture, ou Tour de Deliée, (alternativement). LI, Malheur prévu. LII, Denouement, qui fera rire les Maris, et pleurer les Coquettes.

J'exécutai ce plan, la même année, mais d'une manière bien audessous de ce que j'avais conçu.

Je quittai mon deguisement chés la

CLXV NUIT. 1655

belle Merce-masques , et je voulais me retirer sur les quatre-heures , mais après avoir été jusqu'à la maison du bal dont j'ai parlé. J'en vis sortir plusieurs Personnes; et je demandai des nouvelles de Mad. Quartilla. On me rit au nez. J'appris d'une autre Compagnie , qu'elle s'était donné le plus grand ridicule , et que l'Homme-d'importance l'avait extrêmement humiliée , à-cause de l'excès de sa familiarité. Je vis par-là , que sans l'avoir prévu , je lui avais joué un tour capable de la faire rentrer en elle-même.

CLXVI NUIT.

SUITE DU BAL.

Le lendemain-soir , j'hésitai si je porterais au Mari de Mad. Quartilla la confession de sa Femme : Je sentis , qu'il faut de la prudence , quand on veut faire le bien. J'alai chés la Coquette. Mais quelle difference de sa situation , à celle de la veille ! Elle était seule , sans parure , les yeux rougis de larmes : Elle me fit pitié ! je fus réellement touché de compassion. — Hé ! Bondieu ! qu'avez-vous , belle Dame ? — Hâ ! bien du chagrin !... Ecoutez-moi : vous êtes un Homme instruit ; on dit même que vous êtes prudent et discret. J'ai besoin de

1656 LES NUITS DE PARIS:

conseil , et je n'ose me confier à Personne... Vous m'avez vue hier , fêtée , brillante?... Hé bien , ma gloire a encore augmenté : je me suis crue , pendant plus d'une heure , la plus heureuse des Femmes... Mais j'hésite à vous faire une pareille confidence ! Il me faut votre parole-d'honneur , que vous n'en direz mot ? — Je vous la donne , madame. — Apprenez que M. De-*** , dont je savais la venue , et dont je connaissais le deguisement , a marqué pour moi l'attention la plus flatteuse ; qu'il m'a fait sa déclaration ; qu'il a exigé des aveux , que j'ai cru pouvoir faire ; qu'il les a reçus avec transport ; qu'il est rentré seul ; que sans doute on m'a desservi auprès de lui , pendant que j'écrivais ce qu'il avait exigé de moi ; qu'à mon retour dans l'Assemblée , après lui avoir remis mon manuscrit , il m'a traitée avec l'indifférence la plus humiliante. J'ai d'abord cru que c'était une plaisanterie : mais après divers essais , j'ai vu , avec désespoir , que c'était tout-de-bon. Je voudrais ravoir mon papier ; je voudrais savoir ce qu'il pense... Je voudrais être morte hier-soir avant mon départ!.. Quelle humiliation cruelle ! Ma confession est à-présent le sujet des remarques et des plaisanteries d'une Rivale !

vale !... — Vous voudriez que vos aveux n'eussent pas été faits ! — Hâ ! si je la voudrais ! — Qu'on n'eût pas votre écrit ? — C'est le plus vif de mes desirs, en ce moment. — Le mépris qu'on vous a marqué ensuite, vous toucherait faiblement, si l'on ne savait rien ? — Oui, faiblement ; il n'aurait pas de cause. — Voulez-vous être bonne épouse, bonne mère, et j'aneantirai tout ? On ne saura pas que c'est vous qui avez parlé ; on n'aura pas lu votre écrit ? — Hâ ! je donnerais tout-au-monde, pour un si grand service ! mais c'est l'impossible ! — Vous ne connaissez pas tous les secrets dont je suis possesseur ! — Vous pourriez... — Je le puis : Je puis également tout faire passer entre les mains de votre Mari ; tout montrer à vos Amans : et c'est ce que je ferai, si vous ne prenez avec moi l'engagement sacré de renoncer à la galanterie-? Mad. Quartilla fut étonnée, interdite !... Enfin, elle me promit tout ce que je voulus. De mon côté, je m'engageai à lui donner des preuves, que l'Homme-d'importance n'avait rien retenu, rien lu de ce qu'elle avait écrit ou dit, et à lui rendre son papier, après un changement-de-conduite bien marqué, pendant une année entière.

1658 LES NUITS DE PARIS:

ESCROQUERIE PAR DES MASQUES.

Je la quittai aussitôt, et en allant chés la Marquise, je fus témoin d'une aventure de carnaval, d'un genre très improbe! Des Masques entrèrent dans une boutique, où l'on comptait de l'argent: Ils firent tous le^s lazzi accoutumés. On rit d'abord, parcequ'on les croyait de-connaissance: En-effet, l'Un d'eux se dit à l'oreille de la Marchande, un Voisin très-estimé. Les pretendus Voisins s'emparèrent visiblement de l'argent, et sortirent, en faisant de grands éclats-de-rire. Le Marchand se demenait: —Hé! messieurs! ce n'est pas-là un badinage! — Mon-dieu! laisse! (lui dit sa Femme), c'est M. Cheron! Le Mari, quoique très-inquiet, cessa de crier. Mais Personne ne rapporta l'argent, et tous les Voisins étaient tranquilles chés eux; le Volé s'en convainquit: Des Filous tentés par l'occasion, et qui connaissaient le Quartier, avaient fait cette escroquerie.

J'ai raconté à la Marquise ce que je venais de faire et de voir: Elle approuva fort ma conduite avec mad. Quartilla: elle plaignit cette Femme; mais elle me félicita du hasard heureux, qui peut-être me donnait un moyen de la corriger. Le trait des Filous la fit gémir sur les folies du carnaval; elle désirait qu'il

fût sévèrement défendu de se masquer ailleurs que dans les maisons particulières, à-moins qu'on ne sortît en voiture : la Mascarade particulière est innocente, pour divertir une Assemblée d'Amis : mais la publique est dangereuse dans une grande Ville, comme la Capitale.

ROBEGATÉE.

A mon retour, je trouvai le Misanthrope. Il revenait de fort-loin, pour reparer une sottise, qu'un de ses Neveux avait faite, pendant la journée. Il était d'une humeur étrange contre les Masques et les Mascarades. —Hâ ! vous voila ! vous vous retirez ! mais vous avez été tranquille tout-le-jour ! Vous n'avez pas vu les folies tolérées, si contraires aux bonnes-mœurs ! Oui, en quelques jours, on tourne à la mechanceté, au devergondage, l'esprit de toute une Jeunesse malfesante, qui gâte, qui abîme, qui dépense, qui fait des insultes souvent cruelles !... Mon Neveu, ... il a 15-ans ! hé bien, il a gâté une robe de cent écus à une Femme respectable, qui l'a fait arrêter : J'ai été obligé d'aller prier, supplier !... sans pouvoir le justifier : car son tort est extrême, à mes yeux ! Quoi ! un fol usage autorise ces abominations ! Quoi ! on permet, qu'au

1660 LES NUITS DE PARIS:

sein d'une Ville policée, et polie, on dise des ordures dégoûtantes, qui soulèvent le cœur! que les Enfans qui parlent à-peine, crient une phrase ridicule, qui les abrutit. Que de Gens deguisés voient, sous le masque, insultent, et se comportent comme des Scelerats sans frein, qui n'ont rien à redouter; parce-que leur conscience viciée, corrompue, nulle par elle-même, ne craint que la honte et le châtimement! Je suis furieux!... — Monsieur, lui dis-je, les Nations modernes-... Je crus qu'il allait me sauter au visage; — Les Nations! les Nations!... Autrefois, il y avait des Nations! aujourd'hui les Hommes ne sont plus qu'un vil ramas de Coquins échappés en Brigands de leurs pays natal, qui ont réuni dans chaque Ville, tous les vices, et toutes les maladies de l'Univers! La variole d'Arabie, la lèpre d'Egypte; le tetanos d'Afrique, le monstre d'Amérique, les écrouelles des Alpes, les goîtres des Vosges, la phthisie britannique, le rhume français, la fourberie des Grecs, la cruauté des Romains, la barbarie des Tartares, l'inconstance des Numides, la grossièreté des Bataves, la friponerie des Arabes vagabonds, l'insouciance des Canadiens, la stupidité de la Californie, l'avarice des Turcs, la per-

CLXVI NUIT. 1661

fidie des Algeriens, la superstition des Flamands-Brabançons; ils ont réuni tout cela dans une seule Ville! Autrefois, lorsqu'il y avait des Nations, chaque Pays avait son vice, et ses qualités; les qualités se sont éteintes; les vices se sont fortifiés: Dans Paris, on trouve à-cet-instant les vices de tout l'Univers. Et nous serions une Nation! Voici ce que nous sommes: Quelques Riches insolens, et des milliers de Malheureux issus de tous les coins de l'Univers, qui languissent, sans s'aimer, sans être amis, sans s'intéresser à leur Gouvernement, à la prospérité de l'Etat... Adieu! Et ne vous avisez jamais de dire, Ma Nation! Il n'existe plus de Nation que chés quelques Sauvages-.

CLXVII NUIT.

LA THESPIADE.

A ma sortie du soir, vers les 7-heures, le mardi-gras, je trouvai dans la rue Saintjaques, au carrefour Saintseverin, trois Hommes, qui n'étaient point ensemble, et ne se connaissaient pas: Je les réunis: C'étaient le Patriote, ou Philometor, le Misanthrope, et l'Original, autrement M. Du-Hameauneuf. — Messieurs (leur dis-je), vous êtes faits pour vous connaître et vous estimer; et quoi-

1662 LES NUITS DE PARIS :

que Monsieur (montrant le Misanthrope) ait des sentimens un-peu differens des vôtres, cependant vous l'estimerez-. Ils se saluèrent; le Misanthrope d'un air examinateur-bourru: — Voulez-vous, Messieurs, nous dit le Patriote, voir une Mascarade d'un genre singulier? Elle est peut-être condamnable, sous un certain point-de-vue; mais elle peut être louable, sous un autre: On represente au naturel, dans une maison de ma connaissance, avec des Masques ressemblans, les habits accoutumés, le goût de parure, les expressions favorites, un Homme et une Femmes scandaleux, qu'on veut rendre ridicules aux jeux de plusieurs Jeunesgens des deux-sexes, qui composent cette Famille, afin de les garantir par-là, du danger de l'imitation. J'ai le privilège d'entrer, et d'amener quelques Amis: Je serai charmé que ce soient des Hommes éclairés, qui me disent leur avis sur cette comedie à la Thespis-? Nous acceptames. En-route, le Misanthrope nous dit: — Je crois cet amusement condamnable. J'ai vu dans la Ville d'Aucerre, des mascarades pareilles. Une Femme avait-elle été infidelle? on representait ses amours au naturel, de la manière la plus indecente, sur un char, qui parcourait toutes les rues: Deux Masques,

CLXVII NUIT. 1663

sous les habits ordinaires des Personages, avec un visage ressemblant, retraçaient pittoresquement tout ce qui s'é-
tait passé; particulièrement le trait cou-
rant. J'appelle ainsi le point ridicule-
plaisant, qui frappe principalement dans
toutes les aventures, et qui ne passe par
toutes les bouches qu'en excitant des é-
clats-de-rire: Car l'Homme est si essen-
ciellement méchant, qu'il ressent du mal
des autres une joie diabolique. J'ai vu
deux de ces Thespiades: La première
était la représentation de l'infidélité d'u-
ne Femme riche, avec un Galant enf...
La seconde était relative à l'Épouse
d'un Homme-de-merite: Des Brutes-
méchantes voulaient se-venger du Ma-
ri, trop au-dessus de leurs atteintes, en
insultant la Femme, alors parmi eux!...
Ames viles et atroces, la lie de la Nation,
je ne puis vous comparer qu'aux lâches
Habitans de Gabah, tous ligués contre
une Femme... Mais que lui reprochait-
on? Sa pauvreté. Ce fut ce qui m'indi-
gna! Je réunis deux ou trois petites So-
ciétés, que je dirigeai: Nous tombâmes
sur la Thespiade à coups-de-fouet, et
nous la dispersâmes-. Du Hameauneuf
demanda tout-bas: —Quel est cet Hom-
me? —Un Citoyen honnête, mais un-

peu misanthrope. — Je m'en suis aperçu-. Le Patriote était fâché, qu'il eût dit, qu'une Ville de France était toute méchante et méprisable; il aurait relevé cette incartade, si dans ce moment nous ne fussions arrivés.

Nous trouvâmes tout le monde prêt: Les Acteurs, qui étaient des jeunes gens, avaient chacun leur rôle proportionné: C'était une Jeune-veuve très-éveillée, qui faisait le rôle de l'Épouse. Dès que nous fumes entrés, on mit les masques, et surlechamp tous les Personages, qui tous étaient du quartier, furent reconnaissables. Il n'y avait pas de theatre, parcequ'il était inutile. Les Spectateurs étaient à une grande table, et les Acteurs non-employés se tenaient dans une autre pièce. Ce fut la conduite journalière qu'on y representa. Dabord il y eut une scène entre le Mari et la Femme: Celle-ci montra toute son impudence, toute son effronterie, toute son aigreur, toute son imperiosité. Le Mari répondit en se fâchant. Il acheva de s'habiller, et sortit. Madame se mit à sa toilette: Elle donna l'ordre de laisser entrer, quand elle fut en corset rassemblant, et à-demi-coiffée. Parut un Galant, qui dit des fadeurs, et fit un present. Survint

CLXVII N U I T. 1665

un Abbé, avec lequel on minauda. Ce fut lui qui mit la dernière main à la toilette. Madame disparaît un moment; l'Abbé la suit: Pendant ce temps-là, Celui qui a fait le présent, interroge la Femme-de-chambre, qui trahit sa Maîtresse. Le Mari arrive. Le Galant se plaint à lui des procédés de sa Femme. — Que voulez-vous que je fasse? Elle est intraitable... Mais si je trouve encore l'Abbé... — Il est avec elle... Bon!... Mais ces Colifichets-là ne sont pas à craindre! — Qu'appellez-vous Colifichets? Ce sont les Corrupteurs les plus dangereux, les plus impudens!.. La Dame revint brillante et dans tout son éclat. Le Galant et le Mari demeurèrent interdits: Elle leur parla d'un air protectueux, et ils lui répondirent en Sujets soumis: Le Mari encherit en fadeurs sur le Galant. Elle sort avec l'Abbé.....

Fin du I Acte. Au II, la Dame se trouve chés elle, au-milieu d'un Cercle d'Adorateurs. On propose le jeu. On joue: Elle triche: Elle gagne: Quelques-unes des Dupes se fâchent, et disent des injures: Elle répond avec une dignité insolente. Fin du II Acte. Le III.^{me} consiste dans une demi-douzaine de tête-à-têtes qu'elle accorde: on la voit persuader à Chacun de ses Galans, qu'il est unique-

1666 LES NUITS DE PARIS:

ment aimé : A la fin , son Mari vient la prier de lui accorder sa protection , pour une place qu'il veut obtenir. Elle la lui promet avec dignité. Fin du III Acte. Elle emploie son credit , dans le IV. Elle donne à souper. Il s'y trouve un Homme-en-place , ét de Petits-importans. Elle parle : On lui promet : Mais an-moment où elle est le plus contente , l'Homme-en-place reçoit une lettre, qu'il demande la permission de lire. On lui apprend , que la Dame est une Coquette peu-sûre : On l'avertit de ne pas s'exposer à jouer avec elle , parcequ'elle triche ; enfin on lui en fait un portrait affreux. Une des Dupes au jeu , quin'a pu être du souper , a joué ce tour sanglant à la Perfide. L'Homme-en-place pretexte une affaire , quitte la table , ét sort. La Compagnie passe dans le cabinet.... Au v.^{me} Acte , on sort du cabinet. On voit la Dame très - intriguée ! les Petits-mâîtres très-froids , la scène languirait , sans les catastrofes : Aussitôt , le Mari paraît , le reproche à la bouche : Il vient d'être instruit par un billet de l'Homme-en-place , qu'il n'a rien à esperer , ét que sa Femme le deshonoré. La Dame veut prendre son ton imperieux : Le Mari tône , ét muni des preuves qu'on vient de lui donner contr'elle , il va la con-

CLXVII NUIT. 1667

Vaincre, quand arrivent tous les Galans : C'est l'Homme-en-place qui leur a écrit de se rendre auprès de la Dame, pour une affaire importante, à telle heure. Ils sont introduits; et au même moment, arrive l'Homme en-place, qui humilie la Coquette, et lui ordonne de vivre dans la retraite et la modestie : Il lui défend les parures, lui commande de se mettre en simple Bourgeoise, sous une peine qu'il articule. Il sort, en recommandant au Mari de la fermeté, de la rigueur-même, s'il veut obtenir la place qu'il desire. Fin.

Comme ce trait était récent et vrai, il devait être plaisant pour les Spectateurs, et d'un grand effet sur les Jeunes-personnes ! Il fut joué très-decemment, et avec une vérité de condition d'autant plus parfaite, que les Acteurs étaient les pairs du Mari et de la Femme ridiculisés. Cependant le Patriote trouva, que c'était entretenir la mechanceté-de-caractère. Le Misanthrope dit : — La Coupable mérite ce que vous avez fait ; mais il a été dangereux pour vos Enfans de la punir-. Il pouvait avoir raison.

J'ai chés la Marquise, et attendu qu'il était tard, je ne rencontrai plus que quelque Mesques du Peuple, et des carrosses qui allaient aux différens bals publics

1668 LES NUITS DE PARIS:

ou particuliers. Je racontai ce que je venais de voir. Une des Protégées de la Marquise me demanda, Pourquoi, dans le temps du carnaval, on souffrait que les habits des Femmes fussent gâtés par des Polissons de la dernière classe? Pourquoi l'on tolérât les cris dégoûtans de la Canaille? D'où-vient on souffrait que des Hommes et des Femmes perdissent leur temps à crier des ordures, comme les billets de la loterie de carnaval? — Les Gens-en-place croient que ces sottises amusent le Peuple. La vérité est qu'il les désapprouve, et qu'il en desire la cessation, parcequ'il en est la victime. Les petits Savoyards gâtent les habits de sa Femme et de ses Filles: Les basses Mas-carades, il les attribue à l'Espionage, et il en gemit. Il a d'autant plus raison, que ces folies sont opposées à ses principes religieux, qui sont infiniment respectables. — Grand-merci, Monsieur.

LES CASSE-LANTERNES.

Depuis que les reverbères existent, leur élévation les met à l'abri de la fureur brutale des Orgiaques-nocturnes. Cependant je trouvai deux Arlequins et un Pierrot, qui cassaient à coups-de-pierres, ramassées sur des gravats, un reverbère trop lumineux. Aubruit de ma marche, ils cessèrent; mais quand ils

CLXVII NUIT. 1669

virent que ce n'était qu'un Particulier , ils recommencèrent. J'alai doucement au Corps-de-garde voisin , et j'avertis. Une Escouade accourut , et les envelopa : Ils allaient être pris, lorsqu'un Homme eut pitié d'eux : il entr'ouvrit sa porte , et les reçut dans sa maison. Je les vis entrer ; mais les croyant assés effrayés, je ne dis mot. Quand la Garde se fut retirée , j'appelai l'Homme qui les avait reçus, par son nom , que je lus sur sa boutique , et je lui fis reproche de sauver des Perturbateurs de la tranquillité publique. Il ne repondit pas ; mais il vint bonnement sur sa porte , me prier de ne rien dire. Il m'avoua qu'il avait pensé , que l'Un des trois pouvait être son Fils , qu'il attendait. Sa Femme et sa Fille étaient derrière lui : On renvoya les trois Masques , auxquels je fis une verte semonce. En-ce-moment , nous vîmes plusieurs Hommes qui en portaient Un-autre. C'était le Fils du Marchand , qui avait été insulté , qui s'était battu , et qu'on rapportait abimé de coups. La Mère fit un cri : Le Père ne savait quel ton prendre : La Sœur pleurait. Je me retirai , lorsque j'eus vu les blessures du Jeunehomme. Il était en fort mauvais état , et il a été plus de six mois incommodé.

1670 LES NUITS DE PARIS:
CLXVIII NUIT.

LE MAUVAIS-LIEU.

Pendant longtemps, il n'arriva rien, dont je fusse témoin: Occupé, durant le jour d'un Ouvrage pénible, je sortais plutard, et je rentrais plutôt. Differens essais de littérature, que la Marquise m'engageait à tenter, et qui remplissaient mes Nuits, l'empêchaient de désirer d'autres amusemens. Une partie de tout-cela est imprimée dans le PAYSAN-PAYSANE, et dans les FRANÇAISES; ORIBEAU fut un de ces Essais, et si cet Ouvrage n'est pas meilleur, c'est qu'il ne fut pas achevé sous les auspices de la Fée bienfesante: mais il est des morceaux épars, dont je suis content, moi, qui le suis bien rarement des productions de ma plume. Nous revîmes une traduction espagnole du *Tacaño* de Quevedo, publiée deux ans après sous le titre du *Fin-Matois*: C'est un mauvais Ouvrage dans les deux langues: les sept derniers Chapitres sont entièrement de moi; Quevedo n'ayant pas fini son Ouvrage à la française. Mais ce qui nous occupa le plus, ce fut le PAYSAN, et beaucoup de Nouvelles des CONTEMPORAINES I... Ce rendu-compte suffit.

On sait, que pour me distraire, et me relâcher, j'étais sorti à neuf-heures;

CLXVIII NUIT. 1671

je me trouvai dans une rue à Filles, aux environs de le Fontaine-Maubué. J'entendis un bruit sourd dans un lieu-suspect : Je suis très-timide, mais pas craintif ; c'est-à-dire, que je craindrais de passer devant une belle Compagnie, et que je brave volontiers une Troupe de Scelerats : dans le premier cas, c'est orgueil ; je crains la comparaison ; dans le second, c'est courage ; je ne suis pas poltron. Je montai rapidement ; mais je trouvai les portes fermées. Cependant, comme tous ces endroits sont mal-clos ; que les Filles n'ont ordinairement point de serrure particulière, on voit assés aisement ce qui se passe chés elles, par le foramen de la serrure bourgeoise, qui manque. J'aperçus un Jeunehomme, qui me parut un Nigaud de Province, que trois Femmes, deux Nymphes, et la Marcheuse, mettaient à contribution, de la manière la plus violente. J'étais surpris qu'il se défendît aussi mal, contre trois Femmes, dont l'Une était une Vieille, l'Autre une Enfant, et la Plus vigoureuse, n'était pas en état de lui résister. Cependant, je le voyais s'exécuter de l'air le plus effrayé, le plus soumis. C'est que je ne decouvrais pas toute la scène. Lorsqu'il n'eut plus rien, j'entendis une voix d'Homme, qui dit :

—Hâ-ca, Camarade , il faut à-present signer votre engagement : Il est bien volontaire, puisque vous m'en priez? —Oui, Monsieur , bien volontaire. —A-la-bonne-heure; sans cela, je ne vous engagerais pas... Le grand Jeunehomme signa. La porte s'ouvrit: Je me mis de côté. Le Jeunehomme sortit avec le Recruteur. La porte se referma. Je laissai aller le Recruteur , que je connaissais de vue; il était du quai-de-la-Ferraille , et j'écoutai les Filles. Elles riaient : —Hâ ! comme il a été fait! .. Une voix rauque d'Homme répondit : —C'est une aubaine , que ces Nigauds-là, et il ne faut pas en manquer un... Hâ-ca , voyons, l'argent. —Hâ ! tu nous laisseras quelque-chose ! —A Chacune un écu. —Ce n'est pas assés! Un soufflet à la Moyenne des Filles , la seule qui parlat, fut la réponse de l'Homme. On lui donna tout, non sans crier , jurer , pleurer. Je ne concevais pas comment on pouvait souffrir tant de bruit dans les autres appartemens! Mais je vis bientôt que toute la maison était de Filles pareilles. Le Sacripand ouvrit la porte et sortit... Hâ ! Lavater ! vous l'auriez bien jugé ! C'était le crime personnifié , pour la laideur , la dureté du regard et du front, l'affreux des mouvemens spontanés de ses traits

CLXVIII NUIT. 1673

odieux. Après son départ , les Filles se querellèrent entr'elles, et se battirent. La Vieille reprochait à la Moyenne, de les avoir exposées à l'Hôpital , pour le reste de leurs jours , en avertissant ce Mauvais-garnement du coup à faire. Elle lui declara, qu'Elle et la Petite alaient la quitter. La Moyenne jurait , sacrait : Elle n'était pas laide naturellement : mais dans ce moment , jamais Monstre femelle ne fut aussi hideux. Elles sortirent cependant, la Moyenne et la Vieille, laissant la Jeune, qui était coiffée, vêtue et chaussée , à ne pas sortir dans la boue. Dès qu'elles furent descendues , j'entrai. Je fus touché de compassion pour l'Enfant, dont on pouvait encore sauver l'existence à-peine commencée. — Ma Fille (lui dis-je), vous êtes perdue ! On a entendu tout ce qui vient de se passer. Le Scelerat qui sort , sera puni ; vous allez être arrêtée ! et mise à l'Hôpital pour votre vie , à-cause de votre jeunesse : vos deux Camarades seront fouettées-marquées... Suivez-moi ; je vous sauve , si vous voulez être bonne fille-! L'Enfant fut d'abord étourdie ; mais elle me rendit la main, pour que je l'emmenasse. Elle était mince ; je la pris sous mon bras , et la recouvris de mon manteau. Je descendis : A la porte , je trouvai les deux Fu-

ries , qui se derangèrent pour me laisser passer. J'entendis qu'elles disaient , — Qu'emporte-t-il donc, Celui-là? En même-temps, elles abordèrent un Vieillard , en lui vantant les charmes de l'Enfant. Je le vis les suivre. Mais je n'avais pas le temps d'examiner cette nouvelle scène. Je portai la Petite à la maison épuratoire de la Marquise ; je dis comment il fallait entretenir la terreur , et je retournai où je l'avais prise.

Je n'avais pas été fort longtemps. Le Vieillard était encore-là. Les deux Femmes se comportaient avec lui bien différemment, qu'avec le Nigaud ! Elles paraissaient le craindre ; elles l'assuraient ; elles lui certifiaient qu'elles n'avaient pas voulu le tromper : Elles appelaient Francoise ; elles l'avaient cherchée dans toute la maison. Elles reclamaient le témoignage de leurs Voisines. Le Vieillard cependant insistait : Il voulait qu'on lui montrât la Petite ; il accusait les deux Femmes de l'avoir séduite , de la tenir enfermée et cachée , quand elles craignaient qu'on ne la reconnût. J'entrevis alors, que ce pouvait être un Honnête-homme. Il parla d'envoyer chercher la Garde : Alors je me presentai. — Monsieur (lui dis-je), vous ne trouverez pas ici la Petite ; elle n'y est plus ! elle

CLXVIII NUIT. 1675

est dans une maison sûre , protégée par Mad. la Marquise de-M**** , qui paye les pensions des Élèves ; je vous en convaincrail , quand vous voudrez. — Hé ! depuis quel temps ? — Depuis dix minutes , environ. — Hâ ! c'est autre chose !... Cela est sûr ? — Venez. — Soit. Comment cela se fait-il ? Je lui racontai tout ce que j'avais vu , entendu , et fait. Il sourit , lorsque je lui dis que j'avais la Petite sous mon manteau , tandis qu'on l'achalandait , lui. Le Vieillard se decouvrit pour le Commissaire *** , qui venait d'être instruit , que ces deux Malheureuses s'étaient emparées d'une Orfeline un-peu negligée de son Tuteur , qui était un Ivrogne : Il me dit , qu'il avait voulu voir par lui-même ce qui en était , avant d'agir. Il ouvrit une fenêtre , et se moucha. Au-même-instant , on entendit monter dans l'escalier cinq à six Personnes : C'était le Clerc , et main-forte. Les deux Femmes se jetèrent à-genoux effrayées. J'observai au Commissaire , que ces deux Malheureuses étaient perdues pour la société ; qu'il valait autant les laisser exercer leur infame metier , puisqu'on le tolérail à un certain point , que de livrer leur place à d'Autres : que de pareilles Monstres étaient utiles , pour effrayer les Li-

1676 LES NUITS DE PARIS :

bertins-niais, et les éloigner à-jamais du vice : mais que pour l'Homme à hideuse figure, il fallait tâcher de l'avoir, ainsi que M. le Recruteur *tel*, que j'avais reconnu. Le Commissaire me répondit, Qu'il fallait d'abord les punir ; et que pour le Mauvais-sujet, il savait où le prendre. En-effet, il fut amené un instant après. Il niait effrontément : mais je déposai contre lui ; je détaillai tout. Je demandai ensuite, s'il était nécessaire que la Petite déposât ? Le Commissaire dit, qu'il irait recevoir sa deposition où elle était-. Hô ! quelle fureur l'Homme hideux marquait contre moi ! Il manqua de me poignarder. J'évitai le coup : Il fut serré très-fort, et tellement garotté, qu'il ne pouvait remuer. On le mena en prison, et moi, j'alai chés la Marquise.

Je m'en revins par le même chemin. J'appris alors que le Commissaire avait laissé les deux Femmes, avec injonction de lui denoncer tout ce qu'elles decouvraient des tours de leurs Pareilles. Apparemment qu'après les avoir examinées, il avait eu de bonnes raisons pour en agir ainsi, et qu'il importait de reprimer des desordres inouïs. En-effet, il se commet des crimes de toutes les espèces dans les lieux-infames, et la corruption qu'ils exhalent, commençait à

CLXVIII NUIT. 1677

passer dans la Société : l'on en a vu depuis les funestes effets.

SUITE DES BULLETINS.

En quittant la rue Maubué, je trouvais deux Bulletins au dépôt. 1, *Le Naufrage: Œuvre très-philosophique.* ¶ On y voit au naturel le néant des grandeurs humaines. † Voyez la III-CLX NUIT.

2, *Le JEUNE HOMME, ou le Développement des Passions.* ¶ AVIS. Lorsque l'idée de cet Ouvrage s'est présentée à mon esprit, j'ai hésité, pour savoir dans quelle condition je choisirais mon Héros ; c'est-à-dire un Personnage vrai, d'un caractère saillant, ayant des passions vives, et auquel les occasions de les exercer se fussent présentées. Mon indécision n'a pas duré longtemps. Après un coup-d'œil rapide, l'exclusion a été donnée aux conditions-basses. Outre que les Héros y sont moins intéressans, l'effet des passions n'y ressortit pas assez : ce n'est pas dans cette classe d'Hommes qu'on peut trouver la nature ; elle y est abrutie, écrasée par les préjugés les plus ridicules, dégradée par les erreurs les plus grossières : L'Homme y est moins un homme qu'une brute, dont les plaisirs, les desirs, les appetits, feraient honte aux Animaux. J'ai ensuite élevé mes regards sur les premiè-

1678 LES NUITS DE PARIS:

res-conditions. Autre extrémité: Je n'y ai vu que des Silfes; des Êtres-sublimés, alembiqués, exaltés. Metrompé-je? (me suis-je dit à moi-même): Consultons l'Homme-de-lettres qui a le mieux connu les Grands, l'Auteur du SOFA-. J'ai interrogé Crebillon: L'Auteur de la PARTIE-DE-CHASSE, et de tant de Chançons charmantes qui dureront autant que la langue et la gaîté françaises, était avec lui: Ils m'ont peint les Grands; c'était ce que j'avais entrevu. Ils ajoutèrent: —Mais cette Classe n'est plus aussi resserrée qu'elle l'était autrefois: les mœurs de la Cour ont passé à la Ville, et tous les Gens-riches sont aujourd'hui, ce qu'étaient seuls, il y a 30-ans, les Gens-de-la-première-qualité: C'est la même aisance; ce sont les mêmes manières, la même élégance, le même jargon, la même frivolité, le même égoïsme, le même dedain pour tout ce qui n'est que peuple; le même despotisme, qui fait qu'on se dispense d'avoir des mœurs, de la religion, de la probité, de l'utilité; bien entendu néanmoins qu'on prétend que le reste des Hommes ait toutes les vertus: Presque tout le monde, jusqu'aux Financiers, est aujourd'hui comme-il faut; il n'y a plus de Bourgeoisie, si ce n'est

CLXVIII NUIT. 1679

en Province, et l'on ne fait plus où prendre l'Homme dans la Capitale-.

J'avais lu les Ouvrages qui peignent les Grands; ces Ouvrages faits pour eux, pour les corriger, mais qui ont étendu seulement les ridicules, dont tant de Gens ne se fussent pas avisés! J'y vis effectivement que ce ne sont plus des Hommes que les Grands, ni Ceux qui leur ressemblent. Je quittai donc cette Classe, pour celle du milieu.

Je m'arrêtai ici, au signal donné par la Femme-de-chambre.

Table de la VII.^{me} Partie, Tome IV.

CXXVIII Nuit.	Le Devant-les-portes.	1443
	Suite de la Nouvelle-Halle.	1446
CXXIX Nuit.	Suite: Le Philosophe-Isocrate.	1450
	Suite de la Nouvelle-Halle.	1458
CXL Nuit.	Suite: Le Saint-Viatique.	1457
	Suite de la Nouvelle-Halle.	1458
CXII Nuit.	Les Deux Avarés: Suite.	1472
	L'autre Avaré.	1479
CXLII Nuit.	Suite: Dern. super avec Louise.	1482
	Les Deux Ouvriers.	1485
CXIII Nuit.	Suite de la Nouvelle-Halle: Noircéurs.	88
CXLIV Nuit.	La belle Nuit sur le Pont-neuf.	1497
	VII Titre: Des Postes et Chemins.	1499
CXLV Nuit.	Suite du Pont-neuf: La Damoulin.	1501
	VIII Titre: Les Fées, éclst.	1503
	Le Chien-enragé.	1508
CXLVI Nuit.	Suite du Pont-neuf: Bulletins.	1509
	IX Titre: Des Dev'irs, éclst.	1513
	La Fille qu'on promène la nuit.	1527
CXLVII Nuit.]	Suite de la Fille du Pont-neuf.	1531
	X Titre: Des Cultivateurs, &c.	1534
	Les Voleurs aux Echopes.	1536
CXLVIII Nuit.	L'Homme-effrayant.	1539
	XI Titre: Des Etudes.	1543
CXLIX Nuit.	Conclusion des deux Abbés.	1545

		<i>Suite : Code-criminel.</i>	1543
		<i>Suite de l'Homme-effrayant.</i>	1554
CL	Nuit.	<i>Suite : L'Enterrement simulé.</i>	1555
		<i>Suite : Les Signaux.</i>	1556—7
CLI	Nuit.	<i>Les Reverberes.</i>	1559
		<i>Suite de l'Enterrement simulé.</i>	1561
CLII	Nuit.	<i>Suite de la Petite-Chandeliere.</i>	1565
CLIII	Nuit.	<i>Suite : L'Aveugle.</i>	1572
CLIV	Nuit.	<i>L'Industrie-faineante.</i>	1578
		<i>Suite des Signaux.</i>	1581
CLV	Nuit.	<i>Nefanda.</i>	1582
		<i>Le Trouveur.</i>	1584
CLVI	Nuit.	<i>Le Decolleur-d'Affiches.</i>	1587
		<i>Conclusion des Signaux.</i>	1589
CLVII	Nuit.	<i>Melanges : Le Procateur.</i>	1590
		<i>Le 2 Procateur ; le Plomb volé.</i>	1591
		<i>La Limonadiere ; la Chapeliere.</i>	1593
		<i>La Marchande de-musques.</i>	1595
CLVIII	Nuit.	<i>Est-ce une Fille?</i>	1596
		<i>Execution no-Turne.</i>	1600
CLIX	Nuit.	<i>Suite : Est-ce un Garçon?</i>	1603
		<i>Suite du Polygone.</i>	1607
CLX	Nuit.	<i>Philometor : La Serenade.</i>	1611
CLXI	Nuit.	<i>Le Philanthrope.</i>	1620
CLXII	Nuit.	<i>Le Patriote.</i>	1627
CLXIII	Nuit.	<i>Récit d'un Incendie.</i>	1636
CLXIV	Nuit.	<i>Le Cocher brutal.</i>	1639
CLXV	Nuit.	<i>Le Menage-Parisien.</i>	1645
		<i>Le Bal-Bourgeois.</i>	1649
CXLVI	Nuit.	<i>Suite : Le Bal.</i>	1655
		<i>Esroquerie par des Masques.</i>	1658
		<i>La Robe gâcée.</i>	1659
CLXVII	Nuit.	<i>La Thespiade.</i>	1661
		<i>Les Cassé-Lanternes.</i>	1668
CLXVIII	Nuit.	<i>Le Mauvais-lieu.</i>	1670
		<i>Commencement du Jeunehomme.</i>	1677
CLXIX	Nuit.	<i>Les Songes.</i> VIII Partit.	1684
		<i>Lettre d'un Medecin.</i>	1685
		<i>Suite du Jeunehomme.</i>	1694
		<i>Le Somnambule.</i>	1698

J'apprens en ce moment, qu'un Homme vil, dont le nom est un opprobre, vient toutalafois de me déchirer et de me piller, dans une *Rapsodie* ! c'est trop ! Je l'avertis serieusement que je puis le couvrir de honte, en dévoilant, qu'il est lui-même le Personage qu'il a l'audace de peindre sous mon nom, à la pag. 247 du second Volume des *Historiettes-du-jour*.

FIN de la VII Partie, Tome IV.

1543
1554
1555
— 7
1559
1561
1565
1573
1578
1581
1582
1584
1587
1589
1590
1591
1593
1595
1596
1600
1603
1607
1611
1620
1627
1636
1639
1643
1649
1655
1658
1659
1661
1668
1670
1677
1684
1685
1694
1698
nt le
chi-
! Je
onte,
n'il a
7 du